

Université de Montréal

**Intellectuels, culture politique et démocratie :
Le cas de la transition démocratique du Mexique, 1977-2000**

Par
Françoise Montambeault

Département de science politique
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise es science (M.Sc.)
en science politique

Mai, 2004

© Françoise Montambeault, 2004



JA

39

U54

2004

v.017

Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Intellectuels, culture politique et démocratie :
Le cas de la transition démocratique du Mexique, 1977-2000

Présenté par :

Françoise Montambeault

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Pascale Dufour
présidente-rapporteure

Graciela Ducatzeniler
directrice de recherche

Yvon Grenier
membre du jury

RÉSUMÉ

Le présent mémoire tentera de répondre aux questions suivantes : les intellectuels, comme acteurs politiques et sociaux, ont-ils un rôle à jouer dans le développement démocratique de leur société? Plus précisément, les intellectuels locaux ont-ils eu un rôle dans le processus de démocratisation du Mexique? L'hypothèse de travail formulée postule que les élites des transitions démocratiques, bien qu'agissant de manière stratégique, voient leurs décisions marquées par les structures dans lesquelles ils évoluent. Ainsi, l'argument présenté soutient que les intellectuels, lorsque que la structure des opportunités se modifie en leur faveur, ont un rôle à jouer dans la transition démocratique, car ils influencent la transformation de la culture politique et en permettent la transmission aux acteurs politiques, culture politique définie comme étant une structure dynamique et évolutive qui agit comme contrainte aux choix des acteurs stratégiques de la transition. L'étude du cas de la transition du Mexique nous permet de conclure que les intellectuels, après les événements de 1968 à Tlatelolco et l'adoption de la LOPPE en 1977, s'accordant unanimement et sans équivoque sur le thème de la nécessaire démocratisation du régime politique, ont impulsé une transformation des fondements de la culture politique mexicaine vers des valeurs plus démocratiques, s'incarnant notamment dans les idées véhiculées. Les intellectuels, en transmettant ces valeurs démocratiques aux élites autoritaires pendant la période de libéralisation, ont contribué à la transformation des valeurs, des comportements et des pratiques politiques de la classe dirigeante, lesquels ont guidé les décisions des autorités du parti officiel dans les diverses étapes de la transition.

Mots clés : démocratie, transition démocratique, intellectuels, culture politique, Mexique, Partido revolucionario institucional, élites politiques, création, transmission.

ABSTRACT

The main objective of this thesis is to answer those questions : do intellectuals, as political and social actors, have a role in the democratic development of their society? More precisely, do the local intellectuals had a significant role in the Mexico's democratization process? The formulated hypothesis argues that the political elites of democratic transitions, although they behave in a strategic way, are influenced in their decision-making process by the structure in which they evolve. The argument says that when opens a window of opportunity, the intellectuals can play a role in the democratic transition, because they have an influence on the transformation of political culture and help its transmission to the political actors. Political culture is here defined as a dynamic structure, which constraints the choices of the strategic actors of the transition. The study of the Mexican case allows us to conclude that the intellectuals, before the 1968's events in Tlatelolco and the political reform of 1977, all agreeing on the theme of the necessary democratization of the political regime, gave an impulse to the transformation of the Mexican political culture's foundations. The intellectuals, communicating those democratic values to the authoritarian elites during the liberalization period, contributed to the transformations of the political values, ideas and behaviors of the ruling class, which guided the decisions of the official party's authorities in the various stages of the transition to democracy.

Keywords : Democracy, democratic transition, intellectuals, political culture, Mexico, Partido revolucionario institucional, political elites, creation, transmission.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ/ABSTRACT	iii
TABLE DES MATIÈRES	v
LISTE DES SIGLES	vii
REMERCIEMENTS.....	viii

INTRODUCTION	1
---------------------------	----------

CHAPITRE PREMIER

Quelques considérations théoriques sur la démocratie et les transitions démocratiques

.....23	23
1. La démocratie : un concept à définir	24
1.1 Un concept à définition variable	25
1.2 La démocratie des pays en transition : entre substantielle et minimaliste.....	28
2. Théories et approches des transitions démocratiques.....	30
2.1 Approches structurelles	31
2.2 Approches stratégiques.....	38
3. La culture politique comme facteur de contingence.....	47
3.1 La culture politique : une réalité dynamique	48
3.2 La culture politique comme structure limitant les choix des acteurs	50

CHAPITRE DEUX

Les intellectuels et la culture politique.....

.....53	53
1. Intellectuels : un concept controversé.....	54
1.1 Le concept et ses débats.....	55
1.2 Les intellectuels au Mexique : quelques définitions en usage	59
2. L'intellectuel : entre la culture et le politique	63
2.1 Sur l'importance de l'engagement public dans la définition de l'intellectuel .	63
2.2 L'intellectuel : créateur et messenger de la culture politique	67

CHAPITRE TROIS

Transition démocratique du Mexique : Les intellectuels comme créateurs et transmetteurs de la culture politique.....	74
1. Intellectuels mexicains : créateurs d'une culture politique prodémocratique.....	76
1.1 Les motivations des intellectuels.....	76
1.2 Les lieux de la création	81
1.3 Une idée dominante chez des groupes adversaires : la démocratie.....	84
2. De la création à la transmission de la culture politique : l'interlocuteur	91
2.1 Continuité des liens historiques entre les intellectuels et l'élite politique	93
2.2 Les intellectuels sont de l'élite!.....	94
2.3 Une transition politique contrôlée par le haut.....	97
3. Quand les valeurs démocratiques se transposent dans la praxis politique.....	98
3.1 Les moyens de la transmission.....	99
3.2 Les années 1980 et la réforme Salinas.....	101
3.3 Les années 1990 et la réforme Zedillo.....	105
CONCLUSION.....	110
BIBLIOGRAPHIE	115

LISTE DES SIGLES

ALENA :	Accord de libre-échange nord américain
CFE :	Código Federal Electoral
COFIPE :	Código Federal de Instituciones y de Procedimientos Electorales
EZLN :	Ejército Zapatista de Liberación Nacional
IFE :	Instituto Federal Electoral
LOPPE :	Ley de Organizaciones Políticas y de Procedimientos Electorales
PAN :	Partido Acción Nacional
PNR :	Partido Nacional Revolucionario
PRD :	Partido de la Revolución Democrática
PRI :	Partido Revolucionario Institucional
UNAM :	Universidad Nacional Autónoma de México

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier vivement ma directrice de maîtrise, Graciela Ducatenzeiler. Dès ses premiers balbutiements, elle a cru en mon projet de mémoire, m'a encouragée dans sa poursuite et m'a donné les sources de motivation et les outils nécessaires à sa réalisation.

Je tiens par ailleurs à témoigner toute ma gratitude à mon grand-père, Yves Martin, pour ses lectures généreuses, attentives et rigoureuses, et ses commentaires toujours pertinents. Merci aussi à Catherine Slakmon et à Sébastien Dubé pour leurs lectures intéressées et leurs conseils, qui m'ont été très précieux.

Je tiens aussi à remercier chaleureusement Elsie Lefebvre et Maude Chapados, mes complices depuis déjà 5 ans à l'Université de Montréal, pour leur soutien moral et leur précieuse amitié, et tout particulièrement ces deux dernières années. Elles ont toujours été à mes côtés, partageant la passion, l'engagement, les angoisses et les folies, me donnant à la fois la force et l'envie de continuer, et elle font partie des plus beaux souvenirs que je garderai de mes années à l'UdeM.

Merci aussi à mes parents, Claire et Sébastien, pour leur soutien indéfectible à tous points de vue dans la réalisation de mes projets, même les plus fous. Finalement un merci tout spécial à Philippe, pour toute sa patience, sa compréhension, son soutien quotidien et son amour, qui chaque jour m'aident à tenir le coup et à me rendre au bout de mes rêves.

INTRODUCTION

« One characteristic of the Latin American situation is that intellectuals play an important role in their societies and are quite open to the world of ideas of the more advanced Western countries »

LARRY DIAMOND, JONATHAN HARTYLYN ET JUAN LINZ ,
Democracy in Developing Countries (1999)

Les intellectuels¹ ont-ils un rôle à jouer dans l'arène politique, et plus précisément dans le développement démocratique de leurs sociétés respectives? Dans le cadre de ce travail, nous tenterons de voir comment les intellectuels, comme acteurs politiques et sociaux, ont un rôle à jouer dans le processus de démocratisation d'un régime politique autoritaire. Nous nous intéresserons plus particulièrement au cas de la démocratisation récente au Mexique, pays de longue tradition autoritaire, à ses intellectuels et à leur rapport à la culture politique et aux élites politiques du régime postrévolutionnaire *priiste*.

Plusieurs chercheurs² en science politique ont travaillé sur les déterminants des transitions démocratiques dans les pays de tradition autoritaire. Ils ont trouvé des réponses dans l'étude de l'héritage des régimes autoritaires, donc dans une série de

¹ La définition de l'intellectuel comprise dans le présent travail fait l'objet du deuxième chapitre.

² Le débat sur les transitions s'articule notamment autour des ouvrages suivants : Lipset, Seymour Martin, « Some Social Prerequisites of Democracy : Economic Development and Political Legitimacy », in *American Political Science Review* 53 (1959), p. 69-106, Rustow, Dankwart, « Transitions to Democracy : Toward a Dynamic Model », in *Comparative Politics* 2 (1970), p. 337-363, O'Donnell, Guillermo et Philip C. Schmitter (dir.), *Transitions from Authoritarian Rule* (Baltimore et Londres : The Johns Hopkins University Press, 1986), Karl, Terry et Philip C. Schmitter, « Modes of Transition in Latin America, Southern and Eastern Europe », in *International Social Science Journal* (1991), p. 269-284, Przeworski, Adam, « The Games of Transition » in Mainwaring, Scott et al. (dir.) *Issues in Democratic Consolidation* (Notre Dame, Indiana : University of Notre Dame Press, 1992).

facteurs structurels qui influencent la conduite et l'issue de la transition. D'autres ont remis en question la validité de l'analyse des transitions par les facteurs structurels pour préférer s'interroger directement sur les choix stratégiques des acteurs impliqués dans le processus (définis comme étant soit les élites ou les masses). En fait, ce sont les interactions entre ces acteurs au sein des institutions contraignantes et leurs choix stratégiques qui ont été étudiés. Toutefois, nous le verrons, il semble que ces explications comportent des lacunes, notamment lorsqu'il s'agit d'expliquer une transition politique dans un régime où on a utilisé des institutions propres à la démocratie, comme les élections, pour légitimer un État corporatiste comme ce fut le cas au Mexique, pays dirigé par un parti unique pendant près de 75 ans.

Le Mexique n'a pas été dominé par les militaires, ce qui en fait un cas d'exception en Amérique latine et ce qui conditionnera la transition démocratique du pays. Cette précision est utile pour comprendre le processus de démocratisation du Mexique, car comme l'expliquait Huntington³, la nature de la transition démocratique est notamment conditionnée par le type de régime autoritaire en place. L'héritage institutionnel du régime *priiste* est singulier, car le système corporatiste et clientéliste permettait au *Partido revolucionario institucional* (PRI) d'être « both elite dominated and mass based »⁴, ce qui limitait les possibilités de remise en question de la légitimité des gouvernants, qui étaient eux-mêmes une coalition unie autour d'un objectif : maintenir le PRI au pouvoir. Cette réalité distingue le Mexique des autres pays de la région et impose une réflexion nouvelle sur la nature des stratégies déployées par les

³ Huntington, Samuel P., *The Third Wave. Democratization in the Late Twentieth Century*, (Norman : University of Oklahoma Press, 1993), p. 114-115.

⁴ Middlebrook, Kevin J., « Political Liberalization in an Authoritarian Regime : the Case of Mexico », in O'Donnell, Schmitter et al. (dir.). *Transitions from Authoritarian Rule : Latin America*, (Baltimore et Londres : Johns Hopkins University Press, 1986), p. 125.

divers acteurs de la longue transition, qui s'est déroulée sur environ vingt-trois ans. Il semble en effet, et nous le verrons, qu'une explication en termes de choix contingents des acteurs soit pertinente, mais toutefois incomplète pour comprendre les tenants et aboutissants de la transformation politique ayant eu cours⁵. En fait, elle ne permet pas de bien saisir ce qui pousse les acteurs politiques à aller de l'avant avec la transition démocratique dans un pays comme le Mexique où il n'y avait pas de rupture marquée entre les élites.

D'entrée de jeu, nous tenons à préciser que nous ne cherchons pas une explication unidimensionnelle aux transitions vers la démocratie. Au contraire, nous sommes consciente du fait que les transitions sont un phénomène complexe et que plusieurs autres structures et institutions influencent et guident les stratégies des acteurs politiques en cause. Notre démarche s'inspire de la perspective néo-institutionnelle des choix rationnels, puisque nous concevons l'action comme étant au centre de la transformation politique, action qui s'inscrit toutefois dans le sillage des institutions et des structures existantes, qui sont dynamiques mais qui reposent sur une histoire⁶. Ainsi, nous nous intéressons à la culture politique et à son incidence sur les acteurs comme structure de contingence des choix stratégiques. En fait, il apparaît que l'étude de cette structure ait été mise de côté par plusieurs chercheurs en science politique, alors que, si on la conçoit de manière dynamique et déterminante pour l'action, elle peut contribuer à

⁵ Cette théorie, inspirée des travaux de Guillermo O'Donnell et de Philippe C. Schmitter (1986) est encore aujourd'hui celle qui domine le champ de l'étude des transitions politiques. Voir : O'Donnell, Guillermo et Philippe C. Schmitter (dir.). *Transitions from Authoritarian Rule*, (Baltimore et Londres : Johns Hopkins University Press, 1986).

⁶ Gazibo, Mamoudou et Jane Jenson. *La politique comparée. Fondements, enjeux et approches théoriques*, (Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2004), p. 198.

apporter un éclairage particulier et nouveau sur le « comment » et le « pourquoi » des décisions des acteurs. Or, comment cette culture politique se dynamise-t-elle, évolue-t-elle vers des valeurs et des fondements plus démocratiques? Nous explorerons dans ces pages le rôle de l'un des piliers du dynamisme de la culture politique, les intellectuels, afin de comprendre comment celle-ci peut évoluer et guider les stratégies et les actions des acteurs politiques de la transition.

En réalité, les intellectuels, en tant qu'acteurs politiques et sociaux, n'ont pas été considérés dans le cadre des études sur les transitions démocratiques. Il nous semble que les idées des intellectuels sur le régime en place, exerçant une influence fondamentale sur les acteurs politiques, pourraient être un facteur qui complète mais surtout bonifie l'explication des transitions démocratiques en cours ou réalisées pendant la troisième vague⁷. En effet, les intellectuels qui oeuvrent dans les régimes en voie de libéralisation ne sont plus soumis à l'autorité des dirigeants politiques et peuvent user de leur créativité sans restrictions ni contraintes. En fait, les intellectuels peuvent dans cette perspective devenir les premiers porte-parole de l'idée de la nécessaire démocratisation d'un régime. Cette prise de parole nous apparaît être une piste intéressante pour comprendre les stratégies prodémocratie des acteurs politiques du régime autoritaire dans une société marquée par une culture politique et des idées politiques héritées de l'autoritarisme, caractérisées par les liens et réseaux clientélistes qui fondent la légitimité incontestée du régime en place.

⁷ Nous utilisons ici la notion de 3^e vague telle que définie par Samuel Huntington, qui situe le début de cette dernière vague de démocratisation en 1974, avec la transition du Portugal, et en 1975 avec celle de l'Espagne. Voir : Huntington, Samuel P., *The Third Wave. Democratization in the Late Twentieth Century*, (Norman : University of Oklahoma Press, 1993).

Pendant la période de gouverne présidentielle du PRI, soit entre 1929 et 2000, la relation des intellectuels au pouvoir politique était ambiguë, puisqu'ils partageaient souvent un projet commun avec les hommes politiques, celui de construire la nation mexicaine. La relation des intellectuels à l'État a toutefois changé au cours des années *priistes*, et l'ouverture vers la libéralisation du système politique amorcée en 1977 avec l'adoption de la première réforme du Congrès, la *Ley de organizaciones políticas y procesos electorales* (LOPPE), marque le début d'un processus de transition lente vers la démocratie qui aboutira en 2000 avec la victoire de Vicente Fox, candidat du *Partido Acción Nacional*(PAN) aux élections présidentielles. L'instauration récente d'un régime démocratique au Mexique ouvre donc la porte à des réformes importantes et à une consolidation de la culture politique et de l'identité nationale, jusqu'alors teintées par l'autoritarisme corporatiste du PRI. Les intellectuels, qui ne sont plus liés de façon explicite aux réseaux du système corporatiste *priiste*, piliers de sa légitimité, ont désormais la possibilité de s'exprimer librement, voire d'influencer les hommes au pouvoir et la société civile. La problématique que nous retenons dans ce travail s'inscrit donc dans le débat contemporain sur les transitions démocratiques dans les pays de tradition autoritaire, en plaçant la question du rôle des intellectuels et de la culture politique au centre de l'analyse.

Dans le cadre de ce travail, nous présumerons du fait que les élites des transitions démocratiques, bien qu'agissant de manière stratégique, voient leurs décisions marquées par les structures dans lesquelles le pays évolue. Notre hypothèse générale est que les intellectuels peuvent avoir un rôle à jouer dans la transition

démocratique, car ils influencent la transformation de la culture politique et en permettent la transmission aux acteurs politiques, culture politique définie comme étant une structure évolutive qui agit comme contrainte pour les acteurs de la transition dans leurs choix stratégiques. Dans le cas précis du Mexique, nous posons l'hypothèse selon laquelle des intellectuels, s'accordant unanimement et sans équivoque à partir d'environ 1977 sur le thème de la nécessaire démocratisation du régime politique, ont impulsé une transformation de la culture politique mexicaine vers une culture plus démocratique, s'incarnant notamment dans les idées véhiculées. Les intellectuels, en transmettant ces valeurs démocratiques aux élites autoritaires pendant qu'elles sont au pouvoir, ont contribué indirectement à la transformation des idées politiques dominantes dans la classe dirigeante, ce qui a notamment guidé les décisions des décideurs du PRI dans les diverses étapes de la transition.

Les intellectuels mexicains : une histoire de rapports au pouvoir

Tout d'abord, comment s'articule la relation entre les intellectuels et le pouvoir et quel est l'engagement politique des intellectuels au Mexique? Et quels sont les événements historiques qui marquent un changement dans cette relation et cet engagement? À l'instar de McAdam, Tarrow et Tilly⁸, nous proposons une analyse qui tient compte de l'importance qu'il y a lieu de donner à la séquence des événements pour comprendre un phénomène récent, qui fait donc place à une référence aux événements principaux de l'histoire mexicaine permettant de situer l'action et de reconnaître les

⁸ Dans leur ouvrage, les auteurs proposent une méthode qui tient compte de la séquence des événements passés afin de comprendre un phénomène plus récent. Selon cette méthode, la séquence des événements a un impact majeur sur le potentiel d'explication de l'analyse effectuée. Voir : McAdam, Doug, Sydney Tarrow et Charles Tilly. *Dynamics of Contention*, (Cambridge : Cambridge University Press, 2001).

structures pouvant agir à divers moments sur les possibilités de choix s'offrant aux acteurs. Le potentiel d'action des intellectuels trouve sa source dans l'histoire et dans la tradition intellectuelle d'un pays, d'où l'intérêt d'en tenir compte pour jeter un regard plus avisé sur le rôle qu'ils peuvent jouer dans des phénomènes politiques plus récents.

Les intellectuels de l'après-Révolution : consolidation des rapports avec l'État priiste

En Amérique latine, les intellectuels ont toujours eu un grand rôle social à jouer, étant notamment à la source de la quête de l'identité latino-américaine⁹. Le Mexique n'est pas en reste et, depuis la Révolution de 1910, plusieurs intellectuels et groupes d'intellectuels ont pris leur place sur la scène publique et politique¹⁰. En effet, plusieurs d'entre eux ont été impliqués dans les transformations politiques du Mexique, agissant tantôt comme critiques et tantôt comme défenseurs des actions du PRI, le parti qui domina la scène politique mexicaine dès 1927. Or, le potentiel d'action des intellectuels dans la sphère publique a changé depuis les débuts du régime *priiste*, potentiel lié notamment aux relations qu'ils entretiennent avec les détenteurs du pouvoir politique.

Après l'adoption de la Constitution de 1917, et pendant les deux décennies qui ont suivi, les intellectuels ont été très actifs sur la scène politique, prenant part activement aux réformes nationales, principalement comme conseillers du gouvernement¹¹. Mais les plus influents étaient relativement proches du pouvoir en

⁹ Stavenhagen, Rodolfo. « The Culture of Resistance in Latin America : New Thinking about Old Issues », in S. Soemardjan et K.W. Thompson (dir.), *Culture, Development and Democracy : The Role of the Intellectual. Tribute to Soedjatmoko*. (New York : The United Nations University Press, 1994), p. 156.

¹⁰ Careaga, Gabriel. *Los intelectuales y la política en México*, (México : Editorial Extemporaneos, 1974), p. 45.

¹¹ Skirius, John. « Los intelectuales en México desde la Revolución », *Texto crítico* 24-25, p. 4.

définition, et l'un d'entre eux, Vasconcelos, se vit attribuer par l'autorité postrévolutionnaire une responsabilité étatique pour la définition d'une culture nationale, chapeautant ainsi les artistes, écrivains et autres intellectuels s'intéressant à la chose publique¹². La redéfinition de la culture politique mexicaine, entreprise dans les années postrévolutionnaires, fut donc teintée des aspirations des dirigeants politiques, en raison de la relation très étroite entre eux et les intellectuels participant à sa création.

Après 1929, année où le *Partido Nacional Revolucionario* (PNR, ancêtre du PRI) est élu à la tête du gouvernement fédéral mexicain, les rapports entre les intellectuels et les élites au pouvoir se font plus constants, et ce, au sein même du parti. En effet, la campagne présidentielle de 1929, lors de laquelle deux candidats étaient en lice, fut l'occasion pour les dirigeants du PNR d'incorporer les intellectuels au sein des instances du parti. Vasconcelos, candidat aux élections présidentielles appuyé par la communauté intellectuelle mexicaine, fut défait dans des conditions antidémocratiques, et toute une génération d'intellectuels furent désillusionnés quant à leur potentielle participation au politique pour faire avancer le Mexique. Plusieurs d'entre eux ont appris la leçon, et se sont dès lors incorporés à la politique du parti officiel, donnant écho à l'adage selon lequel si tu ne peux vaincre l'opposant, vaut mieux t'y unir¹³. Ainsi, pendant les décennies qui suivent, peu de contestation des autorités officielles provient

¹² Comme l'explique Cosío Villegas, Vasconcelos fut le premier intellectuel à se voir confier une tâche par le gouvernement postrévolutionnaire, le président Obregón lui donnant la responsabilité de chapeauter la création d'une culture nationale mexicaine, utopie de Vasconcelos et de ses disciples intellectuels de l'époque. Ainsi, c'est suivant les travaux de Vasconcelos que se sont réalisées les peintures murales de Rivera, Orozco, Montenegro et d'autres. Voir : Cosío Villegas, Daniel. « Politics and Mexican Intellectual », in H. Malcom MacDonald (dir.), *The Intellectual in Politics*, (Austin : University of Texas Press, 1966), p. 31., et Skirius, John. « Los intelectuales en México desde la Revolución », *Texto critico* 24-25, p. 6.

¹³ Skirius, John. « Los intelectuales en México desde la Revolución », *Texto critico* 24-25, p. 10.

du milieu intellectuel, et les divisions entre intellectuels se déplacent au sein même du parti plutôt que de se manifester dans la sphère publique¹⁴. Ce déplacement est notamment la conséquence du système corporatiste institué au sein de l'État mexicain et contrôlé par le parti officiel. C'est le système de renouvellement des élites au pouvoir qui permet en fait un tel déplacement, puisque les débats politiques sont concentrés au sein même du parti, ce qui assoit sa légitimité en simulant un changement d'orientation, bien qu'il s'agisse beaucoup plus d'un changement de personnes que d'idéologie. Par exemple, en 1940, les intellectuels étaient divisés sur l'élection de Manuel Ávila Camacho à la présidence du PRI, et donc du pays, sans toutefois remettre en question avec force la légitimité même du parti en tant que tel¹⁵. Ainsi, on observe que les intellectuels sont intimement liés au parti officiel, ce qui les amène à ne plus prendre position de façon aussi systématique et soutenue sur la place publique de manière indépendante. Les intellectuels sont, pendant les premières décennies du régime *priiste*, l'un des piliers de sa légitimité populaire, puisqu'ils contribuent à la définition de la culture nationale mexicaine en collaboration implicite avec les autorités, et participent souvent activement aux décisions politiques, certains s'engageant même directement dans les instances du parti.

¹⁴ Afin de comprendre ce déplacement des lieux de l'action politique des intellectuels, la lecture d'ouvrages plus historiques sur les intellectuels mexicains depuis la période révolutionnaire permet de mieux saisir les relations qui les unissent à l'administration *priiste*, et le caractère corporatiste de cette relation. Voir notamment : Breña, Roberto. *Los intelectuales y la política en México (1910-1968) : Una relación histórica*, (México : Colegio de México, 1987), Careaga, Gabriel. *Los intelectuales y la política en México*, (México : Editorial Extemporáneos, 1971), Camp, Roderic Ai, *Intellectuals and the State in Twentieth-Century Mexico*, (Austin : University of Texas Press, 1985), Groupe de recherches sur l'Amérique latine (GRAL), *Intellectuels et État au Mexique au 20^e siècle*, (Paris : Éditions du CNRS, 1978), Paoli Bolio, Francisco José. *Conciencia y poder en México : Siglos XIX y XX*, (México : Miguel Ángel Porrúa, 2002), Suárez-Iñiguez, E. *Los intelectuales en México*, (México : Ediciones El Caballito, 1980).

¹⁵ Skirius, John. « Los intelectuales en México desde la Revolución », *Texto crítico* 24-25, p. 14.

Une des modalités d'expression des intellectuels mexicains pendant la période postrévolutionnaire est notamment la formation de groupes générationnels d'intellectuels. Les intellectuels se constituent en groupes qui s'organisent plus ou moins autour d'une publication et qui profitent de cette organisation pour créer une communauté d'idées et pour conséquemment influencer les décisions publiques par le biais de textes, ou plus simplement par le biais de la participation directe aux décisions du parti en occupant des fonctions politiques au sein du PRI¹⁶. Parmi ces groupes, trois des plus influents sont Los Contemporáneos, El Hiperión et El Espectador, trois organisations aux mandats et aux méthodes différents, mais qui ont toutes trois agi à la fois d'une manière significative et limitée dans l'espace public et politique.

Tout d'abord, Los Contemporáneos, dont les activités commencent en 1928, est un groupe composé d'écrivains influents dont Samuel Ramos et Jaime Torres Bodet. Ce groupe, selon Octavio Paz, était plutôt timide en matière de philosophie et de politique¹⁷, s'intéressant plus particulièrement aux questions purement littéraires. Or, parmi les membres du groupe, certains comme Jorge Cuesta ou Torres Bodet ont par ailleurs occupé des fonctions dans l'administration publique ou la diplomatie¹⁸, maintenant donc des liens relativement étroits avec le parti officiel. À sa suite, El Hiperión, groupe d'intellectuels successeurs du courant cardéniste surgit en 1947-48 et s'intéresse aux questions philosophiques¹⁹, tentant de lier le concret et l'universel et d'élever la réalité mexicaine au rang de l'universalité²⁰. Se préoccupant principalement de la nature de

¹⁶ Suárez-Iñiguez, E. *Los intelectuales en México*, (México : Ediciones El Caballito, 1980), p. 19.

¹⁷ Paz, Octavio. « Xavier se escribe con equis », *La Gaceta del FCE, Nueva Epoca* 7 (1978), p. 11.

¹⁸ Paoli Bolio, Francisco José. *Conciencia y poder en México : Siglos XIX y XX*, (México : Miguel Ángel Porrúa, 2002), p. 129.

¹⁹ *Ibid.*, p. 252.

²⁰ Suárez-Iñiguez, E. *Los intelectuales en México*, (México : Ediciones El Caballito, 1980), p. 29.

l'homme mexicain, et donc de questions relatives à sa condition, les intellectuels d'Hiperión ont voulu démontrer au Mexicain qu'il détenait les mêmes possibilités que tous les hommes, afin de contrer les théories sur l'infériorité mexicaine²¹. Ainsi, les intellectuels de ce groupe, en s'intéressant à ces questions philosophiques, ont contribué à la définition de la culture nationale mexicaine, sans toutefois participer directement à la vie politique²². Finalement, un troisième groupe d'intellectuels a eu une place importante dans l'histoire intellectuelle du Mexique. Il s'agit de El Espectador, qui voit le jour en 1959 avec la publication du premier numéro de la revue éponyme. Les intellectuels membres de ce groupe se situaient à gauche de l'échiquier politique et furent les premiers à parler réellement d'application des règles démocratiques²³. Or, leur influence et leur potentiel d'action réels étaient très limités, et donc leur importance sur la scène politique mexicaine fut relativement marginale. En effet, le manque de liens organiques avec les organisations populaires et la gauche mexicaine limitait en pratique la mobilisation autour de leurs idées. Par ailleurs, la revue associée au groupe ne pouvait se financer elle-même et n'avait ni partenaires financiers ni annonceurs, ceux-ci étant alors contrôlés par l'État. El Espectador ne dura donc pas au-delà de la revue et ne réussit pas à influencer véritablement les pratiques politiques²⁴.

Le portrait des premières décennies de l'histoire intellectuelle du Mexique postrévolutionnaire reflète donc une absence relative de réelle action politique des intellectuels hors des canaux du parti officiel et une faiblesse certaine de l'impact des

²¹ Id.

²² Ibid., p. 32.

²³ Paoli Bolio, Francisco José. *Conciencia y poder en México : Siglos XIX y XX*, (México : Miguel Ángel Porrúa, 2002), p. 253.

²⁴ Suárez-Iñiguez, E. *Los intelectuales en México*, (México : Ediciones El Caballito, 1980), p. 33.

quelques dissidents du régime. Pourquoi les intellectuels ne revendiquaient-ils pas plus de place sur la scène publique et plus d'autonomie par rapport au pouvoir ? Parce qu'ils étaient partie prenante du système clientéliste sur lequel s'appuyait la légitimité du parti unique, étant eux-mêmes un pilier du système et tirant des avantages substantiels de cette position. En effet, l'État mexicain a toujours encouragé la production culturelle, intellectuelle et littéraire, mais s'assurait de la contrôler en étant son seul pourvoyeur de fonds, par le biais du contrôle de la publicité et des subventions aux publications, qui ne pouvaient être autosuffisants²⁵. On le voit d'ailleurs avec le seul groupe d'intellectuels ayant exprimé une certaine dissidence : El Espectador n'a pu assurer sa pérennité dans le temps ni la diffusion de ses idées progressistes, faute de ressources suffisantes pour publier les écrits de ses membres. De plus, on constate que plusieurs des intellectuels ayant été dans la dissidence ont aussi à un moment occupé un poste dans l'administration *priiste*, profitant donc des avantages individuels de la cooptation du régime²⁶. Ainsi, les intellectuels de la période postrévolutionnaire n'ont pas joué un rôle particulièrement actif sur la scène publique et politique hors des canaux *priistes*; ils ont en fait entretenu des liens assez ambigus avec les élites autoritaires au pouvoir, les critiquant parfois sans trop d'impact et profitant des avantages du système clientéliste à la base de la légitimité du régime.

²⁵ Camp, Roderic Ai. « Intellectuals : Agents of Change in Mexico? », in *Journal of Interamerican Studies and World Affairs* 23 (1981), p. 305., et entrevue avec le professeur Fernando Escalante, Colegio de Mexico, 8 mai 2003.

²⁶ Voir Paoli Bolio, Francisco José. *Conciencia y poder en México : Siglos XIX y XX*, (México : Miguel Ángel Porrúa, 2002).

Tlatelolco 1968 : la rupture entre les intellectuels et le PRI

Compte tenu de leur position de pilier du régime *priiste*, comment les intellectuels en sont-ils donc venus à s'affranchir du pouvoir afin de jouer un rôle indépendant sur la scène publique? Un événement marquant contribuera à modifier le rapport de forces entre le PRI et les intellectuels et permettra éventuellement l'ouverture d'une nouvelle fenêtre d'opportunité pour leur participation aux transformations des idées politiques dominantes. Cet événement, qui change profondément les structures de légitimité du PRI, se déroule en 1968, au moment où le monde occidental est traversé par une vague de protestations émanant du mouvement étudiant. Ce mouvement a des échos jusqu'en Amérique latine, et le Mexique est le théâtre d'une rébellion étudiante à l'automne 1968, mouvement dont la répression par les bras armés du PRI aura des répercussions profondes sur la position des intellectuels par rapport au régime²⁷.

Le mouvement étudiant de 1968 a des bases clairement politiques. Les revendications des étudiants, qui mèneront éventuellement à la grande protestation de la Place des Trois Cultures (Tlatelolco) en octobre, s'adressent d'abord aux autorités universitaires, mais dépassent rapidement ce niveau pour s'adresser directement à l'État mexicain. Selon Raoul Ramirez, le mouvement se définit comme étant :

« un mouvement à caractère démocratique-populaire qui réclame l'application de la Constitution, donc le respect des garanties individuelles et collectives, la liberté d'association et d'expression ; le droit de manifestation et de protestation ; l'abolition de certains articles du Code pénal qui vont contre l'esprit de la Constitution ; et aussi la libération des prisonniers politiques »²⁸.

²⁷ Voir Volpi, Jorge. *La imaginación y el poder. Una historia intelectual de 1968*, (México : Biblioteca ERA, 1998).

²⁸ Ramirez, Raoul. *El movimiento estudiantil mexicano*, (México : Era, 1969), p. 23.

En octobre 1968, après une année mouvementée sur le campus de l'UNAM (*Universidad Nacional Autónoma de México*), un véritable mouvement de masse prend forme et une grande manifestation pour dénoncer la politique du PRI est organisée à Tlatelolco. Face à cette mobilisation populaire, le président Díaz Ordaz choisit la répression. Le 2 octobre 1968 se transforme donc en un point marquant de l'histoire mexicaine, le « massacre de Tlatelolco » constituant un tournant important dans l'évolution du régime autoritaire et dans l'histoire de l'engagement intellectuel²⁹.

Or, ce mouvement, bien que fondamentalement étudiant, eut des répercussions sur le réveil des intellectuels au Mexique. En effet, ils « suivirent le mouvement étudiant et 1968 fut pour eux un acte de participation collective, la fin de la dissidence individuelle ou ésotérique »³⁰. Jusqu'alors en position de repli dans des fonctions officielles ou individuelles, les intellectuels voient en 1968 l'occasion de donner un sens à leur engagement social puisque pour la première fois depuis la Révolution, ils trouvent dans la société un écho à leurs critiques. Comme l'explique Rodríguez Ledesma, les écrivains mexicains, qui avaient commencé à s'interroger sur le rôle de l'écrivain et de l'artiste dans la société contemporaine, ont senti l'obligation de participer au mouvement, avec les moyens dont ils disposaient³¹. Ainsi, des auteurs comme Carlos Fuentes, alors à Paris, se sont convertis en écrivains mexicains au service de l'analyse de la révolte. Plusieurs d'entre eux écrivirent dans les journaux, les revues, des

²⁹ Marsal, Juan F. « Les intellectuels mexicains, le parti révolutionnaire institutionnel et le massacre de Tlatelolco », in Groupe de recherches sur l'Amérique latine (GRAL), *Intellectuels et État au Mexique au 20^e siècle*, (Paris : Éditions du CNRS, 1978), p. 68.

³⁰ Id.

³¹ Rodríguez Ledesma, Xavier. *Escritores y poder. La dualidad republicana en México 1968-1994*, (México : Universidad pedagógica nacional, 2001), p. 83.

manifestes afin de saluer le mouvement étudiant en marche. De plus, le 18 octobre, le poète Octavio Paz, alors ambassadeur du Mexique en Inde, démissionne avec fracas de son poste en signe de désaccord avec la répression imposée par le PRI, ce qui a des répercussions dans l'imaginaire collectif des Mexicains, et l'ensemble des intellectuels hors du système *priiste* se sont portés à sa défense sur la place publique³².

Ainsi, à l'exception des intellectuels du régime, 1968 aura été pour la plupart des intellectuels mexicains l'occasion du réveil de leur engagement social et, comme l'indique Paz, l'intellectuel découvre qu'il « peut y faire beaucoup, non par l'action directe, ce qui serait utopique ; mais par la dénonciation correctrice des erreurs et des tromperies qui réveilleraient l'action officielle ; mais par la contribution spontanée à l'étude des problèmes de nos masses »³³. Bien que la relative unité entre les intellectuels ne perdure pas de façon systématique au-delà de 1968, ces derniers prennent donc tranquillement conscience de leur rôle, ce qui change leur rapport avec l'État et les élites autoritaires, passant d'une position de repli à une posture d'engagement envers leur société.

1977 : une première forme d'ouverture démocratique

Après les événements de 1968, on constate donc une prise de conscience par les intellectuels du rôle qu'ils peuvent jouer dans la société. Or, pendant les années qui suivront, cette prise de conscience ne sera pas systématiquement suivie par des actions

³² Volpi, Jorge. *La imaginacion y el poder. Una historia intelectual de 1968*, (México : Biblioteca ERA, 1998), p. 369.

³³ Écrits attribués à Octavio Paz, cités dans : Marsal, Juan F. « Les intellectuels mexicains, le parti révolutionnaire institutionnel et le massacre de Tlatelolco », in Groupe de recherches sur l'Amérique latine (GRAL), *Intellectuels et État au Mexique au 20^e siècle*, (Paris : Éditions du CNRS, 1978), p. 69.

d'engagement de leur part³⁴. Comment pouvons-nous alors poser l'hypothèse de leur rôle dans le processus de démocratisation du régime mexicain? En fait, c'est un changement dans la structure d'opportunités qui survient dans le cas mexicain, amorcé avec les événements de 1968 et la prise de conscience des intellectuels, et qui se concrétisera à partir de 1977, alors que le gouvernement *priiste* de López Portillo adopte la LOPPE, une réforme du Congrès mexicain qui ouvrira timidement la porte à la compétition politique en offrant une reconnaissance à l'existence de l'opposition.

Élaborée au terme du *sexenio*³⁵ du président Echeverría Álvarez, la LOPPE est adoptée par le gouvernement de López Portillo pour répondre à des impératifs de relégitimation du régime *priiste*. En effet, le *sexenio* précédent a été marqué par l'ascension considérable de la mobilisation sociale conflictuelle ou montrant des signes anti-régime; l'efficacité du gouvernement était sévèrement critiquée par le secteur privé et des failles apparaissaient dans le système corporatiste à la base du système autoritaire³⁶. Devant cette situation et la menace de l'opposition montante, les autorités du PRI ont établi un consensus sur la nécessaire revitalisation institutionnelle du parti officiel, ce qui s'est traduit en cette réforme du système électoral et de la représentation au Congrès, permettant toutefois au PRI de s'assurer de conserver la majorité au Congrès. Parmi les mesures les plus significatives, on relève la création de la Commission électorale fédérale, un organisme relativement indépendant qui veille à la

³⁴ Rodríguez Ledesma, Xavier. *Escritores y poder. La dualidad republicana en México 1968-1994*, (México : Universidad pedagógica nacional, 2001), p. 90.

³⁵ Le *sexenio* est le mandat électoral du président au Mexique, qui dure 6 ans. Un président ne peut exercer le pouvoir pour plus d'un mandat, en vertu de la règle de non-réélection, en vigueur depuis l'adoption en 1917 de la Constitution mexicaine.

³⁶ Cansino, César. *Transición mexicana 1977-2000*, (México : Centro de Estudios de Política Comparada, 2000), p. 138.

bonne tenue des élections, on a offert des avantages importants aux partis politiques comme des subventions, de meilleures garanties de représentation à la chambre des députés et une plus grande possibilité de participer aux organismes chargés de sanctionner les élections³⁷. Or, cette loi assurait aussi en contrepartie que le PRI gardait la mainmise sur la Présidence et conservait sa majorité en chambre.

Cette réforme du Congrès, qui se veut une façon pour le gouvernement *priiste* de rétablir sa légitimité dans l'exercice du pouvoir sans toutefois en perdre le contrôle, est aussi l'événement qui confirme le changement dans la structure d'opportunités des intellectuels. En effet, cette loi, bien qu'étant une bien mince avancée vers la libéralisation du régime politique mexicain, aura des répercussions sur le rapport de forces qu'entretiennent les élites autoritaires au pouvoir face aux intellectuels en dehors du système. Tout d'abord, conséquence directe de la loi, il y a sur la scène politique mexicaine une augmentation de la compétition politique, puisqu'elle est désormais rendue possible. Bien que cette compétition ne soit pas très intense, elle ouvre la porte à de nouvelles formations politiques, issues du PRI ou non, par exemple le PAN et le *Partido de la Revolución Democrática* (PRD). Le PRI doit se créer une identité en opposition à celles-ci, afin de conserver sa légitimité et surtout l'appui des secteurs populaires, ce qui ouvre la porte à un potentiel renouvellement des idées dominantes. Par ailleurs, les actes de répression violents qui ont sanctionné les contestataires de 1968, ont été fortement décriés par plusieurs acteurs mexicains. Il devient ainsi de plus en plus difficile pour le PRI de réprimer l'opposition populaire au régime. Cette

³⁷ Ibid., p. 143.

diminution de la capacité de répression de l'État autoritaire s'accompagne d'une augmentation du potentiel d'expression des divers groupes, et notamment de celui des intellectuels. Finalement, cette réforme a été l'expression la plus concrète de l'affaiblissement des structures corporatistes du système autoritaire³⁸ et elle a donc ouvert les possibilités pour les intellectuels d'agir plus librement sur la scène publique en dehors des structures du régime.

C'est donc compte tenu des changements dans la structure des opportunités des intellectuels, conséquence des suites de 1968 et de l'adoption par le Congrès mexicain de la LOPPE en 1977, que nous formulons l'hypothèse de leur rôle significatif dans le processus de démocratisation. En effet, leur potentiel d'action indépendante sur la scène publique est modifié, nous permettant de proposer cette hypothèse selon laquelle ils ont eu une influence sur la transformation des idées des élites de la transition démocratique, idées qui sont l'expression d'une culture politique en évolution vers des valeurs plus démocratiques.

Quelques considérations méthodologiques

Afin d'examiner notre hypothèse de recherche, nous avons recours à une étude de cas. Le choix du Mexique repose principalement sur le fait que ce pays est un cas qui illustre la réalité des nouveaux régimes démocratiques issus de transitions de l'autoritarisme corporatiste d'un parti hégémonique. Par ailleurs, il s'agit d'un pays où plusieurs intellectuels de différentes tendances ont traversé le processus de

³⁸ Ibid, p. 134.

démocratisation³⁹ et où une comparaison entre les discours des intellectuels, le cas échéant de deux groupes d'intellectuels (*Nexos* et *Vuelta*) reconnus comme ayant plusieurs divergences, paraît possible à réaliser. La référence à un seul cas, bien que donnant lieu à des difficultés au plan de la généralisation des résultats, a l'avantage de permettre une analyse plus complète de l'hypothèse à l'étude et d'analyser les discours des intellectuels plus en profondeur tout en tenant compte des éléments de divergences et du contexte. Nous croyons que cette possibilité va au-delà des limites présentées, puisqu'elle donnera lieu à une étude qui dressera un plus large tableau du champ d'action des intellectuels.

Nous sommes toutefois consciente que le fait de ne choisir qu'un cas rend la généralisation des conclusions plus difficile. Dans le cadre de ce mémoire, la généralisation n'est toutefois pas l'objectif. Il serait toutefois intéressant, afin d'ajouter à la valeur des constats qui seront retenus au terme de la recherche, d'ajouter des cas pour comparaison lors d'études ultérieures. En fait, l'étude des intellectuels dans d'autres pays latino-américains pourrait éventuellement conduire à de plus grandes possibilités de généralisation. Ces pays présentent des situations où le processus de démocratisation est en cours et dont les régimes autoritaires reposaient sur des fondements clientélistes très développés, comme dans le cas du Mexique. Une comparaison avec les nouvelles démocraties de l'Europe de l'Est pourrait également trouver sa pertinence puisque

³⁹ Comme l'ont présenté Volpi (Volpi, Jorge. « The End of the Conspiracy : Intellectuals and Power in 20th-Century Mexico », in *Discourse* 23 (2001), p. 144-154.), Camp (Camp, Roderic Ai. « Intellectuals : Agents of Change in Mexico? », in *Journal of Interamerican Studies and World Affairs* 23 (1981), p. 297-320) et Brushwood (Brushwood, John S. *Narrative Innovation and Political Change in Mexico*, (New York : Peter Lang, 1989)).

comme le Mexique, ces pays ont été hôtes de régimes corporatistes très puissants, basés sur la domination d'un parti-État unique.

Dans le cadre de cette recherche, nous utiliserons principalement l'analyse de contenu et des sources secondaires. Tout d'abord, et afin de démontrer l'existence d'un consensus entre les intellectuels sur la nécessaire démocratisation du régime, nous nous proposons d'étudier principalement le contenu d'articles parus dans les revues *Nexos* et *Vuelta*. Nous avons choisi les textes étudiés sur la base d'une sélection systématique parmi l'ensemble des textes publiés par *Vuelta* entre 1976 et 1998 et par *Nexos* entre 1978 et 1998. Le choix de ces deux revues repose premièrement sur le fait qu'elles représentent chacune un groupe d'intellectuels influents issus cependant de traditions idéologiques différentes. En fait, *Nexos* est réputée regrouper principalement des écrivains de la gauche, tandis que *Vuelta* est réputée plus à droite de l'axe. De plus, le choix repose aussi sur la comparabilité des textes de ces deux médias. En effet, il s'agit de deux revues littéraires, publiées sur une base mensuelle et dont les auteurs principaux écrivent régulièrement sur divers sujets sociaux et se prononcent sur les grands enjeux auxquels fait face la société mexicaine. Nous sommes bien sûr consciente que ces sources d'information comportent des limites, puisqu'elles incitent à une interprétation qui ne saurait être dénuée de toute trace de subjectivité. Or, nous pensons aussi que les documents analysés présentent une forme de fiabilité dans la mesure où ils sont produits par les intellectuels que nous étudions eux-mêmes, et sont donc le média choisi par eux pour créer et diffuser les idées, ce qui en fait la source la plus fiable pour étudier leur

rôle et leur pensée⁴⁰. Cette fiabilité des sources tend à réduire l'importance du biais intrinsèque des données lié à la subjectivité de l'analyse de contenu. Par ailleurs, nous utiliserons aussi des sources secondaires, donc produites par d'autres chercheurs. En effet, nous utiliserons ces écrits pour établir le corpus théorique de notre recherche ainsi que pour explorer les réalités historiques mexicaines.

Présentation du travail

Le présent travail sera divisé en trois principales sections, qui nous permettront d'aborder chacun des aspects théoriques de la question à l'étude et de vérifier notre hypothèse de travail.

Tout d'abord, nous nous proposons de faire l'état de la question des études sur les transitions démocratiques et des approches utilisées dans le temps, ainsi que des débats propres à la question. Nous tenterons de faire ressortir de façon générale les forces et lacunes des approches jusqu'à maintenant proposées, mais aussi en regard du cas mexicain pour les fins de la présente étude. Ces éléments théoriques nous permettront de nous situer par rapport aux débats sur la question et de définir comment la culture politique est un élément important pour comprendre les stratégies adoptées par les acteurs de la transition.

Dans un deuxième temps, nous exposerons notre réflexion sur l'acteur qu'est l'intellectuel. Tout d'abord, nous verrons à définir ce concept en lui-même, définition

⁴⁰ Voir Grenier Yvon. *From Art to Politics. Octavio Paz and the Pursuit of Freedom*, (Lanham : Rowman & Littlefiels Publishers, 2001).

qui a fait l'objet de plusieurs écrits et débats, et ensuite en fonction de sa place dans l'espace sociétal, comme acteur politique et social. Ces définitions nous permettront d'établir l'intérêt de l'introduction de cet acteur dans l'étude des transitions démocratiques. À partir de cet exposé, nous mettrons en relief la réalité de l'engagement social de l'intellectuel, qui se traduit par deux fonctions distinctes : celles de créateurs et de transmetteurs de la culture politique au sein de leur société.

Dans un troisième temps, nous nous attacherons à étudier l'apport spécifique des groupes d'intellectuels mexicains dans la transition démocratique, et donc à proposer une exploration empirique de notre hypothèse théorique de travail. Il s'agit d'une exploration, donc nous ne prétendons pas démontrer une causalité dans le cadre du présent travail. Nous verrons comment s'établit le consensus sur la nécessaire démocratisation du régime au sein des divers groupes d'intellectuels (les groupes *Nexos* et *Vuelta*, notamment), illustrant de la sorte le rôle de créateurs de culture politique des intellectuels mexicains avant et pendant cette période de transformation politique. Ensuite, nous verrons comment, grâce aux liens qu'ils entretiennent avec l'élite autoritaire au pouvoir, ils assurent la transmission des nouvelles valeurs prodémocratiques au sein des cercles du pouvoir et comment ces nouvelles valeurs se traduisent en réformes concrètes qui sont des avancées réelles dans le processus de démocratisation du régime mexicain.

CHAPITRE PREMIER

QUELQUES CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES SUR LA DÉMOCRATIE ET LES TRANSITIONS DÉMOCRATIQUES

« Sin libertad la democracia es un despotismo, sin
democracia la libertad es una quimera »

OCTAVIO PAZ, *La tradición liberal* (1982)

La démocratie est un thème qui a été abordé dans une vaste littérature en science politique. Le concept même de démocratie a fait l'objet de plusieurs tentatives de définition, en plus de devenir en quelque sorte l'expression du régime politique par excellence, sorte d'idéal à atteindre pour l'ensemble des pays. Or, la définition de la démocratie est encore une question controversée, et il existe deux grands axes de définition que nous exposerons dans ce chapitre. En effet, comme le concept de démocratie est au centre de cette étude, il apparaît essentiel de situer la définition que nous retiendrons par rapport au débat en cours à cet égard, tout en l'inscrivant dans le cadre de notre objet d'étude. Dans cette perspective, nous soulignerons d'ailleurs l'importance de certains indicateurs de la démocratie dans le cadre d'une étude sur la culture politique et les transitions de régimes; ce sera l'objet central de ce premier chapitre.

Comment expliquer les transitions vers la démocratie de certains pays de tradition autoritaire? Cette question, qui est le point de départ de notre réflexion sur le rôle des intellectuels dans la transition politique du Mexique, a aussi fait l'objet de

plusieurs débats dans la littérature en science politique, et plus précisément en politique comparée. Nous retracerons donc d'abord les grandes approches de l'étude des transitions des régimes autoritaires vers la démocratie en faisant une revue des principaux auteurs et des écrits récents sur le sujet. Cette revue des principales approches, en regard des critiques dont elles ont fait l'objet, mais aussi et surtout en regard du cas de la transition démocratique au Mexique, nous permettra de jeter les bases de l'approche que nous nous proposons d'utiliser pour étudier la démocratisation récente du système politique mexicain.

Ce premier chapitre sera ainsi l'occasion de faire état de deux questions théoriques de base. En effet, nous verrons ce qu'est la démocratie, d'une part, et quels sont les différents facteurs qui expliquent les transitions démocratiques, d'autre part. Ces considérations préliminaires nous amèneront finalement à poser le débat sur les transitions en d'autres termes et à étudier la question de la culture comme facteur de contingence des choix des acteurs de la transition démocratique.

1. La démocratie : un concept à définir

Définir le concept de démocratie revêt une grande importance pour l'étude en cours, puisque la définition retenue aura une influence immédiate sur le choix des facteurs qui seront pris en considération pour expliquer la transition. En effet, et comme l'indique avec justesse Chull Shin, « how the one defines democracy determines what one identifies as the problem for democratic development and what one proposes by

way of specific recommendations and guidelines »⁴¹. Afin de situer la définition que nous retiendrons par rapport à la littérature, comme nous l'avons déjà annoncé, nous procéderons dans un premier temps à une revue sommaire des différentes définitions données du concept de démocratie dans le temps et de leurs critiques respectives. Cet état des lieux nous permettra dans un deuxième temps de préciser la définition à laquelle nous adhérons dans le cadre de cette recherche, pour ainsi marquer la perspective selon laquelle nous aborderons le phénomène des transitions démocratiques.

1.1 Un concept à définition variable

Le concept de démocratie a fait couler beaucoup d'encre puisque sa définition opérationnelle a été au centre d'un débat entre politologues. Deux principales tendances peuvent s'observer chez les auteurs depuis le milieu du 20^e siècle. Ainsi, plusieurs auteurs adhéreront à une conception étroite de la démocratie, alors que d'autres en défendront une définition beaucoup plus large.

D'un côté du spectre, la définition la plus étroite – ou minimaliste – de la démocratie est celle proposée par Joseph Schumpeter en 1942. Pour lui et pour certains successeurs, la démocratie est une méthode politique pour choisir les gouvernants⁴², qui est « that institutional arrangement for arriving at political decisions in which individuals acquire the power to decide by means of a competitive struggle for the people's vote »⁴³. Ce sont donc les élections libres et justes qui sont le principal indicateur de démocratie, élections par lesquelles les citoyens participent à la décision

⁴¹ Chull Shin, Doh. « On the Third Wave of Democratization. A Synthesis and Evaluation of Recent Theory and Research », in *World Politics* 47 (1994), p. 137.

⁴² Sorenson, Georg. *Democracy and Democratization*, (Boulder : Westview Press, 1993), p. 10.

⁴³ O'Donnell, Guillermo. *Democratic Theory and Comparative Politics*, (Communication présentée à l'American Political Science Association, 1999) (source originale : Schumpeter, Joseph A. *Capitalism, Socialism and Democracy*, (New York : Harper, 1947), p. 269.).

politique en choisissant les leaders. Comme le précise aussi Huntington, les élections ouvertes, compétitives et justes sont l'essence de la démocratie, la condition *sine qua non* pour qu'on puisse qualifier un régime de démocratique⁴⁴. Cette définition trouve son principal intérêt dans le fait qu'elle est facilement opérationnalisable, car elle renvoie à une procédure, les élections, où on peut reconnaître certaines caractéristiques concrètes dont la présence ou l'absence dans un régime politique se mesure empiriquement⁴⁵.

Toutefois, il semble que lorsqu'on la confronte à la réalité, la définition schumpétérienne qualifie de démocratiques des régimes qui ne le sont pas réellement à long terme. En fait, l'expérience connue par exemple en Amérique latine montre que les élections n'ont pas nécessairement été décisives pour l'établissement de régimes démocratiques⁴⁶. Le cas du Mexique est à cet égard particulièrement intéressant. En effet, un regard attentif sur les élections régulièrement tenues nous indique qu'il n'y avait vraisemblablement pas de réelle possibilité pour les opposants au PRI d'être élus au gouvernement, ce qui faisait de ces élections un exercice non démocratique⁴⁷. Certains théoriciens ont par ailleurs ajouté des adjectifs au concept de démocratie, mais ces ajouts n'ont eu pour effet que d'augmenter l'ambiguïté dans l'application du concept aux situations réelles⁴⁸. La définition minimaliste est donc intéressante du point de vue de son opérationnalisation, mais son utilisation est peu pertinente dans le cadre de la présente étude vu les limites présentées pour l'étude du cas mexicain.

⁴⁴ Huntington, Samuel P. *The Third Wave : Democratization in the Late Twentieth Century*, (Norman : University of Oklahoma Press, 1991), p. 9.

⁴⁵ Ibid., p. 11.

⁴⁶ O'Donnell, Guillermo. *Democratic Theory and Comparative Politics*, (Communication présentée à l'American Political Science Association, 1999), p. 15.

⁴⁷ Cansino, César. *La transición mexicana : 1977-2000*, (México : Centro de Estudios de Política comparada, 2000), p. 96.

⁴⁸ Collier, David et Steven Levinsky, « Democracy with Adjectives : Conceptual Innovation and Comparative Research », *World Politics* 49 (1997), p. 431. Voir aussi : Diamond, Larry. « Elections Without Democracy : Thinking about Hybrid Regimes », in *Journal of Democracy* 13 (2002).

De l'autre côté du spectre, on trouve une définition plus large – ou «substantielle» – du concept de démocratie, qui a l'avantage de mettre l'accent sur l'imputabilité de l'État et la citoyenneté. L'une de ses expressions intéressantes est celle formulée par David Held. Il s'agit d'une conception de la démocratie qui est supportée par le principe d'autonomie⁴⁹. Ce principe, aussi appelé l'autonomie démocratique, nécessite un haut degré d'imputabilité de l'État et une organisation démocratique de la société civile, soit la présence de droits socio-économiques⁵⁰ en plus des droits civils et politiques retenus par la définition étroite⁵¹. C'est donc au respect de l'État de droit formel et réel que l'on reconnaît un régime démocratique, c'est-à-dire un État de droit où tous les citoyens détiennent la pleine citoyenneté sociale et politique, ce qui leur permet de participer à l'exercice de la démocratie.

Or, cette définition, bien que permettant de formuler un idéal-type démocratique, comporte des lacunes. En effet, puisqu'elle présume de l'existence d'une « bonne démocratie », ⁵² on confond en l'utilisant ce qui est souhaitable avec ce qu'est la démocratie, ce qui conduit à une définition restrictive selon laquelle actuellement très peu de pays, voire aucun, pourraient être considérés comme démocratiques⁵³. En effet, cette définition rend impossible la classification de pays comme le Mexique parmi la courte liste des pays démocratiques, malgré qu'il ait connu sa première alternance

⁴⁹ Sorenson, Georg. *Democracy and Democratization*, (Boulder : Westview Press, 1993), p. 10.

⁵⁰ Ibid., p. 11. (Dans Held, David. *Models of Democracy*, (Stanford : Stanford University Press, 1987), l'auteur explique dans les termes suivants l'importance de la présence des droits sociaux et économiques en plus des droits politiques et civils : « Without tough social and economic rights, rights with respect of the state could not be fully enjoyed; and without state rights new forms of inequality of power, wealth and status could systematically disrupt the implementation of social and economic liberties »).

⁵¹ Ibid., p. 10.

⁵² Sorenson, Georg. *Democracy and Democratization*, (Boulder : Westview Press, 1993), p. 10.

⁵³ O'Donnell, Guillermo. *Democratic Theory and Comparative Politics*, (Communication présentée à l'American Political Science Association, 1999), p. 11.

politique en 2000 avec l'élection d'un parti d'opposition à la présidence et que les règles réformées d'accession au pouvoir peuvent aujourd'hui se qualifier comme démocratiques. Ainsi, en dépit de l'étendue de sa définition, la conception large de la démocratie demeure limitée puisqu'elle ne reflète pas adéquatement la réalité à étudier, soit les démocraties émergentes dans ce cas.

1.2. La démocratie des pays en transition : entre substantielle et minimaliste

Les définitions substantielle et minimaliste ne se prêtent pas à l'étude des nouvelles démocraties émergentes, puisqu'elles sont soit trop inclusives ou trop exclusives. Il semble par contre qu'une définition plus inclusive soit plus utile pour l'opérationnalisation du concept. En fait, comme l'indique Huntington, les définitions qui sont empiriques, descriptives, institutionnelles et procédurales fournissent la précision analytique et les référents empiriques qui rendent un concept théoriquement utile⁵⁴. Toutefois, nous l'avons vu, celle de Schumpeter apparaît trop limitative. La définition de la polyarchie de Robert Dahl, variante des définitions procédurales, est celle qui nous apparaît en fait la plus utile pour l'application concrète du concept à la réalité empirique dans le cadre de la présente recherche. En effet, elle tente de retenir les avantages de la définition schumpétérienne sans toutefois tomber dans les pièges exclusifs de la conception substantielle. Sa qualité vient du fait qu'elle cerne les caractéristiques des élections libres et justes et qu'elle énumère clairement un certain nombre de libertés qui sont essentielles au processus démocratique⁵⁵.

⁵⁴ Huntington, Samuel P. *The Third Wave : Democratization in the Late Twentieth Century*, (Norman : University of Oklahoma Press, 1991), p. 7.

⁵⁵ O'Donnell, Guillermo. *Democratic Theory and Comparative Politics*, (Communication présentée à l'American Political Science Association, 1999), p. 13.

Selon Dahl, la polyarchie est un système politique où les individus peuvent : 1) formuler leurs préférences, 2) les faire connaître à travers l'action collective ou individuelle et 3) où toutes les préférences sont considérées sur un pied d'égalité. Ces trois possibilités se traduisent par sept garanties institutionnelles qui sont : 1) des élus, 2) des élections libres et équitables, 3) un suffrage inclusif, 4) le droit de se présenter aux élections, 5) la liberté d'expression, 6) une information alternative et 7) une autonomie associative⁵⁶. O'Donnell a proposé d'ajouter à la liste trois autres garanties institutionnelles : 8) les élus ne doivent pas être démis de leurs fonctions avant la fin du mandat qui leur est accordé en vertu de la constitution, 9) il y a indépendance des élus par rapport à d'autres acteurs non élus, comme les militaires ou des acteurs externes, et 10), une fois établie pour les fins d'un scrutin donné, la carte des délimitations territoriales est intouchable⁵⁷. Cette définition procédurale apparaît comme étant la plus appropriée pour l'étude des démocraties, puisqu'elle est réaliste sans être trop minimaliste et qu'elle permet de mesurer la participation, la compétition et l'effectivité du pouvoir.

Dans le cadre de l'analyse que nous présentons dans ce mémoire, nous retenons cette définition du concept de démocratie, laquelle nous permet d'explorer le cas du Mexique comme démocratie émergente et dont la longue transition (1977-2000) aura permis l'acquisition graduelle de ces garanties pour le peuple. D'ailleurs, les notions de liberté d'expression, d'information alternative et de participation citoyenne comme indicateurs de la démocratie prendront une importance toute particulière. C'est cette conception de la démocratie qui nous entraîne dans la voie de l'exploration du rôle des intellectuels dans le processus de la transition démocratique.

⁵⁶ Dahl, Robert. *Democracy and Its Critics*, (New Haven : Yale University Press, 1989), p. 221.

⁵⁷ O'Donnell, Guillermo. « Illusions about Democracy », in *Journal of Democracy* 5 (1996), p. 34-51.

2. Théories et approches des transitions démocratiques

Plusieurs chercheurs en sciences sociales se sont penchés sur la question des régimes politiques et de leurs transformations. Il est donc pertinent, avant même de préciser les termes de notre questionnement, de nous intéresser aux résultats des études antérieures sur les transitions démocratiques, par rapport auxquels nous tenterons de situer notre travail. En fait, le débat sur les transitions porte principalement sur les approches scientifiques, et l'exposé de ces dernières nous permettra d'évoquer l'ensemble de la recherche sur ce phénomène, d'en cerner les principales dimensions, d'en fixer les limites et d'en tirer la substance afin de nourrir notre propre réflexion sur le sujet, et sur le cas mexicain tout particulièrement.

Nous présenterons dans les pages qui suivent les principales théories sur la question des transitions démocratiques en les divisant selon leur mode d'approche, les unes étant axées sur les structures et les autres, plutôt centrées sur les stratégies et les acteurs. Cette classification repose sur le choix du niveau d'analyse fait par les auteurs. En effet, les études de tendance plus structurelle se situent généralement à un niveau plus macro et s'intéressent aux structures qui influencent les transitions politiques (telles l'économie, la culture, les institutions, la structuration sociale), alors que les études se rattachant à la catégorie des approches stratégiques sont à un niveau plus micro, s'intéressant aux acteurs et à leurs interactions dans les structures. Il nous semble que cette classification permet de dresser un portrait assez juste des débats et discussions entre les chercheurs qui se sont penchés sur l'étude des transitions, ou la « transitologie ».

2.1 Approches structurelles

Les premiers auteurs à s'intéresser aux transitions démocratiques, qui s'inscrivent dans une perspective que l'on qualifie de structurelle, ont généralement étudié le phénomène dans le cadre des travaux sur la modernisation. Pour ces chercheurs, qui ont pour la plupart écrit dans les années 1960 et 1970, la démocratie, comme forme d'organisation politique, est l'expression de la modernité d'un pays. S'inspirant des théories du développement de l'école de la modernisation⁵⁸, les études sur le développement politique qui s'inscrivent dans cette approche s'appuient généralement sur la prémisse suivante : il y a des préalables nécessaires à la transition démocratique, étape ultime du passage à la modernité, préalables qui s'observent au niveau de structures comme l'économie, la culture, la structuration sociale ou des facteurs exogènes.

La première série de préalables à la démocratie découle des structures économiques et les études adoptant cette approche sont à l'origine d'un important corpus de littérature en « transitologie ». Les travaux de Seymour Martin Lipset sur le lien entre le développement économique et l'instauration des régimes démocratiques, pionniers du domaine, sont parmi les plus éloquents quant à la nature des préalables aux transitions démocratiques. Lipset formulait dès 1959 le constat selon lequel « the more well-to-do a nation, the greater the chance that it will sustain democracy »⁵⁹, affirmant ainsi clairement que le niveau de développement économique d'un pays est

⁵⁸ Przeworski, Adam et Fernando Limongi. « Modernization: Theory and Facts », *World Politics* 49, 2 (1997), p. 156.

⁵⁹ Lipset, Seymour Martin. « Some Social Requisites of Democracy: Economic Development and Political Legitimacy », in *The American Political Science Review* (1959), p. 75.

positivement lié au développement de son régime politique dans le sens de la démocratie.

Lipset s'inscrit dans une perspective évolutionniste du développement, selon laquelle le passage de la société traditionnelle à la modernité est un processus historique par lequel passent tous les États, et dont la démocratie est l'une des dernières phases⁶⁰. Les études empiriques menées par Lipset en 1959 cherchaient à évaluer le niveau de développement économique d'un État selon quatre indicateurs : le niveau d'éducation, l'urbanisation, la richesse et l'industrialisation⁶¹. Il s'est ainsi penché sur plusieurs cas de pays d'Europe, d'Asie et d'Amérique. Selon ses résultats, plus un pays est développé économiquement, donc moderne, plus il a de chances de vivre une transition vers la modernité politique, c'est-à-dire vers la démocratie. Ainsi, comme le précise O'Donnell, « if other countries become as rich as the economically advanced nations, it is highly probable that they will become political democracies »⁶². L'étude de Lipset, qui fut le prélude au large débat sur les transitions démocratiques qui suivit, s'inscrit dans une logique de processus d'accès à la modernité par les États, dont l'établissement de la démocratie politique est l'étape ultime.

Cette corrélation entre développement économique et démocratie a toutefois été l'objet de plusieurs remises en cause, cette perspective n'ayant pas fait l'unanimité chez les chercheurs et certains cas d'espèce des transitions de la troisième vague ayant révélé

⁶⁰ Ibid., p. 82.

⁶¹ Ibid., p. 71.

⁶² O'Donnell, Guillermo. *Modernization and Bureaucratic Authoritarianism: Studies in South American Politics*, (Berkeley: Institute of International Studies, University of Berkeley, 1973), p. 3.

le contraire⁶³. Tout d'abord, plusieurs critiques ont été formulées à l'endroit de l'argument des préalables économiques puisque comme l'a indiqué O'Donnell, dans la réalité, les régimes autoritaires présenteraient aussi un certain degré de concomitance avec un haut niveau de modernisation économique. En fait, les réformes néolibérales impopulaires des élites nécessitaient une autorité très forte pour éviter la contestation⁶⁴. À l'inverse, on a aussi observé l'émergence de systèmes démocratiques dans des sociétés peu développées, n'ayant donc pas atteint un certain degré de modernité minimum selon les critères de Lipset.

À titre d'exemple, le Mexique est l'un des pays où l'expérience de la démocratisation s'est réalisée indépendamment de conditions économiques favorables. En effet, les premières grandes réformes politiques au Mexique ont eu lieu en période de bouleversements économiques profonds, où la crise du pétrole plaçait le pays et la population dans une situation économique fort précaire. Il en est de même pour les réformes politiques subséquentes, qui eurent souvent lieu pendant des périodes économiques austères comme celle de la crise du peso en 1995. De manière générale, le processus de libéralisation du régime, puis sa transition vers la démocratie se sont réalisés dans un contexte d'austérité économique, caractérisé par une crise de la dette, des inégalités économiques persistantes et une dépendance à l'égard des économies extérieures confirmée par l'Accord de libre-échange nord-américain (ALÉNA)⁶⁵. Ainsi,

⁶³ Sorenson, Georg. *Democracy and Democratization*, (Boulder : Westview Press, 1993), p. 26.

⁶⁴ Voir à ce sujet les thèses de O'Donnell sur les régimes bureaucratique-autoritaires : O'Donnell, Guillermo. *Modernization and Bureaucratic Authoritarianism : Studies in the South American Politics*, (Berkeley : Institute of International Studies, 1973).

⁶⁵ Stavenhagen, Rodolfo. « Democracia, modernización y cambio social en México », *Nueva sociedad* 124 (1993), p. 28.

on constate que certains cas comme celui du Mexique venaient semer le doute sur la validité de l'argument des préalables économiques à la démocratie.

Or, selon les critiques, il ne s'agit pas de dire que le facteur du développement économique n'est pas important pour le développement politique, mais bien qu'il ne peut seul constituer une explication du phénomène en lui-même. En effet, selon une lecture proposée par Przeworski et Limongi,

« the causal power of economic development in bringing dictatorships down appears paltry. Few authoritarian regimes satisfy the premise of modernization theory; that is, few developed over a long period. And even if most of those that did develop eventually became democracies, no level of income predict when that would occur »⁶⁶.

Ainsi, c'est le pouvoir de prédiction de la théorie des préalables économiques à la démocratie qui est remis en cause, puisqu'il s'avère impossible de déterminer le niveau de développement économique nécessaire à la réalisation de la transition vers la démocratie politique. Ce sont les faits qui viennent remettre en question la validité de la théorie originale des préalables à la démocratie dans les cas de démocratisation plus récents.

Une deuxième série de préalables à la démocratie, aussi liés aux études de la modernisation, ont été proposés. Ces préalables sont plutôt d'ordre culturel, social ou international et ont eux aussi fait l'objet d'un certain nombre de critiques.

Tout d'abord, le rôle de la culture politique, c'est-à-dire d'un ensemble de valeurs et de croyances qui définissent le contexte et la signification de l'action

⁶⁶ Przeworski, Adam et Fernando Limongi. « Modernization: Theory and Facts », *World Politics* 49, 2 (1997), p. 165.

politique⁶⁷, comme facteur d'explication des transitions démocratiques a été abordé par certains auteurs. Pour eux, la culture politique des pays d'Amérique latine, définie comme étant absolutiste, élitiste, corporatiste et autoritaire, est héritée du passé espagnol et devra inévitablement encadrer et restreindre les possibilités de développement de la démocratie⁶⁸. La culture politique est donc perçue comme une réalité historique immuable qui détermine les possibilités ou non d'atteindre la démocratie politique, ou la modernité, pour un État autoritaire. L'une des principales critiques formulées à l'égard de ces explications réside dans la nature dynamique qu'il faut attribuer à la culture. En effet, selon plusieurs dont Huntington, la culture ne peut être considérée comme une réalité immuable, bien qu'elle s'inscrive dans une trajectoire historique et institutionnelle. La culture ne peut être considérée de façon isolée comme seule variable indépendante dans le modèle d'explication, puisque, comme elle est par nature changeante, elle est aussi influencée par un certain nombre de variables, tels l'histoire, les institutions ou les courants internationaux⁶⁹.

Certains auteurs, s'inspirant notamment des travaux de Barrington Moore, ont par ailleurs posé la question des origines des transitions démocratiques en termes de conditions liées à la structure sociale, c'est-à-dire à la présence ou non de certains groupes ou classes sociales qui contribuent à l'émergence des régimes démocratiques. L'accent de ces analyses était en effet mis sur les groupes sociaux qui avaient une

⁶⁷ Sorenson, Georg. *Democracy and Democratization*, (Boulder : Westview Press, 1993), p. 26.

⁶⁸ Diamond, Larry, Jonathan Hartlyn et Juan J. Linz. « Introduction: Politics, Society and Democracy in Latin America », in Larry Diamond et al. (dir.), *Democracy in Developing Countries – Latin America, 2nd Edition*, (Boulder and London: Lynne Rienner Publishers, 1999), p. 38.

⁶⁹ Harrison, Lawrence A. et Samuel P. Huntington (dir.). *Culture Matters. How Values Shape Human Progress*, (New York: Basic Books, 2000), p. 27.

influence sur la modernisation des États⁷⁰, groupes ou structures sociales considérés comme des prérequis. « No democracy without bourgeoisie » disait Moore en concluant à la nécessaire présence d'un important groupe de propriétaires urbains pour l'établissement de la démocratie politique⁷¹. Toutefois, il ne s'agissait pas là d'un constat théorique très convaincant, d'autres auteurs ayant ensuite trouvé que les classes moyennes et le prolétariat étaient aussi importants que les paysans et les grands propriétaires dans l'établissement des régimes démocratiques, selon les cas⁷². On peut donc dire que le facteur des structures sociales ne peut, à lui seul, déterminer les possibilités d'émergence des systèmes démocratiques.

Finalement, certains travaux sur les transitions démocratiques, influencés notamment par les postulats des théoriciens de la dépendance et de la modernisation, ont mis en relief l'importance des facteurs externes comme conditions d'émergence des démocraties. Par facteurs externes, on entend le contexte international – économique, politique et idéologique – dans lequel s'inscrit le processus entamé par les États en voie de modernisation⁷³. Du côté de l'école de la modernisation, l'influence extérieure est vue de manière positive, puisque les États « modernes » agissent comme miroir pour les États « traditionnels », qui chercheront à atteindre la modernité, dont la démocratie est la phase ultime. Du point de vue des théoriciens de la dépendance, les conclusions sont complètement inversées. Le contexte international se caractérise plutôt par une logique d'inégalités et de distorsions de l'économie, qui place les pays « traditionnels » dans une

⁷⁰ McCormick, Barrett L. « Modernization, Democracy and Morality : The Work of Barrington Moore, Jr. », in *International Journal of Politics, Culture and Society* 13, 4 (2000), p. 596.

⁷¹ Moore, Barrington Jr. *The Social Origins of Dictatorship and Democracy: Lords and Peasants in the Making of the Modern World*, (Boston: Beacon Press, 1966).

⁷² Voir notamment Rueschemeyer, Dietrich, Evelyne Huber Stephens et John D. Stephens. *Capitalist Development and Democracy*, (Chicago: University of Chicago Press, 1992).

⁷³ Sorenson, Georg. *Democracy and Democratization*, (Boulder : Westview Press, 1993), p. 27.

position subordonnée par rapport aux États « modernes ». Il est donc intéressant de constater que selon le point de vue exprimé et la perspective adoptée, les facteurs internationaux n'ont pas nécessairement le même effet sur l'établissement des régimes démocratiques.

Nous avons donc vu dans les lignes précédentes que l'approche structurelle de l'étude des transitions démocratiques est alimentée par plusieurs débats quant à la validité des structures comme variable indépendante. En fait, la principale critique adressée aux tenants de cette approche se rapporte à son grand déterminisme, quelle que soit la variable structurelle étudiée. En effet, la recherche d'un seul facteur lié à la structure économique, culturelle, sociale ou internationale ne peut à elle seule permettre d'expliquer l'émergence des démocraties⁷⁴. Il s'agit là d'un raccourci théorique qui conduit à de fausses prédictions sur le potentiel de démocratisation des États. Nous l'avons effectivement vu, l'expérience démocratique de certaines transitions de la troisième vague, comme dans le cas du Mexique, a à quelques reprises remis en cause le potentiel d'explication, de généralisation et de prédiction des théories posant l'émergence des démocraties en termes de prérequis. De plus, ces explications sous-estiment le poids des acteurs et ne laissent aucune place à l'action puisque tout est prédéterminé par la présence de telle ou telle structure, souvent héritée du passé.

Toutefois, malgré les critiques qui leur ont été adressées, ces auteurs sont aujourd'hui considérés comme des précurseurs de la riche littérature sur les transitions

⁷⁴ Huntington, Samuel P. *The Third Wave : Democratization in the Late Twentieth Century*, (Norman : University of Oklahoma Press, 1991), p. 37.

démocratiques, ayant porté ce phénomène à l'attention de toute une communauté de chercheurs. Ces analyses en termes de structures économiques, sociales, culturelles et internationales doivent être considérées, mais elles le seront autrement que dans la perspective d'identification de prérequis, ou comme références à une variable explicative principale ou unique du phénomène.

2.2 Approches stratégiques

Les études plus récentes sur la démocratisation ont remis en cause les modèles théoriques d'explication des transitions démocratiques basés sur l'existence de conditions structurelles préalables à l'instauration de la démocratie dans les pays de tradition autoritaire. En fait, les théoriciens se sont détournés « des structures pour s'intéresser aux choix stratégiques, aux renversements d'alliances, à l'apparition de processus nouveaux et aux successions de configurations que comporte le passage d'un type de régime politique à un autre »⁷⁵, donc aux acteurs de la démocratisation. Dankwart Rustow⁷⁶ fut l'un des premiers chercheurs à s'interroger sur la validité de la théorie dite « fonctionnelle » (ou des préalables) de la démocratisation des régimes autoritaires. Le rejet de l'explication offerte par l'analyse des facteurs amène Rustow à dire qu'en fait, les préalables sont bien plus des effets de la démocratisation (des fonctions) que des causes⁷⁷. Les causes doivent donc être trouvées ailleurs selon lui, notamment en observant les décisions des acteurs, qui ont une grande importance dans toutes les phases de la démocratisation.

⁷⁵ Karl, Terry et Philippe C. Schmitter, « Modes of Transition in Latin America, Southern and Eastern Europe », in *International Social Science Journal* (1991), p. 287.

⁷⁶ Rustow, Dankwart, « Transitions to Democracy: Toward a Dynamic Model », in *Comparative Politics 2* (1970), p. 337-363.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 346.

Les études récentes des transitions démocratiques ont notamment déplacé le niveau d'analyse vers les acteurs, principaux maîtres d'œuvre des transitions, prenant des décisions et agissant de manière stratégique tout au cours des diverses étapes du processus de démocratisation. Ce déplacement du niveau d'analyse a pour corollaire une redéfinition des transitions démocratiques, désormais considérées comme un processus complexe constitué de quatre principales étapes – la rupture, la libéralisation, la transition et la consolidation – au cours desquelles la teneur des interactions entre les acteurs a un impact sur leur dénouement. Ce sont donc les décisions et les stratégies des acteurs politiques qui sont ici vues comme étant déterminantes pour comprendre le résultat des processus de transformation politique étudiés.

Les travaux de Guillermo O'Donnell et de Philippe C. Schmitter⁷⁸, qui font aujourd'hui figure de classiques dans le domaine, placent eux aussi les acteurs politiques au centre de l'analyse. En effet, pour eux, c'est l'observation du jeu des acteurs de la transition et des interactions entre les divers groupes en compétition à divers moments du processus de démocratisation qui est à la base de l'analyse. Toutefois, ils ne nient pas que les macrostructures soient présentes et inscrivent donc l'action dans le contexte de ces structures, lesquelles peuvent avoir un effet sur le comportement des groupes et des individus⁷⁹.

Leur analyse décompose la transition démocratique en trois étapes bien distinctes – en plus de la consolidation, qui est la dernière étape –, où les acteurs interagissent stratégiquement. Tout d'abord, une première étape vers la transition démocratique serait,

⁷⁸ O'Donnell, Guillermo et Philippe C. Schmitter, *Transition from Authoritarian Rule* (Baltimore et Londres : Johns Hopkins University Press, 1986).

⁷⁹ Ibid., p. 5.

selon O'Donnell et Schmitter, la nécessaire division au sein des élites du régime autoritaire, qui aurait pour effet de diminuer la légitimité de ce régime, postulant que « there is no transition whose beginning is not the consequence of important divisions within the authoritarian regime itself »⁸⁰. Au pouvoir, on retrouve les *hard liners*, qui croient qu'il est nécessaire de perpétuer le régime autoritaire pour assurer l'ordre social. On retrouve aussi les *soft liners*, qui pensent quant à eux que le régime doit obtenir la légitimité électorale et redonner certaines libertés civiles, au moins pour satisfaire les plus modérés de l'opposition et l'opinion internationale⁸¹. Ce sont les interactions au sein de l'élite au pouvoir et de l'opposition, ainsi que leur pouvoir relatif les uns par rapport aux autres, qui auront une incidence sur les étapes suivantes, et éventuellement sur l'issue de la transition⁸².

L'étape suivante observée par les auteurs est la libéralisation politique du régime. Celle-ci consiste généralement en un rétablissement graduel, pour l'ensemble des citoyens, des droits civils et politiques qui protègent les individus et les groupes sociaux de l'arbitraire ou des actes illégaux qui pourraient être commis par l'État ou des tiers⁸³. La façon dont se déroule cette étape dépend des interactions entre les élites, de leurs stratégies respectives et du poids relatif des diverses factions. Par exemple, lorsque les *hard liners* mènent la libéralisation, comme ce fut le cas au Mexique où le régime autoritaire était fondé sur la présence d'un parti unique, la libéralisation est lente et le contrôle du régime autoritaire demeure fort⁸⁴.

La troisième étape du processus est la transition vers la démocratie en elle-même. Au cours de cette étape, cruciale pour l'issue de la transformation du régime, les

⁸⁰ Ibid., p. 19.

⁸¹ Ibid., p. 16.

⁸² Huntington, Samuel P. *The Third Wave : Democratization in the Late Twentieth Century*, (Norman : University of Oklahoma Press, 1991), p. 123.

⁸³ O'Donnell, Guillermo et Philippe C. Schmitter, *Transition from Authoritarian Rule* (Baltimore et Londres : Johns Hopkins University Press, 1986), p. 7.

⁸⁴ Ibid., p. 21.

interactions entre élites autoritaires en place donnent lieu à des alliances ou des divisions, selon les cas. Pour O'Donnell et Schmitter, la notion de pacte entre les élites peut jouer un rôle dans l'établissement réel d'une démocratie. Le pacte est défini comme étant :

« an explicit, but not always publicly explicated or justified, agreement among a select set of actors which seeks to define (or, better, to redefine) rules governing the exercise of power on the basis of mutual guarantees for the "vital interests" of those entering into it »⁸⁵

Les pactes présupposent certains choix stratégiques des acteurs face à la baisse de légitimité du régime autoritaire (divisions internes de l'élite dirigeante : *hard liners* et *soft liners*, ainsi qu'une certaine unité des opposants au régime). Les alliances entre les acteurs et leurs choix stratégiques respectifs contribueront à l'issue des processus de transition politique, lesquels résultent en différentes formes de régimes (retour à l'autoritarisme, insurrection, démocratie consolidée)⁸⁶. Cette étape est également caractérisée par la tenue d'élections libres et justes, où tous les citoyens peuvent voter et où tous les partis ont des chances réelles de remporter la lutte politique. Cette étape voit donc son déroulement affecté par les stratégies déployées par les acteurs en présence, qui, elles, sont structurées par les étapes précédentes, par la nature du régime antérieur et par les structures, sans toutefois que l'accent de l'analyse de O'Donnell et Schmitter ne soit mis sur ce dernier aspect.

Certaines critiques ont toutefois été formulées à l'endroit des conclusions de O'Donnell et Schmitter, et principalement en regard du caractère élitiste de leur conception des transitions démocratiques, selon laquelle ce ne sont que les élites

⁸⁵ Ibid., p. 37.

⁸⁶ Przeworski, Adam, « The Games of Transition » in Mainwaring, Scott et al. (dir.) *Issues in Democratic Consolidation*. (Notre Dame, Indiana : University of Notre Dame Press, 1992).

politiques au pouvoir qui prennent les décisions sur les transformations du régime politique. Cette attention portée aux élites mène les auteurs à négliger l'importance potentielle d'autres acteurs, que ce soit l'opposition latente ou les groupes de la société civile. En effet, comme l'indique Mainwaring, « yet exclusive attention to internal tensions [within the regime] can lead to neglecting the impact of opposition actors in general, including mass mobilization. Many transitions involve complex interactions between regime and opposition forces from an early stage »⁸⁷. En fait, il apparaît aux critiques que la libéralisation et les étapes subséquentes de la démocratisation peuvent aussi être affectées par des acteurs qui se situent en dehors de la coalition autoritaire⁸⁸, ce qui est peu abordé par O'Donnell et Schmitter. Par ailleurs, l'analyse des auteurs ne répond pas parfaitement à la question de savoir pourquoi les élites prennent la décision d'ouvrir le régime d'une part, puis de transiter vers la démocratie d'autre part, dans un régime où les élites au pouvoir sont unies entre elles. En effet, en dehors de l'idée de rupture au sein de l'élite dirigeante, peu d'indications sont données sur la nature des causes des décisions qui mènent à la transformation effective du régime. Il s'agit d'un cadre théorique intéressant, d'une approche pertinente pour l'étude des transitions, mais présentant toutefois quelques lacunes.

La conception des transitions développée par O'Donnell et Schmitter en 1986, qui pose la question en termes de choix stratégiques des acteurs de la transition, où les structures font office de facteurs de contingence, a été reprise et étayée par certains

⁸⁷ Mainwaring, Scott. « Transition to Democracy and Democratic Consolidation : Theoretical and Comparative Issues », in Scott Mainwaring et al. (dir.), *Issues in Democratic Consolidation. The New South American Democracies in Comparative Perspective*, (Notre Dame, Indiana : University of Notre Dame Press, 1992), p. 299.

⁸⁸ Id.

chercheurs de la discipline. Afin de répondre aux critiques formulées à l'endroit de la thèse et d'élargir la portée de l'explication, ces chercheurs ont plutôt opté pour une approche plus inclusive, qui prend aussi en considération les groupes de la société civile comme acteurs potentiels de la transition, pouvant aussi constituer une opposition au régime et déployant des stratégies dans leurs négociations avec les élites politiques.

Juan Linz s'est intéressé aux stratégies et aux alliances des acteurs politiques dans les transitions démocratiques, ce qui lui a permis de dégager des types de transitions « par le haut ». Selon lui, les types d'interactions entre les divers acteurs (réformateurs-conservateurs chez les détenteurs du pouvoir et modérés-radicaux chez l'opposition) donnent lieu à trois types de transitions : 1) la transformation, où c'est l'élite au pouvoir qui assure la transition, donc où la relation entre conservateurs et réformateurs est centrale; 2) le remplacement, où l'opposition doit être plus forte que le gouvernement et où les modérés ont le dessus sur les radicaux; 3) le « transplacement », où l'interaction principale se fait entre les modérés et les réformateurs, qui arrivent à évincer les groupes antidémocratiques⁸⁹. C'est le poids relatif des divers acteurs – lequel peut changer pendant le processus – qui donne le ton à la transition et qui détermine son dénouement⁹⁰.

Le modèle de Karl et Schmitter, qui vient étayer la typologie des modes de transition, s'inscrit aussi dans la perspective des choix contingents (ou choix structurels), selon laquelle ils conçoivent le processus de démocratisation comme une série de phases où les acteurs interagissent stratégiquement, en fonction de leurs intérêts,

⁸⁹ Ibid, p. 124.

⁹⁰ Huntington, Samuel P. *The Third Wave : Democratization in the Late Twentieth Century*, (Norman : University of Oklahoma Press, 1991), p. 123.

mais dont les décisions peuvent être limitées par les structures héritées du passé⁹¹. À partir de l'étude des décisions des acteurs et de leurs interactions, ils élaborent une typologie des différents modes de transition expérimentés. L'axe vertical distingue la provenance de l'impulsion vers le changement (soit la masse ou les élites), alors que l'axe horizontal présente les stratégies privilégiées (recherche d'un compromis multilatéral ou usage unilatéral de la force). Se dégagent de cette figure quatre idéaux-types, soit 1) le pacte (élite-compromis), 2) l'imposition (élites-force), 3) la réforme (masse-compromis) ou finalement, 4) la révolution (masse-force)⁹². Entre ces idéaux-types, plusieurs cas médians peuvent toutefois être observés. Cette étude des modes de transition, en répondant avec plus de détails à la question du « comment se réalisent les processus de démocratisation », ouvre le champ à une perspective où les acteurs de la société civile peuvent être appelés à jouer un rôle dans la transition, aux côtés des élites politiques ou en opposition à celles-ci.

La question de comprendre pourquoi les élites au pouvoir font, pendant l'étape de la libéralisation, le choix du passage réel à la démocratie et donc de la transition a quant à elle été notamment creusée par Adam Przeworski⁹³. Selon cet auteur, les transitions sont définies comme étant une série de situations stratégiques caractérisées par trois éléments :

« the presence of particular political forces endowed with interests which involve different mixtures of conflict and cooperation, by conditions which have been generated by earlier actions and by conditions that are exogenous »⁹⁴.

⁹¹ Karl, Terry et Philippe C. Schmitter, « Modes of Transition in Latin America, Southern and Eastern Europe », in *International Social Science Journal* (1991), p. 289.

⁹² Ibid., p. 291

⁹³ Przeworski, Adam, « The Games of Transition » in Mainwaring, Scott et al. (dir.), *Issues in Democratic Consolidation*. (Notre Dame, Indiana : University of Notre Dame Press, 1992).

⁹⁴ Ibid., p. 106.

Przeworski aborde donc les transitions démocratiques dans une perspective de jeu entre les acteurs, où chacun tente de maximiser ses intérêts par des décisions stratégiques, qui sont limitées par certaines conditions structurelles. Comme l'indique l'auteur, les décideurs publics du régime autoritaire, dès qu'ils ouvrent le régime, se placent devant un choix qui déterminera le passage ou non à un régime démocratique. En effet, devant des possibilités de plus en plus grandes de mobilisations sociales, les élites politiques doivent décider si elles ouvrent davantage le régime ou si elles tentent de coopter l'opposition émergente⁹⁵. Pourquoi décident-elles d'aller de l'avant vers la démocratie? L'auteur situe les raisons d'un tel choix avant tout dans le domaine du rationnel, posant la prémisse selon laquelle les décideurs publics sont principalement guidés par leurs intérêts, comme celui de se maintenir dans la course pour le pouvoir.

Finalement, on constate que ces quelques précisions sur la nature des transitions et sur les motivations des divers acteurs des transitions permettent d'avoir une vision plus globale du phénomène et de mieux situer leur action. À la lumière des analyses évoquées, la perspective structurelle, celle des choix contingents, semble aujourd'hui la plus pertinente pour étudier les transformations des régimes politiques, permettant de dégager des modèles d'explications généralisables qui laissent tout de même place à certains des particularismes propres à chaque transition. L'exemple de la transition mexicaine est par ailleurs patent.

Le cas de la longue transition du régime politique au Mexique peut être considéré comme étant une transition par les élites. Il semble par contre que les causes

⁹⁵ Ibid., p. 110-111.

de cette transition ne soient pas nécessairement liées à une rupture au sein de l'élite au pouvoir, ni à la montée de l'opposition. En effet, l'opposition au régime autoritaire, incarnée par les partis politiques non affiliés au système-PRI, n'était pas apte à négocier avec les élites au pouvoir puisqu'elle a été longtemps diffuse et fragmentée. Ainsi, c'est la relation entre les élites *priistes* qui était centrale dans la transition, l'opposition étant très faible par rapport au gouvernement, parce qu'elle était généralement insérée dans les réseaux clientélistes à la base du système corporatiste du parti unique. Or, comme le souligne Cothran⁹⁶, les élites du régime *priiste* ont été unies entre elles de façon générale, notamment en raison du système de circulation des élites à la tête du PRI qui satisfaisait les représentants des divers groupes sociaux. La division entre les *hard liners* et les *soft liners*, caractéristique d'une majorité de transitions par pactes selon O'Donnell et Schmitter⁹⁷, n'a donc pas eu lieu au Mexique. Le relatif équilibre de l'alliance des *Políticos* et des *Técnicos* (deux factions du système) à la tête du PRI et la prise du pouvoir par les *Técnicos* en 1982 avec le président Miguel de la Madrid (1982-88) ont globalement eu pour effet d'inhiber toute tentative de négociation de la part des forces de l'opposition montante.

Ainsi, les explications centrées sur le rôle des acteurs sont intéressantes dans la mesure où elles donnent des outils pour comprendre le jeu des acteurs de la transition. Toutefois, elles laissent un certain nombre de questions en suspens, principalement en ce qui concerne les motifs des décisions des élites politiques dans les cas de transition par le haut où, comme au Mexique, l'opposition était faible et l'élite autoritaire semblait peu divisée. La lecture d'une transition comme celle du Mexique avec la loupe des choix

⁹⁶ Cothran, Dan A. *Political Stability and Democracy in Mexico : The « Perfect Dictatorship »?* (London : Praeger, 1994), p. 157.

⁹⁷ O'Donnell, Guillermo et Philippe C. Schmitter, *Transition from Authoritarian Rule* (Baltimore et Londres : Johns Hopkins University Press, 1986), p. 40.

contingents ne permet donc pas de comprendre ce qui aura causé la rupture avec l'ancien régime, le changement de direction dans les politiques de libéralisation formulées par l'élite autoritaire, toujours plus permissive à l'égard de l'opposition et de la société civile.

3. La culture politique comme facteur de contingence

Nous avons donc vu dans la section précédente que les théories relevant de l'approche structurelle, bien qu'offrant une perspective intéressante en situant l'objet d'analyse au niveau des acteurs, comportent certaines faiblesses pour l'étude des transitions démocratiques. En effet, il est apparu que ces études ne répondent pas à la question du « comment les élites politiques décident d'aller de l'avant avec la transition effective vers la démocratie pendant la libéralisation ». En fait, il semble que les élites, bien qu'agissant stratégiquement dans leurs interactions avec l'opposition et la société civile, ne peuvent prendre leurs décisions en fonction de leurs intérêts, puisqu'elles sont aussi mues par des valeurs, oeuvrent au sein de structures sociales données et détiennent une information imparfaite quant aux réactions des autres groupes. Ces lacunes de l'explication pourraient, à notre avis, tenir au fait qu'ayant choisi de placer les acteurs et leurs décisions au centre de l'étude, on ait été amené à négliger quelque peu l'importance des structures qui agissent comme contingentes à l'action au profit de la dimension strictement rationnelle des acteurs. Nous tenterons donc de démontrer que l'étude de la culture politique, comme facteur de contingence, permet d'une part de proposer une explication alternative qui apporte un éclairage nouveau sur les décisions des acteurs, tout en permettant par ailleurs de clarifier le débat mettant en opposition les

agents ou la structure comme facteur déterminant de la transition, les deux ayant leur importance dans le modèle proposé.

3.1 La culture politique : une réalité évolutive

La culture politique est une donnée fort contestée pour expliquer les transitions démocratiques. Elle a même été rejetée pour son déterminisme, voire son fatalisme. En effet, les études structurelles posant la culture politique comme une condition *sine qua non* de l'établissement et de la survie des régimes démocratiques ont été rejetées massivement par la communauté des chercheurs en « transitologie ». Deux raisons fondamentales sont associées à ce rejet : d'une part, la culture politique était perçue comme une réalité immuable déterminée par le passé et, d'autre part, elle agissait de manière déterminante sur l'avenir institutionnel d'un pays. Ces deux limites à la prise en considération de la culture politique comme facteur dans l'étude des transitions peuvent toutefois être contournées en abordant autrement le concept de culture politique.

Tout d'abord, mentionnons que selon les premiers culturalistes ayant étudié les pays en développement, dont l'Amérique latine, la culture politique était héritée du passé colonial et se rapportait directement à l'héritage autoritaire, corporatiste et inégalitaire légué par les colonisateurs espagnols ou portugais. Cette vision, teintée d'un grand déterminisme, renvoyait à une définition de la culture politique comme réalité donnée, héritée du passé et immuable. Par ailleurs, cette vision appelait à des conclusions fatalistes sur les projets de démocratisation de plusieurs pays, car certaines cultures politiques (principalement occidentales) semblaient favoriser l'établissement

des régimes démocratiques. Or, puisqu'elle a été considérée comme étant une vision réductrice de la nature et de la permanence de l'héritage ibérique et parce qu'elle impliquait que les systèmes démocratiques de ces pays ne peuvent être stables que s'ils sont moins que totalement démocratiques en matière de garantie des droits politiques et d'égalité des chances individuelles, cette interprétation n'a pas résisté à la critique⁹⁸.

Avec Otayek, nous croyons qu'il est de mise de reconsidérer l'apport important du facteur « culture politique » dans l'étude des transitions démocratiques⁹⁹. La culture politique doit être définie en des termes plus proches de la réalité et qui permettent de réévaluer l'intérêt de cette variable. De manière générale, la culture politique peut se définir comme étant un ensemble de connaissances, de critères, de valeurs, de normes, de coutumes, d'attitudes, d'institutions et de pratiques qui se construisent et se développent en fonction du pouvoir politique dans une société¹⁰⁰. Plus précisément, l'approche de Martin pour définir la culture politique ajoute la dimension évolutive de cette réalité, dimension fondamentale pour la compréhension de son intérêt méthodologique. Il la situe donc dans

« les rapports entre : l'affectivité politique et les orientations éthiques – qui participent de la culture, en général, et dessinent les représentations communes du pouvoir –, le droit et les institutions, le pouvoir et la manière dont il est exercé. [...] Elle délimite les langages politiques dans lesquels peuvent s'exprimer les messages politiques »¹⁰¹.

⁹⁸ Diamond, Larry, Jonathan Hartlyn et Juan J. Linz. « Introduction: Politics, Society and Democracy in Latin America », in Larry Diamond et al. (dir.), *Democracy in Developing Countries – Latin America, 2nd Edition*. (Boulder and London: Lynne Rienner Publishers, 1999), p. 38.

⁹⁹ Otayek, René. « Démocratie, culture politique, sociétés plures : une approche comparative à partir de situations africaines », in *Revue française de science politique* 47 (1997), p. 798-799.

¹⁰⁰ Paoli Bolio, Francisco José. *Conciencia y poder en México. Siglos XIX y XX*, (México : Miguel Angel Porrúa, 2002), p. 45.

¹⁰¹ ¹⁰¹ Martin, Denis-Constant. « Les cultures politiques », in Martin, D.-C. et C. Coulon (dir.), *Les Afriques politiques*, (Paris : La Découverte, 1991), p. 160.

Cette définition dynamique pose donc la culture politique comme étant une réalité en constante évolution, qui n'est pas un donné figé dans le temps ou dans l'espace. La culture politique d'un pays doit par ailleurs se concevoir dans une perspective historique pour comprendre l'émergence et le développement de ses éléments principaux, dont certains se maintiennent à travers les diverses étapes de l'histoire¹⁰² et dont d'autres disparaissent ou se transforment. Ainsi, la culture politique est une construction historique en constante évolution, le « produit, à un moment donné, de la superposition et de l'imbrication de couches sédimentaires successives façonnées dans et par l'histoire »¹⁰³.

La définition que nous retenons de la culture politique échappe aux pièges du déterminisme de l'histoire, puisqu'elle ne présume en rien de la nature de cette culture, ni de manière générale, ni pour un pays donné. Pour rendre ce concept valide pour l'analyse des transitions démocratiques, il s'agit d'éviter de tomber dans les pièges du déterminisme des structures comme préalables à la démocratie et de plutôt voir la culture politique comme un facteur de contingence des choix des acteurs.

3.2 La culture politique comme structure limitant les choix des acteurs

Selon nous, l'étude de la culture politique s'inscrit dans la perspective des choix stratégiques des acteurs telle qu'elle a été exposée par des auteurs comme O'Donnell et Schmitter, Linz, Karl et Schmitter ou Przeworski. En fait, il s'agit d'une structure qui a

¹⁰² Paoli Bolio, Francisco José. *Conciencia y poder en México. Siglos XIX y XX*, (México : Miguel Angel Porrúa, 2002), p. 42.

¹⁰³ Otayek, René. « Démocratie, culture politique, sociétés plures : une approche comparative à partir de situations africaines », in *Revue française de science politique* 47 (1997), p. 804.

un effet contraignant sur les décisions que peuvent prendre les divers acteurs de la transition, puisqu'elle encadre les valeurs et les intérêts de ceux-ci. Il s'agit donc d'un facteur de contingence important, dont l'étude permet de mieux comprendre une décision des élites autoritaires d'aller de l'avant dans la libéralisation politique.

La plupart des auteurs s'entendent pour dire qu'en plus des intérêts purement rationnels, les valeurs sont une des principales motivations des acteurs dans la prise de décision politique¹⁰⁴. En effet, « historically, the choice of democracy by political elites clearly preceded the presence of democratic values among the general public. This elite choice of democracy was no doubt influenced by values »¹⁰⁵. Or, il arrive que ces mêmes auteurs discutent brièvement cette idée, sans toutefois l'approfondir pour comprendre comment ces valeurs prodémocratiques sont transmises au sein des élites autoritaires, alors que les valeurs en cause semblent contribuer à la décision d'aller de l'avant avec la transformation réelle du régime vers la démocratie.

Dans le contexte de l'analyse du jeu des acteurs, il apparaît d'autant plus important et pertinent d'analyser la culture politique du pays considéré puisque celle-ci permet de comprendre la caractérisation variable et l'orientation des divers acteurs sociaux et politiques¹⁰⁶. En effet, la culture politique agit comme une contrainte pesant

¹⁰⁴ Voir notamment l'étude d'Adam Przeworski, qui analyse les motifs des acteurs en termes d'intérêts, mais qui note au passage que les valeurs peuvent aussi avoir une importance dans la prise de décision. (Przeworski, Adam, « The Games of Transition » in Mainwaring, Scott et al. (dir.), *Issues in Democratic Consolidation*, (Notre Dame, Indiana : University of Notre Dame Press, 1992)).

¹⁰⁵ Diamond, Larry, Jonathan Hartlyn et Juan J. Linz. « Introduction: Politics, Society and Democracy in Latin America », in Larry Diamond et al. (dir.), *Democracy in Developing Countries – Latin America, 2nd Edition*. (Boulder and London: Lynne Rienner Publishers, 1999), p. 39.

¹⁰⁶ Paoli Bolio, Francisco José. *Conciencia y poder en México. Siglos XIX y XX*, (México : Miguel Angel Porrúa, 2002), p. 42.

sur les décisions des acteurs dans la mesure où elle façonne les valeurs, les pratiques politiques et les comportements sociaux. Elle s'incarne tout d'abord dans les idées des acteurs politiques, puis dans leurs comportements et attitudes. De la sorte, « elle indique implicitement les conditions dans lesquelles peuvent être choisis et formulés les objectifs et les stratégies des acteurs sociaux et politiques »¹⁰⁷. D'ailleurs, comme l'indique Diamond dans un ouvrage portant sur le lien entre la culture politique et la démocratie, les changements dans la culture politique peuvent être un facteur clé pour déterminer comment et quand un système politique évolue vers l'idéal démocratique ou s'en éloigne¹⁰⁸. Il apparaît en conséquence important de ramener la culture politique dans l'analyse des transitions démocratiques, comme facteur non déterminant mais plutôt contingent pour les acteurs stratégiques.

¹⁰⁷ Martin, Denis-Constant. « Les cultures politiques », in Martin, D.-C. et C. Coulon (dir.), *Les Afriques politiques*, (Paris : La Découverte, 1991), p. 160.

¹⁰⁸ Diamond, Larry (dir.). *Political Culture and Democracy in Developing Countries*, (Boulder and London : Lynne Rienner Publishers, 1993), p. 4.

CHAPITRE DEUX

LES INTELLECTUELS ET LA CULTURE POLITIQUE

« El poder ideológico que detienen los intelectuales se ejerce sobre las mentes a través de la producción y la transmisión de las ideas, de símbolos, de visiones del mundo y de enseñanzas prácticas, mediante el uso de la palabra »

NORBERTO BOBBIO, *La duda y la elección* (1998)

Nous avons précédemment postulé que la culture politique, comme réalité évolutive et dynamique, est un élément central de l'étude des transitions démocratiques puisqu'elle façonne les valeurs, les pratiques politiques et les comportements sociaux des acteurs de la transition. Elle agit donc comme une structure qui oriente l'action. Or, selon cette approche, il s'agit d'une réalité qui guide l'action politique en général, y compris les transitions de régime. Puisque nous nous intéressons plus précisément aux transitions des régimes autoritaires vers la démocratie, ce sont les transformations de la culture politique dans le sens d'une culture prodémocratique dans des États de tradition autoritaire qui retiennent notre attention. Comment la culture politique se transforme-t-elle? Quels sont les facteurs qui impulsent et guident ces transformations, et comment celles-ci se traduisent-elles dans la réalité?

Dans ce chapitre, nous tenterons d'apporter un éclairage sur ces questions en explorant le rôle d'un acteur social particulier : l'intellectuel. En effet, il semble que cet acteur ait un rôle singulier à jouer au regard des transformations de la culture politique, puisqu'il en est souvent à la fois la source et le messenger, le créateur et le transmetteur.

Afin de soutenir cette hypothèse, nous nous proposons de faire état des différentes définitions que l'on retrouve dans la littérature sur les intellectuels et l'engagement politique, ce qui nous permettra d'encadrer notre propre réflexion sur leur rôle dans les transformations de la culture politique. Nous tenterons par la suite de présenter la manière dont s'articule ce rôle dans la réalité et les liens qui unissent les intellectuels à la transformation et à la diffusion de la culture politique auprès de la société civile ou de l'élite dirigeante.

1. Intellectuels : un concept controversé

D'entrée de jeu, il convient de souligner que le concept même d'« intellectuel », qui définit une certaine catégorie de personnes, est fort controversé. Il n'y a en effet pas de consensus sur sa définition, ni sur la portée réelle du rôle de l'intellectuel dans les sociétés modernes. L'origine des débats sur la question de l'existence des intellectuels comme groupe social se trouve en France, au moment de l'Affaire Dreyfus⁷⁶ et de la publication par Émile Zola, écrivain célèbre, du *J'accuse!*. Dès lors, de multiples questions et débats ont émergé, d'une part, sur la définition de l'intellectuel et, d'autre part, sur la nature de son rôle social ou de sa responsabilité sociale. Sans trop nous y attarder, nous devons tout de même faire un bref survol des débats associés à ce concept et à son utilisation, afin de situer notre conception. Nous nous arrêterons par la suite à quelques définitions issues de la littérature mexicaine sur les intellectuels, afin de situer par rapport aux débats généraux les définitions propres au monde des intellectuels mexicains.

¹⁰⁹ À ce sujet, il est intéressant de consulter notamment les ouvrages de Bodin, Louis, *Les intellectuels existent-ils?* (Paris : Bayard Éditions, 1997); Saïd, Edward, *Des intellectuels et du pouvoir*, (Paris : Éditions du Seuil, 1996); et Benda, Julien, *La trahison des clercs*, (Paris : Grasset, 1927).

1.1 Le concept et ses débats

Plusieurs débats ont animé les différents penseurs qui ont étudié les intellectuels, et aucun consensus n'existe sur la définition de cet acteur social. Toutefois, la majeure partie de ceux qui ont réfléchi à la question s'entendent pour dire que cet acteur existe bel et bien dans les sociétés modernes et qu'il y occupe une position particulière. C'est principalement sur l'étendue de la définition de l'intellectuel et sur la nature de son rôle social et politique que des divergences existent. Un bref état de la littérature sur le sujet nous permet notamment de constater qu'il existe de façon générale deux grandes tendances pour définir l'intellectuel; l'une restrictive, l'autre plus englobante.

Une première perspective peut être adoptée pour définir l'intellectuel, une perspective plutôt étroite et qui s'appuie sur des critères limitatifs pour cerner un groupe social restreint. Cette perspective a notamment été retenue par Julien Benda, un penseur polémiste français, qui s'est attardé en 1927 à la question de la trahison des intellectuels¹¹⁰. Il posa donc les jalons, les bases de la guerre entre les vrais et les faux intellectuels¹¹¹ en définissant les « vrais » intellectuels comme étant « un clergé de lettrés, [qui] sont des créatures très rares dans la mesure où elles défendent des normes éternelles de vérité et de justice qui, par définition, ne sont pas de ce monde »¹¹². Ainsi, pour Benda, les membres du groupe social que l'on nomme les intellectuels offrent l'image d'êtres d'exception, uniques, au-dessus de la masse. C'est d'ailleurs ce que souligne Saïd à propos de la conception de Benda :

¹¹⁰ L'ouvrage de Benda qui traite principalement de cette question est Benda, Julien, *La trahison des clercs*, (Paris : Grasset, 1927).

¹¹¹ Bobbio, Norberto. *La duda y la elección : Intelectuales y poder en la sociedad contemporánea*, (Barcelona : Paidós, 1998), p. 33.

¹¹² Saïd, Edward. *Des intellectuels et du pouvoir*, (Paris : Éditions du Seuil, 1996), p. 21.

«L'intellectuel est perçu "comme un être à part, un homme indomptable et brillant, prêt à la colère, animé d'un formidable courage et capable en toutes circonstances de dire la vérité au pouvoir, une espèce d'individu aux yeux duquel aucun pouvoir aussi grand et aussi puissant soit-il ne pouvait échapper à son droit de le critiquer et de le prendre à partie "»¹¹³.

Shils propose lui aussi une conception étroite des intellectuels, les définissant comme une minorité ayant une sensibilité inhabituelle au sacré et une haute idée de la nature de leur univers et des règles qui gouvernent leur société¹¹⁴. Cette minorité, essentielle dans toutes les sociétés, éprouve le besoin d'extérioriser sa réflexion et d'en faire part au public en l'écrivant, la disant, la peignant ou en en faisant la promotion. Shils raffine toutefois la définition en indiquant que les intellectuels ont au moins une fonction politique : ils doivent en effet entretenir des relations, qu'elles soient conflictuelles ou consensuelles, avec les autorités, ce qui les distingue encore plus de la masse des hommes « ordinaires »¹¹⁵.

Dans une autre perspective, certains penseurs ont développé une approche plus inclusive, plus large pour définir l'intellectuel, inspirée notamment des travaux de Gramsci, penseur italien ayant eu une influence marquée en Amérique latine. Pour lui, on peut dire que tous les hommes sont intellectuels, mais que tous n'exercent pas la fonction d'intellectuel dans la société¹¹⁶. La distinction, selon lui, s'établit en fonction de l'activité professionnelle pratiquée par les gens la majeure partie du temps. À partir de cette idée, Gramsci propose une définition qui divise en deux groupes les intellectuels :

¹¹³ Ibid., p. 24.

¹¹⁴ Shils, Edward, « The Intellectuals and the Powers : Some Perspectives for Comparative Analysis », in *Comparative Studies in Society and History* 1 (1958), p. 5.

¹¹⁵ Ibid., p. 21.

¹¹⁶ Gramsci, Antonio, *La formación de los intelectuales*, (Mexico : Editorial Grijalbo, 1963), p. 26.

« les traditionnels, tels les enseignants, les prêtres et les administrateurs qui perpétuent la même fonction de génération en génération; et les intellectuels organiques, directement liés à des classes ou à des entreprises qui y ont recours pour organiser leurs intérêts, accroître leur pouvoir, élargir leur contrôle »¹¹⁷.

Ainsi, selon lui, tous peuvent être intellectuels, car peu d'individus ne s'adonnent à aucune activité de l'esprit faisant appel à la dimension intellectuelle de l'homme. Toutefois, seuls les intellectuels « organiques » représentent une réalité significative selon lui, parce qu'ils contribuent à donner une conscience et une certaine homogénéité à un groupe fondamental ou à une classe sociale¹¹⁸. En effet, comme le soulignera Robert J. Brym, ce sont les rattachements changeants des intellectuels à plusieurs classes sociales et aux autres groupes principaux d'une société qui définissent le rôle qu'ils peuvent jouer dans leur société¹¹⁹. Gouldner nuancera toutefois cette position en considérant les intellectuels comme une classe sociale à part entière¹²⁰, qui ne se lie pas nécessairement à une classe existante comme le spécifie Gramsci, mais qui se constitue et agit elle-même comme agent historique et social.

Edward Saïd apportera une nuance à la conception plus inclusive des intellectuels afin de la rendre un peu plus restreinte et collée à la réalité contemporaine. Ainsi, pour lui, bien que le débat ait été assez bien circonscrit par Gramsci, il est important de préciser que :

« l'intellectuel a un rôle public et spécifique dans la société et qu'on ne peut le réduire au statut de professionnel sans visage, expert compétent dont le seul souci est de faire son travail. [...] Le point

¹¹⁷ Saïd, Edward, *Des intellectuels et du pouvoir*, (Paris : Éditions du Seuil, 1996), p. 20.

¹¹⁸ Paoli Bolio, Francisco, *Conciencia y poder en México, Siglos XIX y XX*, (Mexico : Miguel Angel Porrúa, 2002), p. 25.

¹¹⁹ Brym, Robert J., *Intellectuals and Politics*, (London : George Allen & Unwin, 1980), p. 13.

¹²⁰ Gouldner, Alvin, *The Intellectuals on the Road to Class Power*, (New York : Seabury Press, 1978).

fondamental tient au fait que l'intellectuel est doté d'une faculté de représenter, d'incarner, d'exprimer un message, une vision, une position, une philosophie ou une opinion devant – et pour – un public »¹²¹.

Cette nuance est importante dans la mesure où Saïd exclut de sa définition les intellectuels professionnels qui ne sont pas engagés publiquement. En effet, la simple désignation des intellectuels comme une catégorie de personnes exerçant un certain type de professions devient aujourd'hui impossible, vu la grande démocratisation de l'accès à ces mêmes professions. Il apparaît nécessaire de définir l'intellectuel public comme affranchi de toutes les pressions qui viendraient altérer son jugement ou son discours. Il s'agit effectivement de quelqu'un qui s'engage publiquement, mais qui le fait indépendamment des institutions ou des pouvoirs en place pour être fidèle à sa volonté d'autonomie et donc conserver sa totale liberté de pensée et de parole. Concernant l'engagement, C. Wright Mills, sociologue américain, a d'ailleurs clarifié cette notion en parlant de la « responsabilité politique » des intellectuels. Selon lui, le travail des intellectuels, qu'ils écrivent, peignent ou parlent, qu'ils créent ou distribuent des images et des idées, se manifeste publiquement, justifiant ou critiquant les idées des autorités¹²². Comme incarnation de la mémoire de l'humanité, ils ont la responsabilité politique de démasquer les excès potentiels du pouvoir et de les exposer au public, agissant ainsi comme un groupe indépendant faisant opposition aux pouvoirs établis.

¹²¹ Saïd, Edward, *Des intellectuels et du pouvoir*, (Paris : Éditions du Seuil, 1996), p. 27.

¹²² Mills, C. Wright, « La responsabilidad política de los intelectuales », in Gabriel Careaga (dir.), *Los intelectuales y el poder*, (Mexico: Sep/Setentas, 1973), p. 23.

1.2 Les intellectuels au Mexique : quelques définitions en usage

Les débats sur la définition des intellectuels ne se sont pas limités au monde occidental. En effet, les intellectuels ont fait l'objet d'une réflexion chez certains penseurs mexicains. Leurs vues ont un intérêt singulier, puisqu'elles nous permettent de mieux situer la manière dont les intellectuels mexicains se perçoivent eux-mêmes au sein de leur société. Nous verrons ici deux définitions importantes dans le milieu des intellectuels mexicains, soit celles de Daniel Cosío Villegas et de Gabriel Zaid.

En premier lieu, Daniel Cosío Villegas, considéré comme l'un des plus importants penseurs du Mexique contemporain, s'est intéressé aux intellectuels mexicains dans leurs relations avec le politique. Cosío Villegas, se référant particulièrement aux intellectuels mexicains à partir de la Révolution, les définit tout d'abord en des termes bien simples, soit en tant qu'individus s'intéressant plus particulièrement aux sciences et aux arts. Puis, il explicite davantage sa définition initiale, précisant qu'en règle générale, les intellectuels proviennent de la classe moyenne, laquelle n'étant évidemment pas composée que d'intellectuels. Il en est par ailleurs de même pour les professionnels (médecins, avocats, économistes, ingénieurs, par exemple) qui, sous réserve d'une démonstration du contraire, ne devraient pas être considérés comme des intellectuels¹²³, ce qui n'est pas sans rappeler la mise en garde d'Edward Saïd sur la professionnalisation de l'intellectuel. La distinction fondamentale vient de la motivation qui anime ces deux types de personnes, c'est-à-dire que selon lui

¹²³ Cosío Villegas, Daniel, « Los intelectuales mexicanos y la política », in G. Careaga (dir), *Los intelectuales y el poder*, (México : Sep/Setentas, 1972), p. 126.

les intellectuels vivent pour les idées, les créent, alors que les professionnels vivent des idées¹²⁴.

En ce qui concerne la nature des rapports entre les intellectuels et la politique, Cosío Villegas dépeint pour sa part une situation relativement négative quant à l'importance des intellectuels sur la scène politique dans le Mexique postrévolutionnaire. En effet, selon lui, les intellectuels mexicains ne participent pas vraiment à la politique dans leur pays et ne contribuent donc que très peu à l'amélioration d'une situation politique difficile. Cet échec de la participation politique des intellectuels à la vie politique mexicaine trouve ses origines dès l'époque de la Révolution, pendant laquelle ils n'ont apporté qu'une mince contribution à la chute du régime de Porfirio Díaz¹²⁵. Avec l'institutionnalisation de la révolution mexicaine, incarnée par le PRI, le rôle des intellectuels est demeuré peu important sur la scène politique, en raison notamment de l'omniprésence du gouvernement dans cette sphère et du fait que la politique, durant les premières années ayant suivi le *Porfiriato*, ne se pratiquait pas sur la place publique¹²⁶. Or, selon Cosío Villegas, l'intellectuel mexicain lui-même a une responsabilité quant à son inaction politique. L'auteur explicite ce point de vue en insistant sur le fait que, selon lui, les intellectuels mexicains n'ont pas démontré qu'ils ont beaucoup de bonnes idées pour résoudre les problèmes de leur pays et que celles qu'ils ont ne sont pas de réelles convictions qu'ils sont prêts à défendre ou à imposer, ou pour lesquelles ils seraient prêts à se battre ou à se sacrifier¹²⁷. Ainsi, de

¹²⁴ Id.

¹²⁵ Ibid., p. 122.

¹²⁶ Ibid., p. 127-128.

¹²⁷ Ibid., p. 133.

son point de vue, les intellectuels mexicains sont peu liés au monde du politique, et ce, en grande partie en raison de leur nature propre.

En second lieu, Gabriel Zaid, essayiste mexicain connu notamment pour ses travaux sur les intellectuels et leur relation au pouvoir, a proposé une autre définition des intellectuels qui s'inspire du cadre mexicain et qui se situe entre une définition trop étroite, qui fait de l'intellectuel un cas d'exception, et celle plus large, qui ne distingue pas nécessairement l'intellectuel entre l'adjectif et le substantif. En fait, Zaid propose que l'intellectuel est l'écrivain, l'artiste ou le scientifique qui a une opinion sur des thèmes d'intérêt public et qui jouit de l'autorité morale des élites¹²⁸. Il ajoute par ailleurs que ne sont pas des intellectuels ceux qui ne prennent pas position dans les débats publics de même que ceux qui le font à titre d'experts, en adoptant une perspective intéressée ou en parlant pour un tiers, ceux qui n'exercent pas de fonction intellectuelle mais qui s'insèrent dans le débat public, ou les élites qui veulent être perçues comme telles¹²⁹.

Les intellectuels ne se définissent donc pas par leur emploi ou leur profession, mais bien par leur engagement envers la société. Ainsi, selon Zaid, même si les intellectuels agissent d'une certaine façon comme l'intelligence publique de la société civile, et même s'il s'agit de personnes très intelligentes, c'est plutôt leur fonction sociale qui les distingue. Cette fonction sociale, c'est principalement de représenter une conscience commune pour leur société, de construire des miroirs pour elle, lui permettant de se distancer d'elle-même, de se contempler, de se comparer, de se

¹²⁸ Zaid, Gabriel, *De los libros al poder*, (Mexico : Oceano, 1997), p.78.

¹²⁹ Id.

comprendre, de se critiquer¹³⁰. L'intellectuel n'incarne pas en lui-même la conscience sociale d'une population; c'est plutôt chaque partie de son oeuvre qui contribue à construire une conscience commune, où différentes visions du monde sont rassemblées et qui, représentant un tout plus grand que la somme de ses parties, s'exprime à travers la figure de l'intellectuel¹³¹. Pour Gabriel Zaid, les intellectuels ont un rôle à jouer dans leurs sociétés respectives, et il est donc beaucoup plus enthousiaste que Cosío Villegas quant au rôle des intellectuels mexicains dans leur société.

Daniel Cosío Villegas et Gabriel Zaid s'entendent généralement sur les caractéristiques fondamentales qui définissent les intellectuels. En effet, ils s'accordent sur une définition plus inclusive, plus près de celle présentée par Saïd et Gramsci que de celle d'auteurs comme Shils ou Benda. Par contre, on constate qu'ils n'ont pas la même vision du rôle que les intellectuels mexicains peuvent jouer dans la sphère du politique. Or, leurs deux définitions correspondent aussi à deux époques distinctes de l'histoire du Mexique, ce qui n'est pas sans avoir un impact sur la perception des intellectuels qu'elles retiennent et véhiculent. En effet, comme le souligne Monsiváis, depuis la Révolution, les intellectuels ont exercé diverses influences sur la société mexicaine, et les événements de 1968 à Tlatelolco ont eu une importance considérable dans le développement de leur rôle social¹³². Ainsi, la perception plus négative des intellectuels que présente Cosío Villegas pourrait être liée aux moments de l'histoire politique

¹³⁰ Ibid., p. 80.

¹³¹ Ibid., p. 81.

¹³² Monsiváis, Carlos, « Los intelectuales y la política », in L. Baca Olamendi et I. H. Cisnero (dir.), *Los intelectuales y los dilemas políticos en el siglo XX* – tomo 2, (México : FLACSO, 1997), p. 464-465.

auxquels il se réfère pour illustrer son propos, qui ne sont pas les mêmes que ceux auxquels se réfère un Zaid écrivant vingt-cinq ans plus tard.

2. L'intellectuel : entre la culture et le politique

La littérature sur les intellectuels nous révèle, nous l'avons vu, une multitude de conceptions concurrentes ou complémentaires de leur nature et de leur rôle. Il n'existe en effet pas de consensus sur cette question chez les auteurs. Or, dans le cadre de cette étude, où nous cherchons à comprendre les liens entre les intellectuels et les transformations de la culture politique, nous devons préciser notre propre conception de ceux-ci. À la lumière de toutes les contributions théoriques repérées dans la littérature sur les intellectuels, que retenons-nous pour les définir? Nous présenterons ici les éléments de définition retenus pour notre propre conception des intellectuels, en portant une attention toute particulière à la notion d'engagement, fondamentale dans notre définition. Ensuite, nous nous attacherons à définir de façon plus précise le rôle de créateurs et de transmetteurs de la culture politique qui est conféré aux intellectuels dans leur société, rôle lié à leur nature ainsi qu'à cette notion d'engagement.

2.1 Sur l'importance de l'engagement public dans la définition de l'intellectuel

Plusieurs types d'intellectuels ressortent des diverses définitions en cours dans la littérature. Ainsi, pour certains tous sont intellectuels, pour d'autres il s'agit d'une petite élite de la population, alors que pour d'autres encore il s'agit d'une classe sociale à part entière. Dans le cadre de cette étude, et comme le suggérait Gabriel Zaid, ceux qui retiennent notre attention sont ceux qui, de par leur intérêt pour la recherche de la

« vérité », démontrent un engagement envers leur société, s'expriment publiquement sur des sujets d'intérêt général.

Tout d'abord, comme le souligne de manière intéressante Szacki, les intellectuels doivent se comprendre selon une dynamique liée à leur double rôle social : il peut s'agir de spécialistes dans l'un ou l'autre domaine de l'activité intellectuelle (artistes, scientifiques, professeurs) ou encore d'individus ressentant l'appel d'une participation active, voire d'un certain leadership, dans une communauté « supraprofessionnelle »¹³³, comme la communauté politique. Cette précision insiste sur l'engagement social des intellectuels, notion qui met l'accent sur leur rôle créateur dans leur société en tant qu'interprètes du monde, producteurs d'idées et dépositaires des valeurs culturelles¹³⁴. Cette distinction est intéressante du fait qu'elle introduit la possibilité de l'existence de plusieurs types d'intellectuels, ou plutôt de divers niveaux d'« intellectualité ». En effet, certains travailleurs accomplissent des tâches intellectuelles, mais ne peuvent utiliser que l'adjectif. Le substantif est en effet réservé à une partie d'entre eux, c'est-à-dire à ceux qui répondent à la deuxième caractéristique de la dynamique sociale qui se trouve au fondement de la définition de l'intellectuel, soit celle de l'engagement envers sa communauté. Dans le même ordre d'idées, et pour renchérir sur l'importance de la notion d'engagement, soulignons l'intérêt de la contribution de Norberto Bobbio. Selon lui, les intellectuels sont les représentants du pouvoir idéologique qui, à côté des pouvoirs économique et politique, existe dans chaque société et s'exerce sur les

¹³³ Szacki, Jerzy, « Intellectuals Between Politics and Culture », in J. Maclean, A. Montefiore et P. Winch (dir.), *The Political Responsibility of Intellectuals*, (Cambridge : Cambridge University Press, 1990), p. 232.

¹³⁴ Ibid., p. 233.

mentalités à travers la production et la transmission par le biais de mots, d'idées, de symboles, de visions du monde et d'enseignements pratiques¹³⁵. Il s'agit là d'une dimension intéressante de la problématique des intellectuels qui, en les situant par rapport aux différentes arènes du pouvoir, met l'accent sur leur engagement et leur implication comme acteurs à part entière des grandes problématiques et des luttes sociales.

Les intellectuels ne se définissent toutefois pas par rapport à leur proximité du pouvoir politique, et engagement ne signifie pas implication dans la vie politique. Incarnant d'une certaine manière le pouvoir idéologique, ils sont plutôt la conscience de la société, qui pave la voie à de nouvelles idées et pratiques politiques, sans égard à l'impact de cette action sur l'ordre établi¹³⁶. D'ailleurs, leur rapport au pouvoir n'est pas nécessairement celui d'une aliénation face à celui-ci, bien qu'il puisse en être ainsi¹³⁷. En fait, comme le souligne Maldonado, ce sont des personnes qui prennent position sur les questions les plus variées de la vie publique, qui peuvent être à la tête des grandes luttes sociales et politiques¹³⁸. Ainsi, c'est la dimension de l'engagement des intellectuels qui prime dans la définition de leur rôle social, engagement qui n'est pas nécessairement lié à une critique des structures existantes, mais qui ouvre généralement la voie à une cause sociale ou politique d'intérêt public. En effet, les intellectuels

¹³⁵ Bobbio, Norberto, *La duda y la elección : Intelectuales y poder en la sociedad contemporánea*, (Barcelona et Buenos Aires : Paidós, 1998), p. 17.

¹³⁶ Rajae, Farhang, « Intellectuals and Culture : Guardians of Tradition or Vanguard of Development », in S. Soemardjan et K.W. Thompson (dir.), *Culture, Development and Democracy : The Role of the Intellectual. Tribute to Soedjatmoko*, (New York : The United Nations University Press, 1994), p. 40.

¹³⁷ Shils, Edward, « Intellectuals and Responsibility », in J. Maclean, A. Montefiore et P. Winch (dir.), *The Political Responsibility of Intellectuals*, (Cambridge : Cambridge University Press, 1990), p. 257.

¹³⁸ Maldonado, Tomás, *¿Qué es un intelectual? Aventuras y desaventuras de un rol*, (Barcelona et Buenos Aires : Paidós, 1998), p. 17.

peuvent être considérés comme des personnes qui portent un intérêt à la validité et à la vérité des idées en elles-mêmes, pour ce qu'elles sont plus que pour n'importe quelle relation à une autre fin de leur vérité. Conséquemment, ils ont une responsabilité générale pour la recherche de la vérité, et son respect, vérité qui n'est pas nécessairement politique, mais qui l'est aussi. Or, puisque cette responsabilité porte sur la vérité dans la sphère publique, elle est intimement reliée à une responsabilité politique des intellectuels face à leur société¹³⁹.

Pour nous, les intellectuels sont donc les artistes, les écrivains, les philosophes ou les scientifiques qui font preuve d'un engagement social particulier et qui s'expriment par le biais de mots ou de symboles sur des thèmes d'intérêt public, sans toutefois être des experts ou des professionnels de ces thématiques. C'est la notion d'engagement qui est au centre de cette conception, qui nous permet de distinguer les intellectuels parmi tous ceux qui exercent un métier qualifié d'intellectuel. C'est une définition qui se prête d'ailleurs particulièrement bien au contexte latino-américain, où les intellectuels ont une responsabilité sociale singulière et marquée à l'égard des citoyens « ordinaires » et de l'élite. En fait, comme l'indique André J. Bélanger, dans les pays de forte tradition catholique, comme les pays latino-américains, les intellectuels sont considérés comme des conseillers d'autorité, dont l'opinion est sérieusement prise en considération¹⁴⁰. De plus, la recherche d'une identité nationale est encore aujourd'hui la principale préoccupation des intellectuels latino-américains qui, une fois sortis

¹³⁹ Montefiore, Alan, « The Political Responsibility of Intellectuals », in J. Maclean, A. Montefiore et P. Winch (dir.), *The Political Responsibility of Intellectuals*, (Cambridge : Cambridge University Press, 1990), p. 227.

¹⁴⁰ Bélanger, André J. *The Ethics of Catholicism and the Consecration of the Intellectual*, (Montréal et Kingston : McGill-Queen's University Press, 1997), p. 180.

d'années de domination coloniale, ont dû contribuer à inventer et à construire ces identités¹⁴¹. Ils font donc de l'engagement social pour l'avancement et le développement de leur société la principale raison d'être de leur travail intellectuel.

2.2 L'intellectuel : créateur et messenger de la culture politique

Au centre de notre conception de l'intellectuel se trouve donc la notion d'engagement, intimement liée à la fonction qu'il occupe au sein de sa société : celle de créateur et de messenger de la culture, notamment politique. C'est à partir de cette réalité que nous formulons notre hypothèse de travail quant au rôle des intellectuels dans les transformations des régimes politiques vers la démocratie.

En effet, comme le souligne Sivsaraska, pour que les intellectuels puissent jouer leur rôle dans le développement des régimes démocratiques, « the key thing is to bring the restraining force of public opinion into play. As long as the public has a chance to make itself heard, the state will have to curtail its appetite for power »¹⁴². Or, il est loin d'être évident que les élites au pouvoir répondent systématiquement aux demandes de la société civile dans un régime autoritaire. On peut se demander comment s'articule concrètement le rôle des intellectuels à la transformation du régime politique? Il semble que ce soit un mouvement de ces deux sphères – les élites et la société civile – qui favorise la transition d'un régime vers la démocratie, mouvement qui, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, est guidé par la transformation de la culture politique.

¹⁴¹ Stavenhagen, Rodolfo, « The Culture of Resistance in Latin America : New Thinking about Old Issues », in S. Soemardjan et K.W. Thompson (dir.), *Culture, Development and Democracy : The Role of the Intellectual. Tribute to Soedjatmoko*, (New York : The United Nations University Press, 1994), p. 156.

¹⁴² Sivsaraska, Sulak, « Culture, Development and Democracy : The Role of Intellectuals », in S. Soemardjan et K.W. Thompson (dir.), *Culture, Development and Democracy : The Role of the Intellectual. Tribute to Soedjatmoko*, (New York : The United Nations University Press, 1994), p. 80.

Nous postulons qu'en raison de son rôle social, c'est sur la transformation et la transmission de cette culture politique que l'intellectuel peut avoir un impact, ce qui se répercute sur les stratégies des acteurs de la transition du régime politique.

Tout d'abord, voyons comment l'engagement des intellectuels est lié à la culture politique et à ses transformations. Comme l'indique Rajae, l'intellectuel, afin d'assumer sa responsabilité sociale et son engagement politique, connaît bien son environnement social, la culture et le système de valeurs au sein desquels il réfléchit. Or, puisque aucun système de valeur n'est fixé dans le temps et que la culture est une réalité évolutive, l'intellectuel contribue aussi à sa transformation, tout en tenant compte des éléments de tradition qui y sont attachés (*path-dependency*)¹⁴³. D'une autre manière, Szacki – s'inspirant des travaux de Weber¹⁴⁴ – définit l'intellectuel dans des termes qui ne sont ni politiques ni sociologiques et qui lient en fait directement son action publique aux valeurs culturelles. En effet, l'intellectuel assure selon lui le leadership de la communauté culturelle dans laquelle il vit, c'est-à-dire qu'il est l'un des créateurs de la culture qui marque les institutions et les acteurs de sa société. Ainsi, les intellectuels ne sont pas nécessairement des acteurs politiques en tant que tels (bien qu'ils puissent l'être), mais ils sont engagés directement dans leur société en tant que citoyens et par le biais de leur engagement envers la culture et ses transformations¹⁴⁵. Or, la culture est liée

¹⁴³ Rajae, Farhang, « Intellectuals and Culture : Guardians of Tradition or Vanguard of Development », in S. Soemardjan et K.W. Thompson (dir.), *Culture, Development and Democracy : The Role of the Intellectual. Tribute to Soedjatmoko*, (New York : The United Nations University Press, 1994), p. 41.

¹⁴⁴ Voir Gerth, H. H. et C. Wright Mills (dir.), *From Max Weber : Essays in Sociology*, (London : Routledge and Kegan Paul, 1961), p. 176.

¹⁴⁵ Szacki, Jerzy, « Intellectuals Between Politics and Culture », in J. Maclean, A. Montefiore et P. Winch (dir.), *The Political Responsibility of Intellectuals*, (Cambridge : Cambridge University Press, 1990), p. 234.

au politique, comme nous l'avons vu au chapitre précédent. C'est au coeur de la culture que l'on retrouve l'ensemble des traditions, des normes, des pratiques et des comportements politiques, c'est-à-dire la culture politique d'une société. Cette même culture politique, comme réalité en constante évolution, sert de guide à l'action. L'engagement social et politique des intellectuels serait donc lié à la création et à la diffusion des guides de l'action politique au sein de leurs sociétés respectives.

Cette relation entre les intellectuels et la culture politique s'observe plus clairement quand on considère plus précisément les divers types d'intellectuels qui sont engagés dans leur communauté culturelle. En effet, et Bobbio l'a souligné de manière intéressante, il y a deux types d'intellectuels parmi ceux qui peuvent être considérés comme tels, c'est-à-dire les créateurs et les transmetteurs¹⁴⁶. La fonction de l'intellectuel renvoie donc plus particulièrement à cette distinction, qui permet d'illustrer et de comprendre l'ampleur de son rôle social.

Premièrement, les créateurs sont ceux qui, pour une période donnée, sont considérés comme ayant la tâche d'élaborer la connaissance, les théories, les doctrines, les idéologies, les conceptions du monde ou simplement les opinions qui constituent les fondements du système d'idées d'une société déterminée¹⁴⁷. Leurs utopies mêmes contribuent à former l'imaginaire politique des transformations sociales à venir¹⁴⁸, c'est-à-dire la culture politique (qui définit les normes, les comportements et les pratiques

¹⁴⁶ Voir Baca Olamendi, Laura, *Bobbio : Los intelectuales y el poder*, (México : Océano, 1998). Par cette distinction, Bobbio fait aussi référence à celle introduite par Weber entre les « prophètes », qui annoncent le message, et les « sacerdoce », qui le diffusent (voir Bobbio, Norberto, « Intelletuali », in *Enciclopedia del Novecento, vol III*, (Rome : Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1978), p. 800.).

¹⁴⁷ Baca Olamendi, Laura, *Bobbio : Los intelectuales y el poder*, (México : Océano, 1998), p. 45.

¹⁴⁸ Aronowitz, Stanley, « On Intellectuals », in B. Robbins (dir.), *Intellectuals, Aesthetics, Politics, Academics*, (Minneapolis : University of Minnesota Press, 1990), p. 20.

politiques) partagée par l'ensemble des acteurs des transformations politiques et sociales en cours dans les pays en transition. Ils influencent donc la culture politique, en sont à l'origine. Ils proposent des modèles alternatifs à ceux qui sont en place, réfléchissent aux restructurations sociétales nécessaires à leurs yeux pour atteindre un idéal de développement maximal¹⁴⁹. Toutefois, et puisque la culture politique est une réalité évolutive mais dont certains éléments de tradition demeurent ancrés et se renforcent dans le temps, les intellectuels intègrent aussi les éléments de tradition de cette culture politique pour les faire évoluer, assurant ainsi un pont entre ce qui était et ce qui sera. Afin de proposer des modèles alternatifs, ils puisent notamment leurs sources d'inspiration dans les modèles qui existent à l'étranger, grâce à leurs contacts privilégiés avec les intellectuels de partout dans le monde ainsi qu'aux liens qui les unissent avec l'avant-garde. En effet, vu leur caractère « cosmopolite », les intellectuels sont les plus susceptibles de connaître l'influence des idées provenant de l'extérieur¹⁵⁰ et donc de construire leurs propres idées politiques notamment à partir de ce qu'ils connaissent des systèmes politiques à l'étranger. Les intellectuels assument ainsi une fonction de création des fondements de la culture politique dans leur société, d'où leur rôle prégnant sur sa transformation.

D'un autre côté, certains intellectuels – qui peuvent aussi être des créateurs eux-mêmes – agissent aussi comme les messagers de la culture politique auprès des divers

¹⁴⁹ Sivsarasaka, Sulak, « Culture, Development and Democracy : The Role of Intellectuals », in S. Soemardjan et K.W. Thompson (dir.), *Culture, Development and Democracy : The Role of the Intellectual. Tribute to Soedjatmoko*, (New York : The United Nations University Press, 1994), p. 82.

¹⁵⁰ Szacki, Jerzy, « Intellectuals Between Politics and Culture », in J. Maclean, A. Montefiore et P. Winch (dir.), *The Political Responsibility of Intellectuals*, (Cambridge : Cambridge University Press, 1990), p. 230.

acteurs de leur société¹⁵¹. En effet, ils incarnent cette culture, ces valeurs politiques, cette éthique sociale. Ce rôle de courroie de transmission s'exerce grâce à leurs liens privilégiés avec la classe politique, mais aussi en raison des liens « organiques » qu'ils entretiennent avec certains groupes de la société civile. Ce lien, généralement préexistant, est la condition *sine qua non* pour que puisse avoir lieu la transmission. En effet, comme l'indiquait Gramsci, le poids social des intellectuels consiste en leur capacité de se lier eux-mêmes avec de « vrais » agents sociaux, c'est-à-dire les classes sociales qui agissent dans la réalité pour faire avancer l'histoire¹⁵². En effet, la fonction de l'intellectuel, en plus de celle d'opposer au pouvoir ses excès, en est une de médiation entre le pouvoir et la société civile, l'intellectuel agissant en vue d'influencer les uns et les autres à l'égard d'enjeux sociaux par le biais de textes, de discours ou d'images diffusés dans les médias publics¹⁵³. En effet, comme nous l'indique Paoli Bolio, parmi les fonctions des intellectuels, il y a celle d'agir comme élément de communication qui se situe entre la connaissance et les acteurs politiques, agissant un peu comme la conscience de la société¹⁵⁴. Les intellectuels font bien sûr partie de la société civile comme acteurs à part entière, mais ils entretiennent aussi des liens privilégiés avec les autorités au pouvoir, ce qui leur permet de jouer ce rôle d'intermédiaire à titre de pouvoir idéologique. C'est l'ensemble de ce mouvement d'interaction – qui se déroule dans les lieux de la transmission – entre les créateurs de la culture politique et les acteurs dont elle guide les pratiques, l'action et les

¹⁵¹ Baca Olamendi, Laura, *Bobbio : Los intelectuales y el poder*, (México : Océano, 1998), p. 45.

¹⁵² Aronowitz, Stanley, « On Intellectuals », in B. Robbins (dir.), *Intellectuals, Aesthetics, Politics, Academics*, (Minneapolis : University of Minnesota Press, 1990), p. 11.

¹⁵³ Bobbio, Norberto, *La duda y la elección : Intelectuales y poder en la sociedad contemporánea*, (Barcelona : Paidós, 1998), p. 33.

¹⁵⁴ Paoli Bolio, Francisco, *Conciencia y poder en México, Siglos XIX y XX*, (Mexico : Miguel Ángel Porrúa, 2002), p. 29.

comportements politiques qui contribue à faire évoluer la culture politique influençant les élites au pouvoir dans le processus de décision qui mène à la transition du régime vers la démocratie.

Finalement, cette observation sur la fonction des intellectuels comme créateurs et transmetteurs de la culture politique est au fondement de l'affirmation de leur rôle dans la transformation de la culture politique au sein des régimes politiques autoritaires. Les intellectuels des pays en développement oeuvrent dans une situation paradoxale, puisqu'ils vivent dans des sociétés culturellement traditionnelles et qu'ils ont par ailleurs des liens avec l'étranger, et donc avec une culture de modernité agressive, progressive et universelle¹⁵⁵. Ils sont donc continuellement entre ces deux dynamiques, influencés et inspirés par l'une et confrontés à l'autre. Leur rôle est notamment d'assurer le pont entre « l'éternel hier » et « l'éternel demain »¹⁵⁶ incarnés par la tradition et la modernité et de permettre ainsi aux idées des sociétés occidentales, comme celle de démocratie, de pénétrer dans les sociétés plus traditionnelles, en interprétant cette modernité de manière à la rendre accessible à leurs sociétés respectives. Grâce à l'interprétation qu'ils font de cette réalité paradoxale, les intellectuels deviennent des créateurs de nouveaux sens pour le système de valeurs, les comportements et les pratiques de leur propre société, donc des fondements de la culture politique. Ensuite, en diffusant ces nouveaux sens, ils assument un rôle de messenger, d'intermédiaire, entre cette culture politique en transformation, d'une part, et les élites politiques et la société civile, d'autre part. Or, ils

¹⁵⁵ Rajae, Farhang, « Intellectuals and Culture : Guardians of Tradition or Vanguard of Development » , in S. Soemardjan et K.W. Thompson (dir.), *Culture, Development and Democracy : The Role of the Intellectual. Tribute to Soedjatmoko*, (New York : The United Nations University Press, 1994), p. 43.

¹⁵⁶ Ibid., p. 49.

doivent nécessairement entretenir des liens historiques ou sociaux avec l'un ou l'autre de ces pôles de la transformation politique afin de que cette transmission des valeurs se transpose en actions concrètes de leur part. C'est donc l'addition des fonctions de création et de transmission de l'intellectuel qui contribue à la transformation effective des bases de la culture politique.

CHAPITRE TROIS

TRANSITION DÉMOCRATIQUE DU MEXIQUE : LES INTELLECTUELS COMME CRÉATEURS ET TRANSMETTEURS DE LA CULTURE POLITIQUE

« La democracia no es una panacea.
Pero para México es ya el unico camino posible
de reconciliacion nacional »

ENRIQUE KRAUZE, *Por una democracia sin adjetivos* (1986)

Dans les chapitres précédents, nous avons proposé quelques pistes théoriques pour l'étude des transitions démocratiques des pays autoritaires. Soulignant notre accord avec l'utilisation d'une approche stratégique pour la compréhension du phénomène, approche qui place les acteurs au centre de l'analyse, nous avons aussi posé comme postulat l'importance de considérer la culture politique, qui agit comme facteur de contingence pour les choix des acteurs de la transition. De cette manière, les transformations de la culture politique, qui est conçue comme une réalité dynamique et évolutive, pourraient devenir un facteur clé pour expliquer l'adoption par les élites autoritaires au pouvoir d'une stratégie prodémocratique de libéralisation toujours plus marquée.

Qu'est-ce qui influence ces transformations de la culture politique, d'une part, et comment, d'autre part, les élites intègrent-elles ces valeurs pour les transposer en actions prodémocratiques concrètes? Nous avons suggéré au chapitre précédent de considérer l'apport potentiel de l'étude du rôle d'un acteur jusque-là peu analysé par la littérature :

l'intellectuel. En fait, cet acteur, lorsque certaines conditions sont réunies, peut jouer un rôle dans la transformation de la culture politique qui guide les stratégies des acteurs de la transition politique.

Mais qu'en est-il du cas précis de la transition démocratique du Mexique? Dans le cadre du présent chapitre, nous prendrons comme point de départ la conception de la fonction de l'intellectuel présentée au chapitre précédent afin de vérifier notre hypothèse de travail, selon laquelle les intellectuels mexicains ont joué un rôle dans la démocratisation du Mexique. Il ont en fait assumé une fonction de créateurs et de transmetteurs de la culture politique auprès des élites du régime autoritaire, qui sont les principaux acteurs de la transition démocratique réalisée par le haut. Dans ce chapitre, nous nous proposons donc de vérifier dans un premier temps le rôle de créateurs des bases pour la transformation de la culture politique joué par les intellectuels au Mexique à travers l'étude de textes notamment publiés dans les revues *Nexos* et *Vuelta*. Ensuite, nous montrerons comment les intellectuels ont joué un rôle de transmetteurs de cette culture politique et comment celle-ci s'est traduite dans les idées, puis dans les actions concrètes des élites autoritaires au pouvoir.

D'entrée de jeu, il importe de préciser que nous ne prétendons pas faire ici une démonstration concrète très approfondie au plan empirique, notamment en raison des limites imposées par le présent travail. Il s'agit en effet pour nous d'une exploration des postulats théoriques que nous avons présentés dans les chapitres précédents à l'aide d'une étude de cas, qui nous permet d'illustrer notre propos. Cette exploration constitue

la première étape d'un plan de recherche à plus long terme, qui nous mènera éventuellement à approfondir la démonstration empirique de nos hypothèses. Toutefois, afin d'esquisser un tableau de la transmission des nouveaux fondements de la culture politique, nous tenterons d'évaluer sommairement les correspondances entre les écrits des intellectuels et les réformes concrètes adoptées par les élites *priistes*.

1. Intellectuels mexicains : créateurs d'une culture politique prodémocratique

Afin de comprendre le rôle joué par les intellectuels mexicains dans le processus de démocratisation qui s'est étalé sur les vingt-cinq dernières années, il importe tout d'abord de bien saisir comment s'est articulée leur fonction de création de culture politique. Observe-t-on un désir de changement des idées, des valeurs, des comportements associés à la praxis politique chez les intellectuels? Parle-t-on d'une culture politique plus démocratique ou se réfère-t-on à d'autres idéaux politiques? Quels sont les motifs qui sous-tendent l'expression de ces vœux? Quel est le moyen de cette création de nouveaux sens pour la culture politique? Les réponses à ces questions nous permettront de situer l'action de création des intellectuels mexicains et de démontrer que, par leurs écrits, ils ont sensiblement contribué à créer la base nécessaire à la réorientation de la culture politique du pays vers des idées, des valeurs, des comportements et des pratiques plus démocratiques.

1.1 Les motivations des intellectuels

Comme nous l'avons vu précédemment, il existe une condition préalable à l'exercice de la fonction de création chez l'intellectuel dans les régimes autoritaires. En

effet, une fenêtre d'opportunité doit s'ouvrir pour que l'intellectuel soit en mesure d'assumer cette fonction et de laisser libre cours à son potentiel créateur. Dans le cas du Mexique, nous avons vu que les événements de 1968 et la réforme politique qui a suivi en 1977 constituent des changements dans la structure des opportunités des intellectuels, jusqu'alors peu présents sur la scène publique, sauf parfois dans des postes officiels¹⁵⁷. Ainsi, une possibilité s'ouvre pour que ceux-ci exercent leur fonction de création de culture politique, leur engagement étant notamment mû par des idéaux démocratiques.

Bien que cette possibilité existe, on ne peut pas d'emblée tenir pour acquis que les intellectuels en tireront parti. Nous postulons que certains d'entre eux le font, et ont de la sorte un rôle prépondérant dans la création d'une culture politique prodémocratique. Pourquoi le font-ils? Quelles sont les motivations des intellectuels pour activer leur potentiel créateur et développer des nouveaux fondements culturels pour l'action politique, fondements inspirés des valeurs et des pratiques démocratiques? Les facteurs que nous retenons pour expliquer la motivation des intellectuels sont intimement liés à la définition même de leur fonction de création, telle que nous l'avons présentée au chapitre précédent. Nous verrons ici comment les liens privilégiés que les intellectuels entretiennent avec l'étranger, la répression des intellectuels en 1968 et la (re)définition de l'identité mexicaine sont des éléments qui motivent les intellectuels mexicains à s'impliquer dans la redéfinition de la culture politique qui guide les actions des acteurs politiques principaux du régime autoritaire.

¹⁵⁷ Voir l'historique du rôle des intellectuels que nous avons présenté en introduction, qui explique plus en détail cette notion d'ouverture des opportunités des intellectuels dans le contexte mexicain.

Tout d'abord, les intellectuels sont plus enclins à transformer les fondements de la culture politique de leur pays dans le sens de valeurs plus démocratiques en raison des liens privilégiés qu'ils entretiennent avec les intellectuels de l'étranger, dont ceux de pays où le développement démocratique est plus avancé. En effet, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, l'influence des réseaux internationaux d'intellectuels est importante pour susciter chez l'intellectuel des régimes autoritaires la motivation de réactiver son potentiel créateur. Par exemple, comme nous l'indique Velasco, les intellectuels américains ont entretenu des liens avec le Mexique et se sont intéressés à cette activité depuis le début du régime *priiste*¹⁵⁸. La présence des intellectuels américains au Mexique s'est notamment manifestée auprès des intellectuels mexicains eux-mêmes, avec lesquels ils ont entretenu des liens soutenus pour discuter de questions de politique domestique américaine¹⁵⁹. On pense aussi aux liens qu'ont entretenus les intellectuels mexicains avec leurs collègues français depuis le début du 20^e siècle¹⁶⁰. L'importance d'un tel réseau tient au fait que les intellectuels mexicains peuvent ainsi discuter d'enjeux publics avec des pairs, ce qui suscite le désir de le faire entre eux. Il s'agirait donc d'une source de motivation amenant les intellectuels à s'intéresser davantage à la création de nouveaux sens pour la culture nationale.

Or, les intellectuels, bien ancrés dans la réalité de leur société¹⁶¹, ne sont pas nécessairement acquis à des idéaux démocratiques. Toutefois, et nous l'avons vu au chapitre précédent, plusieurs sont aussi promoteurs de modèles politiques alternatifs,

¹⁵⁸ Velasco, Jesus. « Reading Mexico, Understanding the United States : American Transnational Intellectuals in the 1920s and the 1990s », in *Journal of American History* 86 (1999).

¹⁵⁹ Id.

¹⁶⁰ Paz, Octavio. « Vestibulo », in *Vuelta* 109 (1985), p. 6

¹⁶¹ Voir Sivsarsaska, Sulak. « Culture, Development and Democracy : The Role of Intellectuals », in S. Soemardjan et K.W. Thompson (eds.), *Culture, Development and Democracy : The Role of the Intellectual. Tribute to Soedjatmoko*, (New York : The United Nations University Press, 1990).

puisque, comme dans le cas du Mexique, ils critiquent le système politique en place dont ils perçoivent les limites pour le développement de leur pays¹⁶². Qu'est-ce qui explique l'enthousiasme de plusieurs intellectuels pour la promotion des valeurs et des idéaux associés aux pratiques démocratiques? On peut notamment penser que la présence des intellectuels en territoire étranger, notamment en raison de l'exil de certains d'entre eux, mais aussi en raison du fait que plusieurs d'entre eux occupent des fonctions officielles à l'étranger, a une grande influence sur la nature des nouveaux fondements de la culture politique qui seront présentés par l'intellectuel. Au Mexique, la réflexion de plusieurs intellectuels a profité de leur présence à l'étranger¹⁶³, réflexion qui reflète notamment ce qu'ils ont connu ailleurs en matière de systèmes politiques. Leurs nombreux séjours dans les pays occidentaux, qui sont de tradition démocratique, sont une source d'inspiration féconde, et l'interprétation qu'ils font de ces réalités externes se retrouvera au cœur des idéaux politiques qu'ils proposeront pour leur propre pays.

Une deuxième source de motivation des intellectuels mexicains est liée aux événements de 1968, où le mouvement étudiant a soulevé une vague de mobilisations contre le régime en place. En fait, ces événements ont été pour les intellectuels l'occasion de trouver écho à leur propos au sein de la société mexicaine, puisqu'ils se sont joints aux revendications étudiantes¹⁶⁴. Ils n'éprouvent plus autant la nécessité de la reconnaissance par le pouvoir, puisque après 1968 ils ont trouvé un écho dans la société,

¹⁶² Les événements de 1968 sont un exemple intéressant de cette critique du régime *priiste* formulée par les intellectuels qui ont appuyé le mouvement étudiant.

¹⁶³ On pense par exemple à Octavio Paz, poète mexicain et Prix Nobel de littérature, qui a effectué un séjour en Inde comme ambassadeur du Mexique.

¹⁶⁴ Marsal, Juan F. « Les intellectuels mexicains, le parti révolutionnaire institutionnel et le massacre de Tlatelolco », in Groupe de recherches sur l'Amérique latine (GRAL), *Intellectuels et État au Mexique au 20^e siècle*, (Paris : Éditions du CNRS, 1978) , p. 68.

auprès du mouvement étudiant avec lequel ils partageaient les revendications d'une part, et éventuellement, d'autre part, auprès des classes moyennes, que le marché de la culture commence à atteindre¹⁶⁵. Dans les années 1970, un débat a d'ailleurs lieu entre les intellectuels dans les pages de *La Cultura en México*, approfondissant le thème de la culture mexicaine et du rôle de ses travailleurs dans leurs relations avec le pouvoir. Ce débat, alimenté par des questions comme la place de la culture dans la société mexicaine et comme la nomination de Carlos Fuentes, écrivain mexicain, à l'ambassade du Mexique en France¹⁶⁶, témoigne du fait que plusieurs intellectuels prennent peu à peu conscience du rôle qu'ils peuvent exercer comme critiques et comme créateurs de nouveaux sens pour la culture politique au Mexique¹⁶⁷. Ainsi, et comme l'indique d'ailleurs Carlos Monsiváis, les années 1960 ont laissé au Mexique une atmosphère chargée de foi à l'égard des possibilités du travail intellectuel et de la critique, ce que mettent par exemple en évidence la thèse de la « parole ennemie » ou l'idée de l'écrivain qui agit comme conscience du pays¹⁶⁸.

Enfin, une troisième source de motivation pour le retour de la parole publique et de la création chez les intellectuels mexicains mérite d'être explorée. En fait, l'ouverture relative du régime impliquait une (re)définition de l'identité mexicaine, jusqu'alors développée autour de la symbolique de la Révolution mexicaine, et donc

¹⁶⁵ Rodríguez Ledesma, Xavier. *Escritores y poder. La dualidad republicana en México, 1968-1994*, (México : Universidad Pedagógica Nacional, 2001), p. 161-162.

¹⁶⁶ Id. La nomination de Fuentes en France a été un événement marquant dans l'histoire intellectuelle du Mexique, puisqu'en acceptant ce poste, Fuentes acceptait de facto le gouvernement *priiste* et endossait ses politiques répressives et le contrôle de la culture qu'il exerçait. Cette nomination a soulevé l'ire de plusieurs intellectuels mexicains et a donné lieu à maints débats entre eux sur leur rôle à l'égard de la culture mexicaine et face au pouvoir politique en place.

¹⁶⁷ Ibid., p. 160.

¹⁶⁸ Monsiváis, Carlos. « No por mucho madurar amanece mas temprano », in *La Cultura en México 708* (1975), p. 7.

autour du discours étatique. En effet, l'ouverture du régime par Echeverría, puis López Portillo, constituait une réponse à la délégitimation de l'autorité du PRI dans les années 1970, causée notamment par la répression de 1968 et par la crise du pétrole du début de la décennie qui affecte l'économie mexicaine¹⁶⁹. On constate donc que l'idéologie et la rhétorique de la révolution ne constituent plus une source suffisante de légitimité pour le PRI, qui doit désormais s'appuyer sur son réseau corporatiste et sur une réforme politique – la LOPPE – qui lui permet de tabler sur l'ouverture du régime. Conséquemment, la révolution perd son sens de fondement identitaire, ce qui entraîne une nécessaire (re)définition de l'identité mexicaine. Cette (re)définition, qui passe notamment par la culture, devient donc une autre source de motivation pour l'implication des intellectuels, qui peuvent y jouer un rôle de créateurs déterminant¹⁷⁰.

1.2 Les lieux de la création

Afin de comprendre comment les intellectuels mexicains ont pu exercer leur fonction de création, il faut aussi s'intéresser aux lieux de cette création. Comme nous l'avons vu précédemment, les intellectuels utilisent des moyens concrets pour créer et pour exprimer leurs idées, que ce soit l'écriture, la parole, la peinture, la chanson ou tout autre moyen d'expression¹⁷¹. Au Mexique, où le principal moyen de création et de

¹⁶⁹ Camp, Roderic Ai. *Politics in Mexico. The Democratic Transformation, 4th Edition*, (New York et Oxford : Oxford University Press, 2003), p. 187.

¹⁷⁰ De toujours, la recherche de l'identité nationale a été au fondement de l'engagement social des intellectuels latinoaméricains, mais aussi mexicains. Voir : Stavenhagen, Rodolfo. « The Culture of Resistance in Latin America : New Thinking about Old Issues », in S. Soemardjan and K.W. Thompson (eds.), *Culture, Development and Democracy : The Role of the Intellectual. Tribute to Soedjatmoko*, (New York : The United Nations University Press, 1994).

¹⁷¹ Bobbio, Norberto. *La duda y la elección : Intelectuales y poder en la sociedad contemporánea*, (Barcelona : Paidós, 1998).

dialogue entre les intellectuels est l'écrit¹⁷², les revues et les journaux constituent des lieux privilégiés pour l'observation du processus de création d'une culture politique inspirée des valeurs et des pratiques démocratiques amorcé par les intellectuels pendant le long processus qui a mené à la transition démocratique du pays.

Parallèlement à l'ouverture des possibilités de création pour les intellectuels, et concrétisant ces possibilités, on assiste au développement de plusieurs nouveaux médias écrits, jugés « indépendants », c'est-à-dire qui ne soient pas liés explicitement au régime *priiste*, ni contrôlés par lui. En fait, nous l'avons déjà souligné, avant les années 1970, voire 1980, les médias écrits (journaux, revues intellectuelles) étaient contrôlés par les autorités *priistes*, qui s'assuraient ce faisant de limiter les éventuelles critiques publiques. Les moyens de contrôle étaient nombreux, mais, selon Camp, ils passaient par des groupes organisés de représentants et prenaient généralement deux formes : l'approche interne de la persuasion et l'approche externe, qui faisait plutôt appel à la violence¹⁷³. La première forme de contrôle, plus subtile, était la plus répandue au Mexique, où seulement quelques cas d'usage de violence sont répertoriés¹⁷⁴. Toutefois, en contrôlant notamment les ressources financières des publications et leur accessibilité pour le public, les autorités *priistes* exerçaient une pression sur les éditeurs et, par le fait même, sur les intellectuels qui leur suggérait implicitement que la critique n'était pas de mise. Ainsi, comme l'indique Camp, la figure du président du Mexique, issu des rangs

¹⁷² Rodríguez Ledesma, Xavier. *Escritores y poder. La dualidad republicana en México, 1968-1994*, (Mexico : Universidad Pedagógica Nacional, 2001), p. 12.

¹⁷³ Camp, Roderic Ai, *Intellectuals and the State in Twentieth-Century Mexico*, (Austin : University of Texas Press, 1985), p. 198.

¹⁷⁴ Ibid., p. 203.

de l'élite *priiste*, est demeurée intouchable jusqu'en 1968, moment où les mobilisations estudiantines ont joué le rôle de catalyseur pour l'expression publique de la critique¹⁷⁵.

À partir de ce moment, l'accès aux revues se démocratise, celles-ci devenant disponibles pour certaines classes de la population, ce qui leur permet de devenir graduellement autosuffisantes (bien qu'il y ait toujours une part d'aide gouvernementale). En fait, et Gabriel Zaid le souligne lui-même en 1975, il semble qu'après 1968, une nouvelle époque s'ouvre, époque pendant laquelle la culture se transforme en article de consommation, ce qui permettrait aux travailleurs de la culture – notamment les intellectuels – de croire en une réelle possibilité d'impulser des projets et des alternatives propres et indépendantes financièrement de l'État¹⁷⁶. Ainsi, des revues et quelques journaux ont pu prendre un certain recul face à l'État¹⁷⁷, permettant aux intellectuels de s'exprimer plus librement sur les sujets d'intérêt public, de s'intéresser plus spécifiquement à la culture mexicaine et au caractère autoritaire du régime incarné par le PRI depuis 1927. En plus des livres, ce sont donc ces médias qui seront le lieu principal de la création de nouveaux sens à la culture politique mexicaine, étant le lieu de la critique ouverte, mais aussi de discussions et de débats entre intellectuels pouvant conduire à une construction commune de sens.

¹⁷⁵ Ibid., p. 194.

¹⁷⁶ Zaid, Gabriel. « Tres momentos de la cultura mexicana », in *Plural* 42 (1975).

¹⁷⁷ Nous pensons notamment aux journaux comme *La Jornada*, quotidien indépendant créé en 1984, ou aux revues intellectuelles comme *Plural*(1971-1976), *Vuelta*(1976-1998), *Nexos* (1978-...), qui ont un contenu indépendant du discours officiel de l'État et qui regroupent les écrits des intellectuels mexicains les plus engagés socialement.

1.3 Une idée dominante chez des groupes adversaires : la démocratie

Afin d'illustrer la création des bases pour la transformation des idées, des valeurs et des pratiques politiques, nous nous intéresserons précisément au contenu de ces publications. Ce qu'il nous semble intéressant de voir dans ces médias, ce sont en fait les constats qui ressortent des discussions entre les intellectuels de tous horizons idéologiques, c'est d'observer si les idées sur la démocratie convergent ou non, et à quel moment du processus de transition politique elles sont proposées par les intellectuels. L'écrit est le moyen de l'expression de cette création, c'est celui que les intellectuels privilégient pour s'exprimer. C'est pourquoi il s'agit du meilleur média pour observer la création de sens par les intellectuels, d'autant plus qu'il offre une base solide, vérifiable et discutable pour l'interprétation¹⁷⁸. Pourquoi observer la convergence des idées des intellectuels à une période donnée afin de mettre en évidence la création de nouvelles bases pour la culture politique du Mexique? Parce que cette convergence autour d'une idée nouvelle s'observe auprès d'intellectuels qui sont des penseurs libres et qui sont rarement unanimes sur une question sociale, à un moment où cette idée n'est pas particulièrement présente dans la société. Ainsi, cette convergence témoigne d'un dynamisme de la création autour d'une conception nouvelle des fondements de la culture politique, dans ce cas une conception d'inspiration démocratique.

Afin d'observer s'il y a convergence ou non autour de l'idée de la nécessaire démocratisation du régime politique mexicain parmi les intellectuels, nous nous intéresserons plus particulièrement aux écrits de deux groupes d'intellectuels d'horizons

¹⁷⁸ À ce sujet, voir Grenier, Yvon. *From Art to Politics. Octavio Paz and the Pursuit of Freedom*, (Lanham : Rowman & Littlefields Publishers, 2001), p. 2.

idéologiques fort différents et qui sont associés à deux revues : *Nexos* et *Vuelta*. Selon José Agustín, c'est une polémique en 1977 entre Carlos Monsiváis et Octavio Paz, deux des intellectuels mexicains les plus importants, qui aurait conduit à la formation de deux bandes de pouvoir, ou de deux mini mafias, au sein de l'élite intellectuelle mexicaine¹⁷⁹. En fait, *Nexos* fut fondée en 1978 par un groupe d'intellectuels de la gauche mexicaine, qui voulaient ainsi créer un contrepoids au groupe *Vuelta*, qui existait pour sa part depuis 1976¹⁸⁰. Les principaux auteurs associés à la fondation de *Vuelta* sont Octavio Paz, qui fut le fondateur et le directeur de la revue pendant plusieurs années, Enrique Krauze, qui lui succéda à la direction, et Gabriel Zaid. C'est par ailleurs Enrique Florescano, fondateur et premier directeur de la revue, Héctor Aguilar Camín, qui lui succéda à ce poste, Carlos Monsiváis et Carlos Pereyra qui sont associés au groupe des fondateurs de *Nexos*. Comme le souligne Marteen van Delden, depuis 1978, c'est la rivalité idéologique entre ces deux groupes qui caractérise la vie intellectuelle mexicaine, puisque les deux groupes sont en désaccord sur la plupart des thèmes dont ils traitent, que ce soit le concept du savoir, le rôle des intellectuels, la gauche mexicaine ou les politiques de développement économique¹⁸¹. Or, et bien qu'ils l'expriment de manière très différente, il semble que les intellectuels membres des deux groupes traditionnellement opposés aient au moins un point de convergence : la promotion de l'idéal démocratique pour le Mexique.

¹⁷⁹ Agustín, José. *Tragicomedia mexicana 2 : la vida en México de 1970 a 1982*, (México : Planeta, 1995), p. 213.

¹⁸⁰ Stavans, Ilan. « Vuelta : A Succinct Appraisal », in *Salmagundi 108* (1995), p. 216.

¹⁸¹ Van Delden, Maarten. « Conjunciones y disyunciones : la rivalidad entre Vuelta y Nexos », in *Foro Hispánico 22* (2002), p. 106.

Tout d'abord, soulignons que les groupes d'intellectuels associés aux revues *Nexos* et *Vuelta*, bien que tenant à se différencier l'un de l'autre par leur mission éditoriale, ont dès les premiers balbutiements de leur groupe respectif établi leur objectif quant à la mission sociale. En effet, les textes fondamentaux des deux revues font tous deux référence à cette mission de promotion de la démocratie pour le Mexique, concept qui évoluera et sera construit de manière différente par les textes que les intellectuels des deux groupes publieront au cours des années. Dans le texte fondateur de *Vuelta*, Octavio Paz, parlant de la mission critique de la revue, rappelait aux lecteurs que sans revue indépendante sur la scène publique mexicaine, personne ne critiquerait le système autoritaire en place en raison de la faiblesse du système de partis¹⁸². D'ailleurs, un collaborateur régulier de la revue, Rafael Segovia, donnait le ton à l'engagement social du groupe, dans ce même numéro, en intitulant son texte « La imposible democracia mexicana », partant du principe que personne au Mexique, parmi ceux ayant une influence déterminante sur le pouvoir politique, ne voulait de la démocratie comme régime politique¹⁸³. Comme Paz, il se réfère ainsi à la mission critique de la revue, qui sera un canal indépendant privilégié pour paver la voie au changement des mentalités en regard de la démocratie.

De la même manière, les premiers textes de *Nexos* soulignent clairement la mission sociale que la revue veut se donner : influencer les stratégies de la résolution des principaux problèmes nationaux, dont la question de l'autoritarisme du régime

¹⁸² « La izquierda está paralizada por una tradición dogmática y por su pasado estalinista. La derecha no existe, al menos como pensamiento político. Hay que repetirlo : nuestra obtusa derecha no tiene ideas sino intereses. [...] En todo caso, es una confirmación de que el Estado sigue siendo el poder determinante en México. El Gobierno vive y crece a expensas de la sociedad. La izquierda y la derecha, el líder obrero y el banquero, el periodista y el obispo, todos, viven de hinojos ante la Silla Presidencial. Por eso es grave lo de Excélsior : ¿dónde se va a hacer la crítica del Poder y de los poderosos? », voir : Paz, Octavio. « Vuelta », in *Vuelta 1* (1976), p. 5.

¹⁸³ Segovia, Rafael. « La imposible democracia mexicana », in *Vuelta 1* (1976), p. 27.

politique en place¹⁸⁴. En effet, l'éditorial fondateur de la revue précise que celle-ci naît avec la certitude que les intellectuels de tous horizons doivent s'unir afin de fournir une analyse des problèmes de la société mexicaine, notamment en regard de la réalité politique¹⁸⁵. Pour les deux groupes, le point de départ de la création était donc sensiblement le même : devenir une source de création et de diffusion de la critique sociale, dans un État où les problèmes politiques liés à l'autoritarisme passaient trop souvent sous silence faute de possibilités de les exposer.

Pour les deux groupes, la promotion de la démocratie deviendra un des enjeux politiques les plus importants pour le Mexique. Afin de bien marquer leurs différences, les intellectuels de *Vuelta* et de *Nexos*, en dialogue régulier par le biais de leurs textes, développent ce concept différemment, mais en gardent l'essence fondamentale.

Les intellectuels de *Vuelta*, pour qui le régime autoritaire mexicain est arrivé au bout de ses possibilités pour le développement de la société, mettent régulièrement de l'avant le thème de la nécessaire démocratisation du régime, notamment par le biais de la critique du parti-État. Dans un article particulièrement incisif publié en 1979, Gabriel Zaid propose d'ailleurs un parallèle entre *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, un texte de Marx qui dépeint l'expérience de Napoléon III, et le régime de Luis Echeverría, dont il dépeint le caractère populiste, démagogique et superficiel¹⁸⁶. En 1985, Zaid proposera d'ailleurs ses scénarios sur la fin du PRI, osant de la sorte en appeler à la fin du régime

¹⁸⁴ Paoli Bolio, Francisco José. *Conciencia y poder en México. Siglos XIX y XX*, (México : Miguel Angel Porrúa, 2002), p. 327

¹⁸⁵ « Nace con la certidumbre de que los estudiosos de la naturaleza y de la sociedad(?), así como los creadores de la literatura y las artes, deben unir sus esfuerzos y colaborar en el análisis exigentes y amplio de los problemas pasados y presentes de nuestra sociedad », voir :Anonyme. « Editorial de Nexos », in *Nexos 1* (1978).

¹⁸⁶ Zaid, Gabriel. « El 18 Brumario de Luis Echeverría », in *Vuelta 2* (1979), p. 10-15.

autoritaire et à la transition vers la démocratie¹⁸⁷. En fait, tout au cours de l'existence de la revue, il s'agira d'une thématique centrale, qui fera l'objet d'un ou deux articles par mois, avec un traitement varié, que ce soit par le biais d'une analyse politique, historique, sociologique ou par le biais de la littérature ou de la poésie¹⁸⁸. Le concept de démocratie évoluera toutefois, sur le thème de la démocratie sans adjectifs, débat lancé par Enrique Krauze dans un texte publié en 1984¹⁸⁹, et qui orientera la position des membres de *Vuelta* sur la démocratie à construire au Mexique. En effet, pour le groupe, la démocratie est simplement une forme de gouvernance, et non une utopie ou un gage de salut, et elle n'implique pas de soi un programme positif de gouvernement¹⁹⁰. Pour eux, la démocratie est tout simplement nécessaire pour le développement culturel, social et politique de la société mexicaine et elle est la seule solution viable aux problèmes nationaux¹⁹¹.

Pour les intellectuels de *Nexos*, les possibilités de développement d'une société de gauche sont entravées par l'autoritarisme du régime *priiste*, qui n'est pas de nature socialiste. Ainsi, le thème de la démocratie est aussi central dans les écrits publiés par la revue, passant tantôt par la critique du régime en place, tantôt par le développement du concept de démocratie mexicaine. C'est dans les pages de la revue que René Villarreal propose en 1983 que l'heure du changement de régime est venue, et que l'autoritarisme du PRI doit céder le terrain à la démocratie, un régime imparfait, mais qui est

¹⁸⁷ Zaid, Gabriel. « Escenarios sobre el fin del PRI », in *Vuelta* 103 (1985), p. 13-21.

¹⁸⁸ Paoli Bolio, Francisco José. *Conciencia y poder en México. Siglos XIX y XX*, (México : Miguel Angel Porrúa, 2002), p. 317.

¹⁸⁹ Krauze, Enrique. « Por una democracia sin adjetivos », in *Vuelta* 86 (1984), p. 4-13.

¹⁹⁰ « La democracia es una forma de convivencia, no una utopía o un evangelio de salvación, ni siquiera un programa positivo de gobierno. », voir : Krauze, Enrique. *Por una democracia sin adjetivos*, (México, Planeta, 1986), p. 14.

¹⁹¹ Anonyme. « Antidemocracia », in *Vuelta* 118 (1986), p. 63.

historiquement le plus efficace et juste¹⁹². La thématique est par ailleurs reprise en 1985 par Carlos Pereyra qui, étudiant les perspectives de démocratisation du Mexique, insiste sur le fait que le régime devra satisfaire trois conditions minimales pour aspirer à la démocratie, soit la division des pouvoirs, la pluralité politique et l'autonomie de la société civile¹⁹³. Se plaçant en opposition sur cette question avec les intellectuels de *Vuelta*, les membres du groupe *Nexos* se proposent de développer l'idée de la nécessaire démocratisation du régime politique basée sur le concept de la démocratie socialiste, qui est selon eux l'idéal pour le Mexique. Carlos Pereyra dira en 1982 que la question de la démocratie est inséparable de celle du socialisme¹⁹⁴. Illustrant cette affirmation, Arnaldo Córdova, un collaborateur récent de la revue, propose en 1979 une critique du corporatisme *priiste*, qui a selon lui pour effet de paralyser les forces de la gauche, c'est-à-dire les ouvriers, au sein de syndicats affiliés au parti officiel. C'est pour cette raison que la gauche mexicaine doit poursuivre la lutte pour la démocratie, afin que le socialisme puisse s'installer et ainsi permettre le développement de la société mexicaine¹⁹⁵. Répondant aux intellectuels de *Vuelta*, Héctor Aguilar Camín soutient à ce propos que la démocratie sans adjectifs ne peut être autre que libérale; à l'encontre, il propose avec ses collègues une démocratie socialiste pour le Mexique¹⁹⁶.

¹⁹² Villarreal, René. « En la hora del cambio », in *Nexos* 69 (1983).

¹⁹³ « En ese sistema se podrían ubicar, por lo menos, tres mecanismos fundamentales: a) división de poderes; b) pluralismo político; c) autonomía de la sociedad civil. En México, los tres mecanismos funcionan de manera muy insuficiente o muy deficientemente. », voir Pereyra, Carlos. « Democracia en México : La víspera de las urnas », in *Nexos* 87 (1985).

¹⁹⁴ Pereyra, Carlos. « Sobre la democracia », in *Nexos* 57 (1982).

¹⁹⁵ « El sistema político mexicano no es sólo un sistema autoritario; es un sistema cuyo autoritarismo se funda en el control y la manipulación sin concesiones de las masas trabajadoras. Po ello mismo la lucha por la independencia y la democratización de las organizaciones de clase de los trabajadores no puede dejar de ser una bandera de la izquierda. », voir : Córdova, Arnaldo. « El desafío de la izquierda mexicana », in *Nexos* 18 (1979).

¹⁹⁶ Aguilar Camín, Héctor. « Sin adjetivo : por una democracia liberal », in *Nexos* 106 (1986).

Toutes ces discussions sur la nature de la démocratie, bien que proposant diverses interprétations de ce concept, résultent en un constat : les intellectuels des deux groupes convergent toujours vers la même idée essentielle, celle de la nécessaire démocratisation du régime et de la valeur politique de concepts comme la pluralité et la tolérance, ce qui donne l'impulsion nécessaire à la création de nouvelles bases plus démocratiques pour la culture politique mexicaine. D'ailleurs, en plus des textes proposés par les membres des groupes eux-mêmes, on constate une tendance similaire vers la convergence en observant de plus près les textes venant d'auteurs étrangers choisis par les comités éditoriaux des deux revues. En effet, chez *Vuelta* comme chez *Nexos*, on propose aux lecteurs des textes écrits par des collègues intellectuels d'ailleurs, qui sont traduits et ainsi rendus accessibles à un public qui n'y aurait pas accès autrement. Les auteurs choisis ont souvent un point commun lorsqu'ils écrivent sur le politique : ils font la promotion de la démocratie, en définissent les contours et en débattent¹⁹⁷.

C'est cette convergence sur la notion de la nécessaire démocratisation du régime politique mexicain et sur la promotion des valeurs qui la sous-tendent, observée entre les propos des intellectuels des groupes rivaux *Nexos* et *Vuelta*, qui serait à l'origine de la création des bases pour la transformation de la culture politique en fonction d'une orientation plus démocratique, respectant des valeurs de tolérance, de pluralité, et qui promeut des pratiques politiques compétitives, justes et égalitaires. Le groupe de *Vuelta* propose de le faire par les canaux de la culture, alors que le groupe de *Nexos* le fait dans

¹⁹⁷ On pense ici à des textes d'auteurs comme Cornelius Castoriadis, qui traite de la démocratie, de la liberté politique ou du pluralisme et qui ont été publiés à diverses occasions tant par *Vuelta* que par *Nexos*.

un contexte d'analyse plus formelle, mais toutes leurs idées sont exprimées dans un contexte de création, puisque la démocratie formelle et éventuellement ses formes plus élaborées ne sont pas à l'ordre du jour sociétal au moment où elles font l'objet de discussions entre les intellectuels des diverses tendances. En fait, comme le souligne Ségovia en 1976 en insistant sur le fait que personne ayant une influence sur les décideurs publics ne voulait de la démocratie au Mexique¹⁹⁸, les intellectuels sont parmi les premiers à développer aussi précisément et avec autant d'insistance cette idée pour la société mexicaine, ce qui les place dans une situation de création de sens nouveau.

2. De la création à la transmission de la culture politique : l'interlocuteur

Comme nous l'avons vu, la création par les intellectuels de nouveaux sens pour la culture politique ne constitue qu'une base pour sa transformation réelle, laquelle doit nécessairement être accompagnée de sa transmission auprès des acteurs qui s'en inspireront pour guider leurs actions politiques. En effet, la culture politique existe par le fait que certains individus se l'approprient concrètement et la traduisent en valeurs et en idées politiques, ce qui ultimement guidera les stratégies vers des actions concrètes en faveur de la transformation politique. Des actions concrètes de transmission doivent être réalisées par les intellectuels, actions qui auront pour résultat d'influencer l'appropriation de nouvelles valeurs et pratiques politiques par les membres de leur société et qui permettront en bout de piste de guider la praxis politique.

¹⁹⁸ Ségovia, Rafael. « La imposible democracia mexicana », in *Vuelta I* (1976), p. 27.

Avant d'explorer plus en détail comment la transmission permet la transformation de la culture politique chez les acteurs politiques mexicains, il importe de se pencher sur un aspect central de la transmission, à savoir quels groupes sont susceptibles d'être réceptifs au propos des intellectuels? En effet, l'existence préalable de liens « organiques » entre les intellectuels et certains groupes de la société civile ou acteurs politiques¹⁹⁹ est une condition *sine qua non* de la transformation de la culture politique et de sa transposition dans la réalité politique d'un pays. Dans le cadre de l'étude du cas des intellectuels mexicains, ce sont les liens préexistants avec l'élite *priiste* au pouvoir qui retiennent notre attention. En effet, nous l'avons souligné en introduction, certains liens historiques unissent les intellectuels aux élites politiques du régime autoritaire au Mexique, ce qui fait de ce dernier groupe celui qui est le plus susceptible d'être réceptif aux demandes des intellectuels, qui sont perçus avec un certain cynisme par la population mexicaine²⁰⁰. D'ailleurs, comme nous le verrons, ce cynisme populaire est nourri par le fait que les intellectuels sont vus comme étant une petite élite et par le fait que leurs travaux ne sont rendus disponibles qu'à une faible partie de la population mexicaine. Finalement, l'étude de l'influence des intellectuels sur les élites politiques est aussi intéressante en raison de la faiblesse historique de la société civile mexicaine, plutôt partie prenante du système corporatiste au fondement du régime autoritaire que mobilisée contre ce même régime.

¹⁹⁹ Sur la notion des liens « organiques », voir le chapitre deux du présent travail et les travaux d'Antonio Gramsci sur la formation des intellectuels : Gramsci, Antonio. *La formación de los intelectuales*, (México : Editorial Grijalbo, 1963), p. 28.

²⁰⁰ Camp, Roderic Ai, *Intellectuals and the State in Twentieth-Century Mexico*, (Austin : University of Texas Press, 1985), p. 218.

2.1 Continuité des liens historiques entre les intellectuels et l'élite politique

Comme nous l'avons souligné en introduction du présent mémoire, les élites intellectuelles mexicaines ont, depuis la Révolution, entretenu des liens avec la classe dirigeante associée au PRI. Nous avons en effet établi que les intellectuels ont souvent appartenu au cercle rapproché des élites au pouvoir, oeuvrant directement au sein des structures du parti officiel ou dans l'appareil gouvernemental. Après les événements de 1968, au cours desquels plusieurs intellectuels ont affiché une certaine indépendance par rapport au pouvoir, ceux-ci ont conservé des liens plus ou moins étroits avec les dirigeants *priistes*, certains ayant même des liens amicaux avec des détenteurs du pouvoir²⁰¹. Ils continuent à entretenir ces relations notamment en raison du fait qu'ils ont tous été formés ensemble, avec les mêmes enseignants à l'université nationale du Mexique, alors la seule institution d'études supérieures fréquentée par les étudiants à l'avenir le plus prometteur²⁰². Afin de mieux saisir ces liens entre les deux groupes, mentionnons à titre d'exemple le cas des intellectuels du groupe *Nexos*, qui ont d'une certaine manière un accès privilégié au cercle rapproché de l'État, tout en maintenant une certaine distance leur permettant d'être critiques à son endroit. En effet, plusieurs fonctionnaires de haut niveau de l'administration publique mexicaine ont publié dans les pages de la revue éponyme, même alors qu'ils occupaient des fonctions officielles dans le système *priiste*²⁰³, ce qui les amenait à entrer en contact et en discussion assez fréquemment avec les intellectuels du groupe.

²⁰¹ Entrevue avec Jean Meyer, Centro de Investigaciones y Docencia Económicas, le 15 juin 2003.

²⁰² Camp, Roderic Ai. « Intellectuals : Agents of Change in Mexico? », in *Journal of Interamerican Studies and World Affairs* 23 (1999), p. 314.

²⁰³ Paoli Bolio, Francisco José. *Conciencia y poder en México. Siglos XIX y XX*, (México : Miguel Angel Porrúa, 2002), p. 337.

Cette proximité entre les intellectuels et les élites politiques mexicaines a notamment pour conséquence que les gouvernants *priistes* font montre d'une hypersensibilité à l'égard des propos des intellectuels²⁰⁴. Comme l'indique Rodríguez Ledesma, un bon exemple de cette sensibilité survient en 1980, alors que Juan Rulfo, un écrivain mexicain, prononçant à l'UNAM un discours rendant hommage à un militant bolivien, explique que le succès de la formule mexicaine est bien simple : depuis la fin de la Révolution, on avait appris que les généraux et les soldats devaient être corrompus. Cette déclaration, reprise dans quelques médias, a trouvé écho chez les dirigeants *priistes*, qui se sont empressés d'y répondre trois jours plus tard afin de démentir le propos et de rectifier les faits par la voix du président López Portillo²⁰⁵. Cette anecdote témoigne du fait que les élites politiques éprouvent une considération certaine pour les intellectuels, s'intéressant à leurs propos et à leurs idées, jugeant même pertinent de chercher à minimiser leur impact auprès de la population mexicaine.

2.2 *Les intellectuels sont de l'élite!*

Au Mexique, la question des liens « organiques » entre les intellectuels et les différents groupes de la société civile est relativement complexe, puisque les intellectuels sont considérés plutôt comme des idéologues que comme les leaders des masses paysannes²⁰⁶. Historiquement, ils ont plus de liens avec les classes moyennes urbaines, et plus a été accompli avec eux qu'avec les paysans ou les ouvriers par

²⁰⁴ Rodríguez Ledesma, Xavier. *Escritores y poder. La dualidad republicana en México, 1968-1994*, (Mexico : Universidad Pedagógica Nacional, 2001), p. 197.

²⁰⁵ Id.

²⁰⁶ Camp, Roderic Ai, *Intellectuals and the State in Twentieth-Century Mexico*, (Austin : University of Texas Press, 1985), p. 61.

exemple, sans doute en raison des liens qui les unissent depuis la Révolution de 1910²⁰⁷. Comme le souligne Camp, « in Mexico, [...] it seems probable that intellectuals will associate themselves with the middle class. This is their only viable audience »²⁰⁸.

Plusieurs raisons peuvent contribuer à expliquer cette identification plus claire des classes moyennes urbaines aux intellectuels. Premièrement, les intellectuels sont eux-mêmes généralement issus de ce milieu social. En effet, une étude des intellectuels mexicains a démontré qu'il viennent en grande majorité de la classe moyenne (95%)²⁰⁹. Les thèmes abordés par les intellectuels ont ainsi plus de chances de refléter les préoccupations des gens provenant de leur milieu, puisqu'ils évoluent dans des conditions semblables. Plusieurs raisons peuvent expliquer cet état de fait, mais l'explication centrale émane des structures fondamentales de l'éducation et de la recherche au Mexique. En effet, les universités sont le lieu de formation par excellence des intellectuels. D'ailleurs, et ceci contribue à la distance qui s'installe les intellectuels et les classes plus défavorisées, les premiers oeuvrent aussi généralement dans les universités, lieux qui sont plus facilement accessibles pour les classes urbaines urbaines que pour les autres classes sociales. En effet, au Mexique, l'accès aux lieux de formation est limité aux classes urbaines, car les universités se situent dans les grands centres urbains, et particulièrement dans la capitale. Conséquemment, la production intellectuelle se retrouve aussi dans ces mêmes grands centres. Ainsi, en l'absence d'un développement accru de matériel et de structures consacrées au développement des intellectuels et du domaine des idées, « there would be an increasing probability that

²⁰⁷ Ibid., p. 62.

²⁰⁸ Id.

²⁰⁹ Ibid., p. 33.

intellectuals, as they have traditionally in Latin America, would come from the upper social classes »²¹⁰.

La deuxième explication, et peut-être la plus importante, tient au fait que la fonction de transmission des intellectuels, dont le principal moyen est l'écrit, s'exerce principalement dans la ville de Mexico. En effet, même si les intellectuels ont la possibilité de publier et d'écrire régulièrement dans plusieurs revues, périodiques et livres de diverses tendances idéologiques, leur lecture est limitée en raison de la diffusion limitée de plusieurs de ces publications en dehors de la ville de Mexico²¹¹. Environ 64% de tous les magazines et journaux publiés au Mexique le sont seulement dans la capitale²¹². De plus, les journaux comme *La Jornada* ou *Proceso* ainsi que les revues comme *Nexos* et *Vuelta* sont principalement disponibles dans la capitale ou dans les grands centres urbains, ce qui en réserve la lecture aux gens issus de ces milieux, qui, de surcroît, ont un plus faible taux d'analphabétisme. En effet, comme l'indiquent Garibay et Leñero, le degré de liberté d'expression offert par un média sur les sujets touchant les affaires politiques au Mexique semble directement lié au niveau d'éducation requis pour y accéder, et conséquemment au nombre de personnes qui peuvent être rejointes par ce média²¹³. Selon cette assertion, ce sont les livres, et les revues indépendantes dans une moindre mesure, qui ont le plus haut niveau de liberté par rapport aux sujets politiques au Mexique. Ainsi, le public des intellectuels est

²¹⁰ Camp, Roderic Ai, « Intellectuals: Agents of Change in Mexico? », *Journal of Interamerican Studies and World Affairs* 32 (1981), p. 304.

²¹¹ Skirius, John, « Los intelectuales en México desde la Revolución », *Texto Crítico* 24-25 (1982), p. 37.

²¹² Camp, Roderic Ai, « Intellectuals: Agents of Change in Mexico? », *Journal of Interamerican Studies and World Affairs* 32 (1981), p. 305.

²¹³ Garibay, R. et V. Leñero, « México 1972 : Los escritores y la política », *Plural* 11 (1972), p. 35.

restreint à l'auditoire de ces médias, potentiellement issu des classes moyennes urbaines ayant accès à ces médias par leur localisation et leur niveau d'éducation.

Ainsi, des raisons structurelles font en sorte qu'au Mexique, ce sont généralement les gens issus des classes urbaines moyennes et élevées qui achètent et lisent les médias dans lesquels les intellectuels publient leurs travaux et réflexions²¹⁴. Cette réalité explique le peu d'impact direct que les intellectuels peuvent avoir sur la population mexicaine, dont la majeure partie n'appartient pas à la classe moyenne et ne vit pas dans la capitale. Ainsi, il est peu intéressant dans le cas du Mexique de s'attarder plus profondément sur les possibilités pour les intellectuels d'assurer leur fonction de transmission auprès des groupes majoritaires de la société civile.

2.3 Une transition politique contrôlée par le haut

L'intérêt de l'étude des transformations de la culture politique vient finalement de la nature même de la transition politique qu'a connue le Mexique, une transition lente et dirigée par les élites au pouvoir. Nous l'avons déjà noté au premier chapitre du présent mémoire, la transition du régime politique mexicain s'est réalisée par le haut, c'est-à-dire que ce sont des mesures de libéralisation, des réformes électorales, proposées et adoptées par les gouvernants issus du régime autoritaire, qui ont mené à l'élargissement graduel de l'ouverture démocratique²¹⁵. Selon la typologie des transitions démocratiques développée par Karl et Schmitter, il apparaît que la transition

²¹⁴ Camp, Roderic Ai, « Intellectuals: Agents of Change in Mexico? », *Journal of Interamerican Studies and World Affairs* 32 (1981), p. 313.

²¹⁵ Semo, Ilán. « Democracia de élites versus democracia societal: los paradigmas de la pretransición mexicana », in Ilán Semo et al. (dir.), *La transición interrumpida. México : 1968-1988*, (México : Universidad Iberoamericana, 1993).

politique mexicaine se rapproche de l'idéal-type de la transition imposée, c'est-à-dire menée par les élites en place²¹⁶, bien qu'une rupture entre diverses factions de l'élite ne soit pas à l'origine de cette transition.

La société civile, dont les principaux éléments étaient liés au PRI par des liens corporatistes, n'a donc eu qu'un rôle très limité dans le processus de démocratisation du pays en raison de sa faiblesse historique au Mexique. En effet, la légitimité politique du PRI s'appuyait sur l'intégration des principaux groupes populaires (mouvement ouvrier et paysans organisés) comme base militante au sein du système politique, dont la domination par l'organisation partisane permettait au parti officiel d'être dirigé par les élites tout en ayant une base importante²¹⁷. La société civile et ses principaux représentants sont donc partie prenante du système *priiste*²¹⁸, ce qui diminue leur potentiel comme acteurs majeurs de la transition. Ainsi, au Mexique, c'est sur les élites politiques et leurs stratégies que la culture politique a une influence, ce qui justifie le choix d'étudier plus particulièrement le processus de transmission des intellectuels dirigé vers les élites politiques autoritaires.

3. Quand les valeurs démocratiques se transposent dans la praxis politique

Nous avons postulé au second chapitre que c'est l'addition des fonctions de création et de transmission des intellectuels qui permet la transformation effective de la

²¹⁶ Karl, Terry et Philippe C. Schmitter. « Modes of Transition in Latin America, Southern and Eastern Europe », in *International Social Science Journal* (1991), p. 275.

²¹⁷ Middlebrook, Kevin J. « Political Liberalization in an Authoritarian Regime : the Case of Mexico », in O'Donnell, Schmitter et al. (dir.), *Transitions from Authoritarian Rule : Latin America*, (Baltimore et Londres : Johns Hopkins University Press, 1986), p. 125.

²¹⁸ Torres, Carlos A. « The Mexican State and Democracy : The Ambiguities of Corporatism », in *Politics, Culture and Society* 2 (1989), p. 578.

culture politique, transformation qui, au Mexique, s'observe chez les élites dans des actions concrètes en faveur de l'établissement de la démocratie. Afin d'illustrer ce processus, nous verrons d'abord les moyens de la transmission, puis les moments de celle-ci en parallèle avec la réponse des élites politiques, c'est-à-dire les réformes politiques mises en place. De la sorte, nous parviendrons à esquisser un tableau illustrant comment la transformation de la culture politique, impulsée par les activités de création et de transmission des intellectuels mexicains, a guidé les élites politiques vers des stratégies de démocratisation du régime dans une situation où la demande sociale pour la démocratie n'était pas si forte, et où les élites n'étaient pas déchirées entre elles.

Après avoir brièvement présenté les moyens de la transmission des nouvelles bases de la culture politique entre les intellectuels et les élites, nous nous intéresserons plus particulièrement à deux périodes de l'histoire de la transition politique du Mexique. Ce sont deux périodes où on a assisté à une effervescence dans la transmission par les intellectuels de nouvelles idées, valeurs et pratiques pour la société mexicaine liées à la démocratie, qui ont mené à l'adoption de deux réformes politiques importantes pour l'ouverture de la démocratie dans sa forme « procédurale ».

3.1 Les moyens de la transmission

Tout d'abord, et afin de comprendre comment se concrétise la fonction de transmission des intellectuels, il importe de se demander quels sont les moyens concrets de cette influence, c'est-à-dire par quels canaux les intellectuels passent-ils pour transmettre leurs idées? Bien sûr, les liens de proximité entre les intellectuels et les élites

politiques au Mexique nous permettent de croire que certaines rencontres pourraient avoir eu lieu. D'ailleurs, quelques indices laissent croire que certains intellectuels ont été appelés à présenter leurs positions aux officiels du PRI, par exemple le discours prononcé en 1987 par Héctor Aguilar Camín lors d'une réunion sur la formation idéologique organisée par le PRI, où il en profita pour exposer certaines de ses idées sur la démocratie²¹⁹. Toutefois, de façon générale, il est assez difficile de démontrer cette assertion avec certitude, d'autant plus que de telles rencontres pourraient avoir été faites dans le privé.

Ainsi, ce sont les livres, les revues, les colonnes dans les journaux quotidiens, qui constituent le moyen privilégié de la transmission pour les intellectuels mexicains. En effet, comme nous l'avons vu, ceux-ci sont lus par des élites politiques hypersensibles aux propos des intellectuels et qui intègrent éventuellement les valeurs et les pratiques politiques démocratiques promues par les intellectuels. Les revues et les journaux sont d'ailleurs des lieux fertiles de discussion et de débat entre les intellectuels et les élites politiques ou leurs représentants. En effet, on retrouve régulièrement dans les pages de *Vuelta* des discussions entre intellectuels de l'État et intellectuels indépendants²²⁰. De plus, certains dirigeants politiques se servent à l'occasion de *Nexos* pour présenter des textes politiques et répliquer à la critique. Par exemple, en 1990, le président Carlos Salinas de Gortari écrit dans les pages de *Nexos* pour s'adresser à la

²¹⁹ Aguilar Camín, Héctor. « Historia personal del PRI », in *Nexos 118* (1987).

²²⁰ Paoli Bolio, Francisco José. *Conciencia y poder en México. Siglos XIX y XX*, (México : Miguel Angel Porrúa, 2002), p. 315.

population mexicaine, certes, mais bien plus aux intellectuels eux-mêmes, qui sont les premiers lecteurs de ces publications²²¹.

Ainsi, comme le souligne Rossana Fuentes-Berain, les médias, à partir de la moitié des années 1980, se sont manifestés comme un élément important pour le développement de la culture politique en transition au Mexique²²². Les intellectuels y assurent leur fonction de transmission aux élites, qui sont ensuite guidées par cette culture politique renouvelée dans leurs stratégies politiques, ce qui se traduit en actions concrètes axées sur la démocratisation du régime.

3.2 *Les années 1980 et la réforme Salinas*

Après l'adoption et la mise en vigueur de la LOPPE en 1977, les années 1980 suivront sous le signe de la continuité et de la relative stabilité du régime *priiste*. Malgré son adoption, la légitimité du PRI, aux yeux des intellectuels, est très précaire. À ce sujet, Manuel Camacho propose dès 1978 dans les pages de *Vuelta* que, même après la réforme de 1977, les problèmes de légitimité du PRI demeurent et que c'est au sein même du parti officiel que doit débiter la transformation profonde des structures, afin qu'elles deviennent plus démocratiques²²³. Il s'agit d'une perspective qui sera largement débattue dans les années suivantes, plusieurs intellectuels proposant en effet au PRI de commencer sa relégitimation populaire par une démocratisation et une restructuration

²²¹ Salinas de Gortari, Carlos. « Reformando al Estado », in *Nexos 148* (1990).

²²² Fuentes-Berain, Rossana. « Prensa y poder político en México », in *Razon y Palabra 23* (2001).

²²³ « El cambio organizativo que le será vital al partido en la eventualidad de la reforma política es crear los mecanismos y las estructuras que establezcan una vinculación más cercana con sus diputados, y de éstos con sus electores, a fin de que la actividad del partido ne cese al término de las elecciones, sino que contribuya a desarrollar las funciones de aglutinación, dirección, análisis, y negociación que exige una vida parlamentaria más sofisticada », voir Camacho, Manuel. « La cuarta reforma del PRI », in *Vuelta 21* (1978), p. 24.

internes. Ainsi, au cours des années 1980, les intellectuels ont joué leur rôle de transmetteurs des fondements démocratiques pour la culture politique, profitant notamment de l'arrivée de Salinas de Gortari à la présidence en 1988 pour faire valoir certaines demandes de réformes liées à l'idéal démocratique proposé.

Les élections présidentielles de 1982, qui ont porté au pouvoir Miguel de la Madrid, n'ont pas laissé une très grande place à l'opposition, et le PRI n'a lui-même que peu évolué vers une restructuration interne. En fait, le nouveau cabinet présidentiel semble être né des cendres du *sexenio* de López Portillo et la continuité du régime se fait sentir parmi les intellectuels. Leurs illusions quant à la démocratisation par la restructuration du PRI sont disparues et ils sont par ailleurs déçus du fait que la priorité donnée à l'économie ait conduit à l'adoption d'une stratégie politique populiste plutôt que démocratique. Roger Bartra affirme d'ailleurs en 1983 qu'il souhaite vivement que les élites changent la stratégie populiste pour une stratégie démocratique, afin que puisse se développer au Mexique un système politique qui établisse une relation de tolérance et de pluralisme entre la majorité et la minorité²²⁴. Paz exprime lui aussi ce sentiment de déception partagé par plusieurs intellectuels dans un texte publié en 1985, mentionnant que la réforme du PRI n'est à ses yeux plus une solution suffisante pour le Mexique. Il demande une démocratie sans adjectifs, afin de réaliser enfin l'institutionnalisation de la Révolution de 1910, dont la plus grande aspiration était de doter le pays d'un système politique démocratique²²⁵.

²²⁴ Bartra, Roger. « La crisis en México III », in *Nexos* 69 (1983).

²²⁵ « Pide una democracia sin adjectivos, como ha dicho Enrique Krauze. [...] Sería una vuelta a los orígenes : la Revolución Mexicana comenzó en 1910 como una inmensa aspiración democrática. Realizar

L'année 1988 sera une année importante pour le Mexique et pour ses intellectuels. En juillet, il y a renouvellement de l'élite politique avec l'élection qui porte Carlos Salinas de Gortari au pouvoir. Les élections sont suspectées de fraude, et il n'y a aucune compétition réelle pour la Présidence, malgré une certaine avancée pour les partis d'opposition au Congrès. Manifestant une certaine impatience, plusieurs intellectuels trouvent que la transition vers la démocratie n'avance pas, piétine, et demandent formellement des réformes politiques, demandes qui sont partagées avec les leaders des principaux partis de l'opposition. En effet, ils profitent de l'effervescence de la campagne présidentielle, puis du changement des élites à la présidence pour écrire sur les nécessaires réformes à adopter pour que le processus de transition du régime soit réellement enclenché. Dans un texte publié en octobre 1988, Paz soutient à ce sujet que le premier défi pour le nouveau président doit être la réforme du code électoral afin que celui-ci assure des résultats électoraux au-delà de tout soupçon²²⁶. De la même manière, Soledad Loaeza propose une analyse des problèmes du *Código Federal Electoral* (CFE), pour lequel une réforme s'avère nécessaire à la lumière des impairs de l'élection présidentielle de juillet. Elle insiste par contre sur le fait que cette réforme, pour mener vers la démocratie, ne doit pas être un simple règlement, mais doit aussi se transposer dans les attitudes et les habitudes, lesquelles peuvent aussi être de grands obstacles à la démocratisation du régime politique mexicain²²⁷.

esa aspiración será convertir efectivamente a la Revolución en Institución », voir : Paz, Octavio. « Hora Cumplida (1929-1985) », in *Vuelta* 103 (1985), p. 12.

²²⁶ Paz, Octavio. « Hora cumplida », in *Vuelta* 143 (1988), p. 46.

²²⁷ « Las reformas y los cambios deben ser no sólo de reglamentos, sino de hábitos y actitudes. Estos pueden ser obstáculos formidables a la democratización, y de no modificarse poco significado tendrían las

En 1989, une réforme électorale est adoptée par les élites du PRI. Cette réforme constitue un pas en avant vers la démocratie et une réponse stratégique à de nouvelles valeurs des élites en place. En fait, le gouvernement Salinas proposera un pacte aux forces de l'opposition, et plus spécialement au PAN. Le nouveau code électoral, le *Código Federal de Instituciones y Procedimientos Electorales* (COFIPE) trouve son importance dans le fait qu'il donne naissance à l'*Instituto Federal Electoral* (IFE), le premier organisme indépendant chargé de veiller sur le processus électoral et de proclamer les résultats électoraux²²⁸. Cette réforme est notamment le résultat d'une négociation avec le PAN, mais elle semble aussi témoigner d'une certaine ouverture de la part des dirigeants du PRI. En effet, le PAN occupe une position nouvelle au sein du système politique mexicain, mais il n'a pas encore l'importance qu'il prendra au cours des années suivantes. Or, la réforme électorale de Salinas de Gortari, adoptée en 1990, survient à un moment où les intellectuels ont beaucoup travaillé à la transmission aux élites de leurs idéaux démocratiques pour le régime politique mexicain. Ainsi, la stratégie d'ouverture des dirigeants du PRI, bien que dirigée vers les demandes du PAN, est aussi guidée par des impératifs autres, comme la culture politique qui commence à tranquillement s'orienter vers des fondements d'inspiration démocratique, transformation notamment impulsée par les intellectuels mexicains.

Parallèlement à cette réforme électorale, le Président nouvellement élu annonce une réforme de l'État, qui serait aussi justifiée par le fait qu'il s'agit d'une ouverture des

leyes por novedosas o sabias que fueran », voir : Loeaza, Soledad. « Código Federal Electoral : Entre la mayoría y el consenso », in *Nexos* (1988).

²²⁸ Segovia, Rafael. *Lapidaria política*. (México : Fondo de Cultura Económica, 1996), p. 348.

espaces démocratiques passant par la rationalisation de la bureaucratie et l'efficacité de l'État²²⁹. Malgré qu'il s'agisse principalement d'une réforme de nature économique, il est intéressant de constater qu'en 1986, Octavio Paz écrivait que la lourde bureaucratie mexicaine, instrument du parti-État, était l'un des principaux obstacles aux avancées de la transition démocratique du pays²³⁰. La réforme de l'État proposée par Salinas est donc principalement motivée par des intérêts économiques, mais la stratégie sous-jacente est encore une fois guidée par la culture politique en voie de renouvellement.

3.3 Les années 1990 et la réforme Zedillo

La réforme électorale proposée par Salinas de Gortari en 1989, bien qu'étant une avancée significative vers la démocratisation du régime, ne permet toutefois pas de qualifier le régime politique mexicain de démocratique. En effet, comme il a été principalement conçu pour un parti d'opposition, le PAN, le COFIPE ne respecte pas la pluralité politique exprimée par l'opposition latente et les intellectuels et ne permet donc pas le développement effectif de la démocratie. À ce sujet, Sánchez Susarrey indique d'ailleurs en 1993 que la réforme amorcée en 1989 doit être approfondie afin que soit fortifié et amplifié le consensus social sur ses implications²³¹. Luis Salazar abonde par ailleurs dans le même sens, en proposant que l'approfondissement de la réforme

²²⁹ Voir Hernández Rodríguez, Rogelio. « La historia moderna del PRI. Entre la autonomía y el sometimiento », in *Foro internacional* 160 (2000), p. 294. et Cansino, César. *Construir la democracia. Límites y perspectivas de la transición en México*, (México : Miguel Ángel Porrúa, 1995), p. 154.

²³⁰ Paz, Octavio. « Remache : Burocracia y democracia en México », in *Sueño en libertad. Escritos políticos*, (México : Seix Barral, 2001), p. 209.

²³¹ « Para que la reforma tenga un verdadero sentido, es indispensable que amplíe y fortalezca el consenso sobre la nueva legislación », voir : Sánchez Susarrey, Jaime. « La escena política : Tesis sobre la nueva reforma electoral », in *Vuelta 199* (1993), p. 61.

politique est la dernière occasion pour que se crée le consensus nécessaire à la gouvernance²³².

Pour les intellectuels, l'année 1994 est un moment important quant à la possibilité d'exercer leur fonction de transmission, puisqu'ils profitent notamment du momentum créé par le soulèvement de l'*Ejercito Zapatista de Liberación Nacional* (EZLN). Comme le souligne Segovia, la presse a été la base indispensable et, dans un certain sens, la seule du néozapatisme. Sans elle, le mouvement aurait été réduit à une vie végétative et ignorée²³³. En effet, les intellectuels, en réinterprétant les revendications du mouvement pour défendre la démocratie tout en condamnant la violence, ont contribué à donner une certaine visibilité et crédibilité aux demandes des insurgés. Carlos Monsiváis indiquait d'ailleurs que l'appel à la mobilisation sociale lancé par les insurgés chiapanèques constituait un appel plus important à la transition démocratique du régime politique²³⁴. Le moment est d'autant plus important qu'il coïncide avec la fin du *sexenio* de Salinas, et donc avec une nouvelle campagne électorale pour la présidence du Mexique.

Les élections présidentielles de 1994 sont en effet assombries par l'assassinat du candidat *priiste* Luis Donaldo Colosio, qui sera remplacé par Ernesto Zedillo, et par le soulèvement zapatiste au Chiapas. Conséquemment, le Président nouvellement élu aura

²³² « La reforma electoral en curso [...] puede ser la última oportunidad para que un acuerdo civilizado entre las principales corrientes y fuerzas políticas del país evite los altísimos costos de una verdadera crisis de gobernabilidad », voir : Salazar C., Luis. « Las reglas del cambio sexenal : las oportunidades perdidas », in *Nexos 60* (1993).

²³³ Segovia, Rafael. « Prensa y rebelión », in *Nexos 209* (1995).

²³⁴ Monsiváis, Carlos. « En la agonía del presidencialismo », in *Nexos 200* (1994).

selon Octavio Paz un mandat clair de réforme vers la démocratie. Dans un texte publié peu après les élections, Paz signale en effet que cinq réformes profondes doivent être entreprises par le PRI afin de respecter la pluralité sociale et politique, c'est-à-dire la séparation du pouvoir législatif et de la présidence, la création d'un pouvoir judiciaire fort, la séparation complète du PRI et de l'État, la fin de la nomination du successeur par le Président sortant et la transformation du centralisme étatique en un fédéralisme réel²³⁵. Dans la même veine, Alberto Begné Guerrero souligne d'ailleurs l'importance de la réforme du pouvoir judiciaire fédéral, sur lequel repose la création d'un État de droit qui sous-tende la démocratie²³⁶. On constate donc que la notion de démocratie s'élargit chez les intellectuels, qui parlent désormais d'une démocratie pluraliste, tolérante et juste.

À partir de 1995, on assiste au Mexique au renforcement des forces de l'opposition, qui partagent désormais les demandes de réforme promues par les intellectuels au cours des vingt dernières années. En effet, le PAN et le PRD arrivent en 1995 à un accord sur dix points fondamentaux pour une réforme politique en profondeur, points qui recourent largement les souhaits formulés depuis déjà plusieurs années par les intellectuels²³⁷. En 1996, le PRI, qui a encore la majorité au Congrès, adopte la réforme politique la plus importante de son histoire, réforme dont les diverses mesures permettront la première forme d'alternance politique au Congrès l'année suivante, puis l'élection d'un président issu d'un parti d'opposition en 2000. Il s'agit donc de l'achèvement de la transition démocratique du régime politique mexicain, puisque la réforme dilue le pouvoir de la présidence et du parti officiel, impose des

²³⁵ Paz, Octavio. « Las elecciones de 1994 : doble mandato », in *Vuelta* 215 (1994), p. 13.

²³⁶ Begné Guerra, Alberto. « La reforma del poder judicial federal », in *Nexos* 205 (1995).

²³⁷ Aranda Luna, Javier. « Puntos para la reforma electoral », in *Vuelta* 226 (1995), p. 60.

limites au financement des partis politiques et institue une mairie pour la ville de México²³⁸. Comment expliquer cette stratégie de conciliation et d'ouverture adoptée par les élites *priistes*? En fait, il semble que le Mexique arrive à un point où les changements dans la culture politique, impulsés notamment par les intellectuels, sont plus généralisés chez les élites politiques. L'existence de cette opposition plus organisée en est la preuve concrète. Ce changement affectera les stratégies des élites du PRI, qui iront de l'avant avec la réforme de 1996, justifiée par le désir du PRI de respecter la pluralité politique du pays.

Finalement, il semble que les intellectuels mexicains ont joué un rôle important auprès des élites autoritaires pour la réorientation de la culture politique pendant la période de transition vers la démocratie, exerçant leurs fonctions de créateurs et de transmetteurs des nouvelles bases de cette culture politique. En fait, la convergence des intellectuels de plusieurs horizons idéologiques autour de l'idée de la nécessaire démocratie que nous avons observée chez les intellectuels de *Nexos* et de *Vuelta* constitue un indicateur intéressant de création de nouveaux sens pour la culture politique mexicaine, inspirés des valeurs démocratiques. Par ailleurs, l'étude des écrits des intellectuels mexicains entre 1977 et 1998, mise en parallèle avec les transformations politiques du pays entreprises par les élites au pouvoir, constitue le révélateur d'une certaine correspondance entre les demandes formulées par les intellectuels et les réformes prodémocratiques adoptées par les dirigeants du régime qui ont mené à la première alternance à la présidence en 2000 avec l'élection de Vicente Fox du PAN. Ces

²³⁸ Moore, Molly, « Mexico Moves to Reduce Powers of Ruling Party », in *Washington Post* (1996), p. A22.

deux indices nous permettent donc de croire que les intellectuels mexicains ont contribué à la transformation de la culture politique, et donc au processus de démocratisation du régime mexicain dirigé par des élites dont les stratégies étaient guidées par les fondements de la culture politique en renouvellement.

CONCLUSION

À la lumière de l'exploration théorique et empirique du présent travail, que pouvons-nous conclure quant au rôle des intellectuels dans le développement démocratique de leur société? Plus spécifiquement, quel est le rôle joué par les intellectuels, en tant qu'acteurs politiques et sociaux, dans la transition démocratique du régime mexicain? L'hypothèse que nous formulons dans les premières pages de ce travail semble se vérifier dans la démonstration que nous avons élaborée. Notre argument est que les intellectuels ont effectivement un rôle à jouer dans le processus de démocratisation. Il s'agit toutefois d'un rôle indirect car leur influence se déroule au niveau de la transformation de la culture politique, laquelle est un facteur structurel dynamique qui guide les stratégies des acteurs de la transition vers le renforcement des mesures de libéralisation, et donc vers la démocratisation graduelle du régime autoritaire. Dans le cas précis de la transition mexicaine, entre 1977 et 1998, les intellectuels auraient joué leur rôle en assumant leurs fonctions de créateurs des bases pour la transformation de la culture politique et de transmetteurs de celles-ci aux élites politiques, transformation qui s'est traduite en réformes politiques concrètes axées sur la démocratisation du régime.

Le premier chapitre a été l'occasion de poser le postulat de l'importance de l'étude de la culture politique pour bien comprendre les transitions démocratiques, s'agissant d'un facteur dynamique qui oriente et guide l'action et les stratégies des acteurs de la transition. En effet, bien que nous soulignons notre accord avec

l'utilisation des postulats des approches stratégiques mettant l'accent sur l'importance des acteurs, au centre du processus de transformation politique, nous trouvons quelques faiblesses à l'explication en termes de choix contingents. Les auteurs l'ayant préconisée, surtout intéressés à comprendre les interactions stratégiques entre les acteurs des transitions, ont négligé l'étude des structures qui influent sur les stratégies des acteurs, qui orientent leurs choix. Or, il semble que ces structures aient leur importance pour la compréhension des choix, principalement dans un contexte où, comme au Mexique, ce n'est pas une rupture entre les élites au pouvoir qui enclenche le processus de libéralisation du régime. C'est ainsi que nous nous proposons de reconsidérer l'apport de l'étude de la culture politique, définie comme une réalité dynamique et changeante²³⁹, à titre de facteur de contingence pour les décisions et les stratégies des acteurs de la transition, dans la mesure où elle façonne les valeurs, les idées, les pratiques et les comportements politiques.

Nous affirmons donc l'importance d'une transformation des bases de la culture politique pour comprendre les stratégies de libéralisation des acteurs qui entreprennent la transition démocratique. Mais comment la culture politique évolue-t-elle, est-elle réorientée vers des fondements inspirés de la démocratie? Dans le deuxième chapitre de ce mémoire, nous avons esquissé une réponse à cette question en proposant d'étudier le rôle d'un acteur jusque-là peu analysé dans ce contexte : l'intellectuel. Lorsque la structure des opportunités le permet, c'est-à-dire lorsque qu'un changement se produit et ouvre les possibilités de création et d'expression publique de l'intellectuel, ce dernier,

²³⁹ Contrairement aux conceptions plus classiques de la culture politique, qui la définissaient comme une réalité donnée par l'histoire, immuable et dont la nature est déterminante pour le développement des sociétés.

défini principalement par son engagement envers sa société, est un acteur central de la transformation de la culture politique. En fait, cet engagement s'observe au niveau de la culture – laquelle est liée au politique – et se traduit par deux fonctions, soit celles de créateurs et de transmetteurs des bases de la transformation de la culture politique. Ce sont ces deux fonctions qui, additionnées, peuvent donner lieu à la réorientation de la culture politique qui s'observe dans les idées, les valeurs, les pratiques et les comportements des acteurs politiques.

C'est dans la troisième partie du présent mémoire que nous avons tenté de vérifier notre hypothèse de travail en l'étudiant à l'aune d'un cas spécifique, celui du Mexique. Ayant préalablement identifié le changement dans la structure des opportunités pour les intellectuels avec les événements de 1968 et la première réforme électorale de 1977, l'étude du cas mexicain nous a permis d'explorer de manière empirique les postulats théoriques formulés. Ainsi, nous sommes en mesure de conclure qu'à partir de l'élargissement de leurs possibilités d'action publique et d'engagement social, les intellectuels mexicains ont joué leur rôle de créateurs des bases de la transformation de la culture politique, création observable par la convergence d'intellectuels de groupes rivaux (*Nexos* et *Vuelta*) autour de l'idée de la nécessaire démocratisation du régime politique. Ils ont par ailleurs joué le rôle de transmetteurs de ces nouveaux fondements auprès des élites politiques, concrétisant ainsi la réorientation de la culture politique vers des valeurs démocratiques. La transmission, qui donne lieu à la transformation de la culture politique guidant les stratégies des élites *priistes*, s'observe lorsqu'on fait le parallèle entre les demandes des intellectuels et les actions

concrètes des élites au pouvoir qui adopteront les réformes politiques de 1989 et de 1996, lesquelles mèneront à l'établissement d'un régime démocratique.

L'intérêt de cette démarche d'analyse du rôle de l'intellectuel, comme acteur engagé socialement, trouve son intérêt pour l'étude de la qualité de la démocratie, ou de sa consolidation, champ important des études du développement. En fait, on pourrait se demander : comment la présence des intellectuels et leur action sur la culture politique constituent des facteurs pour évaluer la qualité des démocraties nouvelles? Cette question est d'ailleurs d'autant plus intéressante dans le cas du Mexique, puisque deux ans à peine nous séparent de la prochaine élection présidentielle qui mettra un terme au premier *sexenio* de l'alternance politique à la présidence, celui de Vicente Fox et du PAN. Comment évoluera le régime démocratique encore très jeune? Dans quelle mesure les acquis démocratiques sont-ils irréversibles? Peut-on parler d'une consolidation de cette démocratie pluraliste à laquelle ont contribué les intellectuels? Les transformations de la culture politique dans le sens de fondements plus démocratiques s'observent-elles dans les comportements, les pratiques et les idées de la population mexicaine et des groupes de la société civile? Quel a été le rôle des intellectuels dans ce processus? L'impossibilité pour les intellectuels de rejoindre certains groupes de la société civile perdure-t-elle au-delà des réseaux corporatistes du PRI, comment cette relation se reflète-t-elle dans les valeurs, comportements et pratiques politiques de ces acteurs? Toutes ces questions, liées à l'évaluation de la qualité de la démocratie, constituent un intéressant champ de recherche pour l'avenir et pourraient, à l'aide de la compréhension du rôle des intellectuels comme créateurs et transmetteurs de la culture politique,

laquelle guide les stratégies et les décisions acteurs politiques, fournir un éclairage nouveau et pertinent aux études sur la qualité ou la consolidation de la démocratie.

C'est donc au terme de cette démarche exploratoire, où nous avons esquissé le tableau général du rôle des intellectuels dans le processus de démocratisation du Mexique, que nous pouvons conclure que les postulats théoriques développés dans la présente étude trouvent leur pertinence dans le fait qu'ils permettent d'offrir un éclairage nouveau sur les transitions démocratiques, un phénomène étudié depuis déjà quelques années. Évidemment, il ne s'agissait ici que d'une exploration du cas mexicain. Il pourrait être intéressant de réaliser dans une recherche ultérieure une étude plus systématique des correspondances entre les demandes des intellectuels et les réformes prodémocratiques adoptées pendant le processus de démocratisation, à la lumière des rencontres officielles et des discussions publiques entre les intellectuels et les élites politiques, mais aussi en fonction de la perception qu'ont les intellectuels de leur propre rôle et les élites de leur relation avec ces derniers. D'ailleurs, une comparaison avec d'autres pays ayant connu une transition pendant la troisième vague pourrait aussi s'avérer pertinente pour évaluer les possibilités de généralisation des postulats théoriques présentés concernant le rôle des intellectuels dans le développement démocratique de leur société.

BIBLIOGRAPHIE

- Aguilar Camín, Héctor. 1987. « Historia personal del PRI », in *Nexos 118* (octubre).
----- . 1986. « Sin adjetivo : por una democracia liberal », in *Nexos 106* (octubre).
- Agustín, José. 1995. *Tragicomedia mexicana 2 : la vida en México de 1970 a 1982*.
México : Planeta.
- Anonyme. 1986. « Antidemocracia », in *Vuelta 118* (septiembre) : 63.
----- . 1978. « Editorial de Nexos », in *Nexos 1* (enero).
- Aranda Luna, Javier. 1995. « Puntos para la reforma electoral », in *Vuelta 226*
(septiembre).
- Aronowitz, Stanley. 1990. « On Intellectuals », in B. Robbins (dir.), *Intellectuals, Aesthetics, Politics, Academics*. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Baca Olamendi, Laura. 1998. *Bobbio : los intelectuales y el poder*. México : Oceano.
- Bartra, Roger. 1983. « La crisis en México III », in *Nexos 69* (septiembre).
- Begné Guerra, Alberto. 1995. « La reforma del poder judicial federal », in *Nexos 205*
(enero).
- Bélanger, André J. 1997. *The Ethics of Catholicism and the Consecration of the Intellectual*. Montréal et Kingston : McGill-Queen's University Press.
- Benda, Julien. 1927. *La trahison des clercs*. Paris : Grasset.
- Bobbio, Norberto. 1998. *La duda y la elección : Intelectuales y poder en la sociedad contemporánea*. Barcelona : Paidós.
- Bobbio, Norberto. 1978. « Intellettuali », in *Enciclopedia del Novecento, vol III*. Rome : Istituto dell'Enciclopedia Italiana, : 798-808.
- Bodin, Louis. 1997. *Les intellectuels existent-ils?* Paris : Bayard Éditions.
- Breña, Roberto. 1987. *Los intelectuales y la política en México (1910-1968) : Una relación histórica*. México : Colegio de México.
- Brushwood, John S. 1989. *Narrative Innovation and Political Change in Mexico*.
New York : Peter Lang.
- Brym, Robert J. 1980. *Intellectuals and Politics*. London : George Allen & Unwin.

- Camacho, Manuel. 1978. « La cuarta reforma del PRI », in *Vuelta 21* (agosto) : 20-24.
- Camp, Roderic Ai. 2003. *Politics in Mexico. The Democratic Transformation, 4th edition*. New York et Oxford : Oxford University Press.
- . 1985. *Intellectuals and the State in Twentieth-Century Mexico*. Austin : University of Texas Press.
- . 1981. « Intellectuals : Agents of Change in Mexico? », in *Journal of Interamerican Studies and World Affairs 23* : 297-320.
- Cansino, César. 2000. *Transición mexicana 1977-2000*. México : Centro de Estudios de Política Comparada.
- . 1995. Construir la democracia. *Limites y perspectivas de la transición en México*. México : Miguel Ángel Porrúa.
- Careaga, Gabriel. 1974. *Intelectuales y poder en México*. México : Editorial Extemporáneo.
- . 1971. *Los intelectuales y la política en México*. México : Editorial Extemporáneo.
- Chull Shin, Doh. 1994. « On the Third Wave of Democratization. A Synthesis and Evaluation of Recent Theory and Research », in *World Politics 47* (October): 135-170.
- Collier, David et Steven Levinsky. 1997. « Democracy with Adjectives : Conceptual Innovation and Comparative Research », in *World Politics 49*.
- Córdova, Arnaldo. 1979. « El desafío de la izquierda mexicana », in *Nexos 18* (junio).
- Cosío Villegas, Daniel. 1972. « Los intelectuales mexicanos y la política », in G. Careaga (dir.). *Los intelectuales y el poder*. México : Sep/Setentas.
- . 1966. « Politics and Mexican Intellectual », in H. Malcom MacDonald (dir.), *The Intellectual in Politics*. Austin : University of Texas Press.
- Cothran, Dan A. 1994. *Political Stability and Democracy in Mexico : The « Perfect Dictatorship »?* London : Praeger.
- Dahl, Robert. 1989. *Democracy and Its Critics*. New Haven : Yale University Press.
- Diamond, Larry . 2002. « Elections Without Democracy : Thinking about Hybrid Regimes », in *Journal of Democracy 13* (april).
- . (dir.). 1993. *Political Culture and Democracy in Developing Countries*. Boulder and London : Lynne Rienner Publishers.

Diamond, Larry, Jonathan Hartlyn et Juan J. Linz. 1999. « Introduction: Politics, Society and Democracy in Latin America », in Larry Diamond et al (dir.), *Democracy in Developing Countries – Latin America, 2nd Edition*. Boulder and London: Lynne Rienner Publishers.

Fuentes-Berain, Rossana. 2001. « Prensa y poder político en México », in *Razon y Palabra 23* (octubre-noviembre).

Garibay, R. et V. Leñero. 1972. « México 1972 : Los escritores y la política », in *Plural 11* (1972) :

Gazibo, Mamoudou et Jane Jenson. 2004. *La politique comparée. Fondements, enjeux et approches théoriques*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

Gerth, H. H. et C. Wright Mills (dir.). 1961. *From Max Weber : Essays in Sociology*. London : Routledge and Kegan Paul.

Gouldner, Alvin. 1978. *The Intellectuals on the Road to Class Power*. New York: Seabury Press.

Gramsci, Antonio. 1963. *La formación de los intelectuales*. México : Editorial Grijalbo.

Grenier, Yvon. 2002. « Cambio de piel : disposiciones y posiciones políticas de Carlos Fuentes », in *Foro Hispánico 22* : 121-135.

----- . 2001a. *From Art to Politics. Octavio Paz and the Pursuit of Freedom*. Lanham : Rowman & Littlefields Publishers.

----- . 2001b. « Octavio Paz and the Changing Role of Intellectuals in Mexico », in *Discourse 23*, 2 (Spring) : 124-143.

Groupe de recherches sur l'Amérique latine (GRAL). 1978. *Intellectuels et État au Mexique au 20^e siècle*. Paris : Éditions du CNRS.

Harrison, Lawrence A. et Samuel P. Huntington (dir.). 2000. *Culture Matters. How Values Shape Human Progress*. New-York: Basic Books.

Held, David. 1987. *Models of Democracy*. Stanford : Stanford University Press.

Hernández Rodríguez, Rogelio. 2000. « La historia moderna del PRI. Entre la autonomía y el sometimiento », in *Foro internacional 160* (abril-junio) : 278-306.

Huntington, Samuel P. 1993. *The Third Wave. Democratization in the Late Twentieth Century*. Norman : University of Oklahoma Press.

Karl, Terry et Philippe C. Schmitter. 1991. « Modes of Transition in Latin America, Southern and Eastern Europe », in *International Social Science Journal* : 269-284

- Krauze, Enrique. 1984. « Por una democracia sin adjetivos », in *Vuelta* 86 (enero) : 4-13.
----- . 1986. *Por una democracia sin adjetivos*. México: Planeta.
- Lipset, Seymour Martin. 1959. « Some Social Prerequisites of Democracy : Economic Development and Political Legitimacy », in *American Political Science Review* 53 : 69-106.
- Loaeza, Soledad. 1993. « México 1968 : Los orígenes de la transición », in Ilán Semo et al (dir.), *La transición interrumpida. México : 1968-1988*. México : Universidad Iberoamericana.
----- . 1988. « Código Federal Electoral : Entre la mayoría y el consenso », in *Nexos*.
- Mainwaring, Scott. 1992. « Transition to Democracy and Democratic Consolidation : Theoretical and Comparative Issues », in Scott Mainwaring et al. (dir.), *Issues in Democratic Consolidation. The New South American Democracies in Comparative Perspective*. Notre Dame, Indiana : University of Notre Dame Press.
- Maldonado, Tomás. 1998. *¿Qué es un intelectual? Aventuras y desaventuras de un rol*. Barcelona and Buenos Aires : Paidós.
- Marsal, Juan F. 1978. « Les intellectuels mexicains, le parti révolutionnaire institutionnel et le massacre de Tlatelolco », in Groupe de recherches sur l'Amérique latine (GRAL), *Intellectuels et État au Mexique au 20^e siècle*. Paris : Éditions du CNRS.
----- . 1975. *La sombra del poder*. Madrid : Cuadernos para el Diálogo.
- Martin, Denis-Constant. 1991. « Les cultures politiques », in Martin, D.-C. et C. Coulon (dir.), *Les Afriques politiques*. Paris : La Découverte.
- McAdam, Doug, Sydney Tarrow et Charles Tilly. 2001. *Dynamics of Contention*. Cambridge : Cambridge University Press.
- McCormick, Barrett L. 2000. « Modernization, Democracy and Morality : The Work of Barrington Moore, Jr. », in *International Journal of Politics, Culture and Society* 13 (4) : 591-606.
- Middlebrook, Kevin J. 1986. « Political Liberalization in an Authoritarian Regime : the Case of Mexico », in O'Donnell, Schmitter et al (dir.), *Transitions From Authoritarian Rule : Latin America*. Baltimore et Londres : Johns Hopkins University Press.
- Mills, C. Wright . 1972. « La responsabilidad política de los intelectuales », in Gabriel Careaga (dir.), *Los intelectuales y el poder*. México: Sep/Setentas.

- Monsiváis, Carlos. 1997. « Los intelectuales y la política », in L. Baca Olamendi et I. H. Cisnero (dir.), *Los intelectuales y los dilemas políticos en el siglo XX – tomo 2*. México : FLACSO.
- . 1994. « En la agonía del presidencialismo », *Nexos 200* (Agosto).
- . 1975. « No por mucho madurar amanece más temprano », in *La Cultura en México 708* (septiembre).
- Montefiore, Alan. 1990. « The political responsibility of intellectuals », in J. Maclean, A. Montefiore et P. Winch (dir.), *The Political Responsibility of Intellectuals*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Moore, Barrington Jr. 1966. *The Social Origins of Dictatorship and Democracy: Lords and Peasants in the Making of the Modern World*. Boston: Beacon Press.
- Moore, Molly. 1996. « Mexico Moves to Reduce Powers of Ruling Party », in *Washington Post*, 31 Juillet, A22.
- O'Donnell, Guillermo. 1999. *Democratic Theory and Comparative Politics*. Communication présentée à l'American Political Science Association.
- . 1996. « Illusions about Democracy », in *Journal of Democracy 5* : 34-51.
- . 1973. *Modernization and Bureaucratic Authoritarianism: Studies in South American Politics*. Berkeley: Institute of International Studies, University of Berkeley.
- O'Donnell, Guillermo et Philippe C. Schmitter (dir.). 1986. *Transitions from Authoritarian Rule*. Baltimore et Londres : Johns Hopkins University Press.
- Otayek, René. 1997. « Démocratie, culture politique, sociétés plures : une approche comparative à partir de situations africaines », in *Revue française de science politique 47* (Décembre) : 798-823.
- Paoli Bolio, Francisco José. 2002. *Conciencia y poder en México. Siglos XIX y XX*. México : Miguel Angel Porrúa.
- Paz, Octavio. 2001. « Remache : Burocracia y democracia en México », in *Sueño en libertad. Escritos políticos*. México : Seix Barral.
- . 1994. « Las elecciones de 1994 : doble mandato », in *Vuelta 215* (octubre) : 8-13.
- . 1985. « Vestibulo », in *Vuelta 109* (Diciembre) : 6-9.
- . 1985. « Hora Cumplida (1929-1985) », in *Vuelta 103* (junio) : 7-12.
- . 1978. « Xavier se escribe con equis », *La Gaceta del FCE, Nueva Epoca 7*.
- . 1976. « Vuelta », in *Vuelta 1* (diciembre) : 4-5.
- Pereyra, Carlos. 1985. « Democracia en México : La víspera de las urnas », in *Nexos 87* (marzo).
- . 1982. « Sobre la democracia », in *Nexos 57* (

- Przeworski, Adam. 1992. « The Games of Transition », in Mainwaring, Scott et al. (dir.) *Issues in Democratic Consolidation*. Notre Dame, Indiana : University of Notre Dame Press.
- Przeworski, Adam et Fernando Limongi. 1997. « Modernization: Theory and Facts », *World Politics* 49 (2) :155-183.
- Rajae, Farhang. 1994. « Intellectuals and Culture : Guardians of Tradition or Vanguard of Development », in S. Soemardjan and K.W. Thompson (dir.), *Culture, Development and Democracy : The Role of the Intellectual. Tribute to Soedjatmoko*. New York : The United Nations University Press.
- Ramirez, Raoul. 1969. *El movimiento estudiantil mexicano*. México : Biblioteca Era.
- Rodríguez Ledesma, Xavier. 2001. *Escritores y poder. La dualidad republicana en México, 1968-1994*. México : Universidad Pedagógica Nacional.
- Rueschemeyer, Dietrich, Evelyne Huber Stephens et John D. Stephens. 1992. *Capitalist Development and Democracy*. Chicago: University of Chicago Press.
- Rustow, Dankwart. 1970. « Transitions to Democracy: Toward a Dynamic Model », in *Comparative Politics* 2: 337-363.
- Saïd, Edward. 1996. *Des intellectuels et du pouvoir*. Paris : Éditions du Seuil.
- Salazar C., Luis. 1993. « Las reglas del cambio sexenal : las oportunidades perdidas », in *Nexos* 60 (junio).
- Salinas de Gortari, Carlos. 1990. « Reformando al Estado », in *Nexos* 148 (abril).
- Sánchez Susarrey, Jaime. 1993. « La escena política : Tesis sobre la nueva reforma electoral », in *Vuelta* 199 (junio) : 61-62.
- Schumpeter, Joseph, A. 1947. *Capitalism, Socialism and Democracy*. New-York : Harper.
- Segovia, Rafael. 1996. *Lapidaria política*. México : Fondo de Cultura Económica.
- . 1995. « Prensa y rebelión », in *Nexos* 209 (mayo).
- . 1976. « La imposible democracia mexicana », in *Vuelta* 1 (Diciembre): 27-29.
- Semo, Ilán. 1993. « Democracia de élites versus democracia societal: los paradigmas de la pretransición mexicana », in Ilán Semo et al (dir.), *La transición interrumpida. México : 1968-1988*. México : Universidad Iberoamericana.

- Shils, Edward. 1990. « Intellectuals and Responsibility », in J. Maclean, A. Montefiore and P. Winch (dir.), *The Political Responsibility of Intellectuals*. Cambridge : Cambridge University Press
- . 1958. « The Intellectuals and the Powers : Some Perspectives for Comparative Analysis », *Comparative Studies in Society and History I*.
- Sivsaraska, Sulak. 1994. « Culture, Development and Democracy : The Role of Intellectuals », in S. Soemardjan and K.W. Thompson (dir.), *Culture, Development and Democracy : The Role of the Intellectual. Tribute to Soedjatmoko*. New York : The United Nations University Press.
- Skirius, John. 1982. « Los intelectuales en México desde la Revolución », in *Texto Crítico 24-25* : 3-37.
- Sorenson, Georg. 1993. *Democracy and Democratization*. Boulder : Westview Press.
- Stavans, Ilan. 1995. « Vuelta : A Succinct Appraisal », in *Salmagundi 108* (Fall) : 208-218.
- Stavenhagen, Rodolfo. 1994. « The Culture of Resistance in Latin America : New Thinking about Old Issues », in S. Soemardjan and K.W. Thompson (dir.), *Culture, Development and Democracy : The Role of the Intellectual. Tribute to Soedjatmoko*. New York : The United Nations University Press.
- . 1993. « Democracia, Modernización y cambio social en México », in *Nueva sociedad 124* (mars-avril) : 27-45.
- Suárez-Iñiguez, E. 1980. *Los intelectuales en México*. México : Ediciones El Caballito.
- Szacki, Jerzy. 1990. « Intellectuals Between Politics and Culture », in J. Maclean, A. Montefiore et P. Winch (dir.), *The Political Responsibility of Intellectuals*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Torres, Carlos A. 1989. « The Mexican State and Democracy : The Ambiguities of Corporatism », in *Politics, Culture and Society 2* (Summer) : 563-586.
- Velasco, Jesus. 1999. « Reading Mexico, Understanding the United States: American Transnational Intellectuals in the 1920s and 1990s », in *Journal of American History 86*, 2 (September).
- Van Delden, Maarten. 2002. « Conjunciones y disyunciones : la rivalidad entre Vuelta y Nexos », in *Foro Hispánico 22* : 105-119.
- Villarreal, René. 1983. « En la hora del cambio », in *Nexos 69* (septiembre).

Volpi, Jorge. 2001. « The End of the Conspiracy : Intellectuals and Power in 20th-Century Mexico », in *Discourse 23* : 144-154.

----- . 1998. *La imaginación y el poder. Una historia intelectual de 1968*. México : Biblioteca ERA.

Ward Anderson, John. 1996. « Mexican Party Backs Down on Reforms », in *Washington Post*, (16 novembre) : A17.

Zaid, Gabriel. 1997. *De los libros al poder*. México : Oceano.

----- . 1985. « Escenarios sobre el fin del PRI », in *Vuelta 103* (junio) : 13-21.

----- . 1979. « El 18 Brumario de Luis Echeverría », in *Vuelta 2* (enero) : 10-15.

----- . 1975. « Tres momentos de la cultura mexicana », in *Plural 42* (marzo).
